MOCHELAGA

BIBLIO-
THEQUE
DE LA VILLE DE
MONTREAL

MONTREAL
CITY
LIBRARY

920
A

505870

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/bwb_T5-CUV-609

Apothéose
des Bienheureux Martyrs Canadiens
de la Compagnie de Jésus

Béatifiés par Pie XI le 21 juin 1925

APOTHÉOSE

des Bienheureux

Martyrs Canadiens

de la Compagnie de Jésus

TRANSLATION DES RELIQUES
ET TRIDUUM

(12, 13, 14, 15 novembre 1925)

QUÉBEC
L'ACTION SOCIALE, LIMITÉE
103, rue Sainte-Anne, 103

1926

Ho

IMPRIMI POTEST.

2 fév. 1926.

Louis Boncompain, s. j.

Provincial.

NIHIL OBSTAT.

Chs-E. Gagné, ptre,

Censeur.

8 fév. 1926.

IMPRIMATUR.

† J.-Alfredus, *Epus Titop.*

Quebeci, 8a die feb. 1926.

505870

A Sa Grandeur

Monseigneur Joseph-Alfred Langlois

Évêque de Titopolis

et Administrateur de Québec,

les Pères Jésuites du Canada

***dédient** ce livre.*

Décret de Béatification des Martyrs Canadiens (1)

LES VÉNÉRABLES SERVITEURS DE DIEU JEAN DE BRÉBEUF, ISAAC JOGUES, GABRIEL LALEMANT, ANTOINE DANIEL, CHARLES GARNIER, NOËL CHABANEL, PRÊTRES, RENÉ GOUPIL ET JEAN DE LA LANDE, TOUS DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, DÉCLARÉS BIENHEUREUX.

PIE XI PAPE

Pour en perpétuer la mémoire.— Depuis son origine jusqu'à nos temps, l'Église de Jésus-Christ a toujours été empourprée du sang précieux des martyrs. En effet, comme le sang des martyrs est une semence de chrétiens, le plus grand nombre de ceux qui, à la suite des Apôtres du Christ, travaillèrent à éclairer des lumières de l'Évangile les nations de l'univers encore barbares, recueillirent la palme du martyre. Ils arrosaient ainsi de leur sang la semence de la foi pour préparer des moissons futures plus abondantes. C'est ce qui arriva au milieu du 17e siècle dans les régions maintenant occupées par le Canada et les États-Unis de l'Amérique septentrionale.

Huit vaillants athlètes du Christ, tous Français et dignes enfants de la Compagnie de Jésus, succom-

(1) Traduit des *Acta Apostolicæ Sedis*, du 1er juillet 1925, par le R. Jacques Dugas, S. J.

bèrent dans ces contrées qu'on appelait alors " Nouvelle France ". Envoyés là par leurs supérieurs, ils souffrirent pour la foi, après de longs et durs travaux, une mort des plus cruelles. Mais ils ne tombèrent ni tous ensemble ni au même endroit.

De ces huit héros on forme deux groupes distincts que représentent véritablement deux chefs et deux maîtres : ISAAC JOGUES *et* JEAN DE BRÉBEUF.

Le premier en date de ces Serviteurs de Dieu est Isaac Jogues, natif d'Orléans. En entrant dans la Compagnie de Jésus en 1624 à l'âge de 17 ans, il désirait par dessus tout se vouer aux saintes missions en pays infidèle. Après deux années de noviciat à Rouen et des études de philosophie à Paris, il fut ordonné prêtre en 1636 et se rendit aussitôt dans la Nouvelle-France. Il y vécut pendant six ans au milieu des Hurons, les instruisant avec sollicitude des vérités chrétiennes ; mais en 1642, alors que la guerre sévit entre cette nation et celle des Iroquois, ses supérieurs rappellent Isaac à Québec, et c'est en revenant de cette ville vers ses Hurons, avec René Goupil et quelques autres, qu'il tombe, lui et ses compagnons, aux mains des Iroquois. Ces barbares, selon leur coutume, s'acharnent à plaisir sur leurs captifs, les tourmentent de toute façon et particulièrement Isaac et René, comme ministres de la religion chrétienne.

A maintes reprises ils les frappent tous deux de coups de bâtons, ils les brûlent avec des tisons enflammés, ils leur arrachent les ongles, ils broyent des phalanges de leurs doigts et les leur arrachent avec les

dents ; Isaac a le pouce droit tranché avec une scie, et on le suspend avec des cordes entre deux poteaux ; on les réduit enfin tous deux à une très rude captivité, pendant laquelle les Serviteurs de Dieu endurèrent la faim, le froid et d'autres peines.

René Goupil, *ayant, selon sa coutume, tracé avec le doigt, sur le front d'un enfant le signe rédempteur, fut tué d'un coup de hache en haine de la Croix, sur l'ordre d'un vieux barbare Iroquois.*

Ce premier martyr de la Nouvelle-France mourut le 29 septembre 1642, en répétant le nom de Jésus. Originaire d'Angers, le Serviteur de Dieu, âgé de trente-cinq ans, était remarquable d'innocence, de simplicité et de patience, "constamment uni à Dieu et très amoureusement soumis à sa très sainte volonté," écrit de lui le Serviteur de Dieu, Isaac Jogues. D'abord par promesse jurée, attaché au service des Pères comme simple " donné ", il avait, peu de jours seulement avant sa mort, prononcé les vœux de religion dans la Compagnie. Le serviteur de Dieu, Isaac Jogues, qui l'avait eu pour compagnon de voyage et de captivité, le vénérait après sa mort comme un martyr.

Quant à Isaac *lui-même, les Hollandais établis dans la région voisine, aujourd'hui l'État de New-York, touchés de pitié, lui fournirent l'occasion de s'enfuir ; le Serviteur de Dieu revint donc, grâce à Dieu, dans sa patrie, à la fin de 1643 et y fut accueilli par tous comme un martyr. Mais une année ne s'était pas écoulée, qu'il était de retour à Ville-Marie, ou Montréal, au Canada, et de là se*

rendait de nouveau chez les Iroquois, ses anciens bourreaux, à l'effet d'y négocier la paix. Cette paix ayant été inespérément conclue, il voulut encore, en 1646, aller s'établir au milieu de cette nation féroce pour lui prêcher le saint Évangile ; mais les superstitieux Iroquois craignirent que la prédication de la foi ne leur apportât quelque mauvais sort ; ils attaquèrent traîtreusement leur premier apôtre et le tuèrent en lui tranchant la tête, après lui avoir au préalable arraché sur le bras et sur le dos des lambeaux de chairs vives qu'un barbare dévora. C'était le 18 octobre de la même année. Le Serviteur de Dieu était un homme doux et timide par nature ; mais un renoncement continuel et l'ardeur constante de sa prière, avait affermi son âme, de sorte qu'il était toujours prêt, sur l'ordre de ses supérieurs, à entreprendre les choses les plus difficiles et qu'il donna, en supportant les dangers et les souffrances de toute sorte, des exemples admirables de force chrétienne.

Il avait eu comme dernier compagnon JEAN DE LA LANDE. *Né à Dieppe, dans l'archidiocèse de Rouen, Jean de la Lande s'était voué, par promesse perpétuelle, au service de la Mission de la Nouvelle-France, en qualité de " donné ". Il aurait pu sauver sa vie, par la fuite ; mais il préféra partager le sort de son maître, et un jour après lui, il fut tué de la même manière et pour la même cause.*

Deux ans environ après ces deux glorieuses morts, le premier du second groupe de héros jésuites, que le Vénérable Serviteur de Dieu Jean de Brébeuf con-

duisit à la couronne de gloire, fut Antoine Daniel. Né à Dieppe en 1601, il entra dans la Compagnie de Jésus à 20 ans. Déjà prêtre, il se rendit dans les missions du Canada en 1633. Adjoint des premiers à Jean de Brébeuf, il l'aida à fonder la mission Saint-Joseph. Il bâtit ensuite à Québec un Séminaire pour y instruire les jeunes Indiens, puis retourna chez les Hurons, où il travailla sans relâche à fonder et à promouvoir plusieurs missions. Il était encore vêtu des ornements sacerdotaux, ayant à peine fini sa messe, et il exhortait son troupeau à la constance, quand les Iroquois, dans une incursion, ayant pris et brûlé le village de Saint-Joseph en 1648, le tuèrent et le jetèrent dans l'église en flamme.

Quelques mois plus tard, dans une autre incursion contre les villages hurons de Saint-Ignace et de Saint-Louis, les mêmes Iroquois torturent et tuent avec une cruauté inhumaine Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant. Le premier des deux Serviteurs de Dieu, né d'une noble famille à Condé, au diocèse de Bayeux, le 25 mars 1596 et entré dans la Compagnie de Jésus en 1617 à Rouen, où il enseigna plus tard les lettres, y fit son noviciat et s'y consacra à Dieu par les vœux religieux. Devenu prêtre, il travailla depuis la fin de 1625 dans la mission du Canada à l'évangélisation des Hurons. Des troubles politiques le forcèrent en 1629 de repasser en France. Mais revenu quatre ans plus tard chez ses bien-aimés Hurons, il travailla si activement et si fructueusement dans le saint ministère auprès d'eux, qu'il est regardé à bon droit comme le premier apôtre

de cette nation. Il termina une vie des plus industrieuses le 16 mars 1649 en endurant avec le plus grand courage pendant des heures des tourments indicibles. Les Iroquois le frappent d'abord avec des bâtons et lui déchirent les chairs avec des clous rougis au feu, lui coupent les lèvres, la langue, le nez, lui enlèvent la peau de la tête et les cheveux, et lui arrosent ensuite la tête et le corps d'eau bouillante en dérision du baptême chrétien. Enfin, comme ces barbares ne peuvent supporter plus longtemps l'admirable intrépidité et constance du martyr, l'un d'eux extrait de sa poitrine le cœur du Serviteur de Dieu et le dévore comme un fauve, tandis que les autres boivent son sang.

Le lendemain, le compagnon de Jean de Brébeuf, Gabriel Lalemant, *subit à son tour le martyre en endurant de la part des Iroquois des tourments semblables et d'autres encore. Il était parisien, né en 1610, et il fut reçu à vingt ans dans la Compagnie de Jésus. Avant sa mort glorieuse, il mena environ trois ans une vie de labeur dans la mission de la Nouvelle-France.*

C'est à la fin de la même année 1649 que les deux derniers athlètes du Christ obtinrent la palme du martyre.

Le premier d'entre eux, Charles Garnier, *né à Paris en 1606, entré jeune dans la Compagnie de Jésus, arrive dans la mission du Canada après son sacerdoce en 1636. Il exerça le saint ministère chez les Hurons, où il brilla jusqu'à sa mort par ses travaux et ses vertus apostoliques et se rendit très cher à tous*

par la candeur ingénue de son âme et son innocence virginale.

Un jour des bandes d'Iroquois fondent soudainement sur son village, et l'apôtre est atteint grièvement par une balle. Malgré sa blessure, il cherche à porter les secours spirituels à un mourant, lorsqu'il reçoit un coup de hache et passe d'une vie mortelle à une autre immortelle ; c'était le 7 décembre.

Le lendemain, le dernier de ces martyrs fuyait avec d'autres devant les Iroquois, faisant route par la forêt. Se trouvant un moment seul avec un Huron apostat, il fut tué en haine de la religion par ce transfuge de la foi et jeté dans une rivière voisine. Il avait nom Noël Chabanel. *Originaire du diocèse de Mende,*(1) *il s'était donné à la Compagnie de Jésus dans la province de Toulouse. En 1643, déjà prêtre, il arrivait au Canada à l'âge de 30 ans.*

Afin de surmonter des épreuves difficiles dans l'exercice de son ministère et par un désir ardent du martyre, il avait fait à Dieu le vœu perpétuel de demeurer jusqu'à sa mort dans la mission huronne, mort qui, subie pour la foi du Christ, demeura longtemps inconnue. Elle fut révélée plus tard par le seul aveu éhonté du bourreau lui-même.

Toutes les reliques de ces huit héros, excepté quelques-unes des Serviteurs de Dieu, Jean de Brébeuf, Charles Garnier et Gabriel Lalemant, furent brûlées par les barbares ou se perdirent d'autre façon au cours des siècles.

(1) De Saugues, dans le diocèse actuel du Puy.

Mais sur les lieux consacrés par leur sang, des pèlerins affluent en grand nombre, et des sanctuaires dédiés à Dieu et à la Reine des Martyrs y sont érigés en leur mémoire : car jusques à nos jours on les vénère et on les loue comme de vrais martyrs de Jésus-Christ. Plusieurs historiens, même parmi les protestants, et des plus autorisés, pensent de même et le disent ouvertement.

Ayant donc pesé toutes ces choses et d'autres, le mardi de la Pentecôte, c'est-à-dire le deux juin dernier, nous avons déclaré solennellement qu'il y a preuve du martyre et de la cause du martyre de ces Serviteurs de Dieu. Ont préparé selon l'usage notre présent jugement, d'abord les procès ordinaires, commencés dès l'année 1652 par l'Archevêque de Rouen, et repris et terminés au commencement de ce 20è siècle dans l'archidiocèse de Québec et ailleurs, procès auxquels s'ajouta le décret d'introduction de cette Cause, signé de sa main par notre prédécesseur le Pape Benoît XV, le 9 août 1916. Les procès apostoliques furent faits ensuite, puis les deux réunions de la Sacrée Congrégation des Rites, antépréparatoire et préparatoire, eurent lieu ; enfin le 12 mai de cette année la Congrégation générale, convoquée devant Nous dans le palais du Vatican, affirma d'un commun avis qu'il y a preuve du martyre et de la cause du martyre des dits Serviteurs de Dieu. Aussi dispense fut-elle donnée au sujet des prodiges et des miracles. C'est pourquoi il ne restait plus qu'à demander aux Cardinaux et aux Consulteurs des Rites sacrés, si, étant donné l'approbation du martyre et de la cause du

martyre, ainsi que la dispense des prodiges ou des miracles, ils pensaient qu'on pût procéder en toute sûreté à la béatification solennelle de ces Serviteurs de Dieu. Dans la dite Congrégation générale, tenue devant Nous le 12 mai dernier, les dits Cardinaux de la Sainte Église Romaine, et les prélats et consulteurs présents répondirent qu'on pouvait procéder en toute sûreté. Nous ne voulûmes cependant pas nous prononcer dans une chose de si grande importance, avant d'avoir par de ferventes prières demandé le secours d'en haut. Ceci fait, le deux du mois présent, le saint Sacrifice Eucharistique offert très religieusement, devant notre vénérable frère Antoine Vico, cardinal de la Sainte Église Romaine, évêque de Porto et de Sainte Rufine, préfet de la Sacrée Congrégation des Rites et Rapporteur de la cause, et devant nos fils bien aimés Alexandre Verde, secrétaire de la même Congrégation des Rites, et Angelo Mariani, Promoteur général de la Foi, Nous avons solennellement décrété qu'on pouvait procéder en toute sûreté à la béatification solennelle des Vénérables Serviteurs de Dieu: Jean de Brébeuf, Isaac Jogues, Gabriel Lalemant, Antoine Daniel, Charles Garnier, Noël Chabanel, René Goupil et Jean de la Lande.

Et donc, touchés par les prières d'un grand nombre d'évêques du Canada surtout et de la province ecclésiastique de New-York, ainsi que par celles de la Compagnie de Jésus entière, de notre autorité apostolique, Nous concédons que ces premiers martyrs de l'Amérique Septentrionale, les Vénérables Servi-

teurs de Dieu Jean de Brébeuf, Isaac Jogues, Gabriel Lalemant, Antoine Daniel, Charles Garnier, Noël Chabanel, prêtres, René Goupil et Jean de la Lande, coadjuteurs, tous de la Compagnie de Jésus, soient désormais appelés Bienheureux, et que leurs reliques, s'il en existe, soient présentées à la vénération publique des fidèles, non pas pourtant portées en procession ; Nous permettons de même que les images de ces Serviteurs de Dieu soient ornées de rayons. Nous accordons en outre de notre autorité que chaque année l'office du Commun de plusieurs martyrs soit récité avec les leçons propres par Nous approuvées, et de même la messe du même Commun soit célébrée, selon les rubriques, dans les seuls diocèse du Canada entier et de la province ecclésiastique de New-York, ainsi que dans toutes les églises et pieuses maisons, par toute la terre, appartenant à la Compagnie de Jésus, par tous les fidèles tant séculiers que réguliers, tenus à réciter les Heures Canoniales, et, pour la messe, par tous les prêtres venant aux églises dans lesquelles la fête de ces Bienheureux est célébrée. Nous accordons enfin que la solonnité de la Béatification de ces Vénérables Serviteurs de Dieu, selon l'ordre prescrit, soit célébrée dans les diocèses susdits, le jour désigné par l'Ordinaire, ainsi que dans les églises ou chapelles publiques de la dite Compagnie de Jésus, dans l'année qui suit la même solennité dûment célébrée dans la sacro-sainte patriarchale Basilique Vaticane.

Nonobstant les constitutions et ordonnances apostoliques, ainsi que les décrets promulgués de non-

culte et tous autres contraires quelconques, Nous voulons que les exemplaires des présentes Lettres, même imprimés, pourvu qu'ils soient signés de la main du secrétaire de la Sacrée Congrégation des Rites et marqués du sceau du Cardinal Préfet, obtiennent la même foi dans les discussions, même judiciaires, qu'obtiendrait la signification de Notre volonté par la présentation des présentes Lettres.

Donné à Rome, auprès de St-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 21e jour de juin de l'an 1925, quatrième de Notre Pontificat.

† P. Card. GASPARRI,
secrétaire d'Etat.

Préface

Il y a, dans l'histoire des nations chrétiennes, certains faits caractéristiques et révélateurs de l'esprit d'un peuple, de sa pensée vraie, de ses tendances profondes, et qui parlent avec plus d'impérieuse éloquence que les discours les plus concluants.

Tantôt, ce sont des masses humaines qui s'ébranlent à l'appel et à la suite du Dieu tout-puissant caché sous l'Hostie sainte, et qui font au Roi Suprême des âmes et des sociétés, dans des manifestations grandioses, un éclatant triomphe.

Tantôt, ce sont de grands courants de foi qui emportent vers la Cité des Papes, et vers le Vicaire du Christ, de vastes agglomérations de croyants soucieux d'aller affirmer, devant le monde entier, leur attachement inaltérable à l'Église romaine et leur catholicisme conquérant.

Tantôt, encore, c'est le religieux enthousiasme qui accueille les décrets de béatification ou de canonisation des plus illustres serviteurs de Dieu, et qui groupe autour des images et des restes vénérés de ces héros de la sainteté, dans l'attitude de la prière la plus fervente, d'innombrables populations.

Nous assistions, il y a un mois, en notre chère ville de Québec, à la translation solennelle des reliques des bienheureux martyrs jésuites qui, à l'aurore de la Nouvelle-France, versèrent dans les premiers sillons de la terre canadienne leur sang le plus pur. Après

une germination et une élaboration de trois siècles, s'épanouissait sous nos yeux, dans une floraison magnifique, l'œuvre de ces pionniers et des chefs dont ils furent les si vaillants collaborateurs.

Quel développement merveilleux de notre race, et, aussi, quelle fidélité dans la croyance ! Quelle émouvante profession de foi publique ! Quel concert de toutes nos classes sociales dans le tribut d'hommage, d'admiration et de reconnaissance, rendu à d'humbles religieux dont le nom symbolisera à jamais la charité ardente, le courage intrépide, l'insatiable soif d'immolation et d'apostolat !

On évalue à plus de quarante mille le nombre de ceux qui prirent part à la procession mémorable des saintes reliques, ou qui en furent les pieux témoins. L'épiscopat, les deux clergés séculier et régulier, le gouvernement ayant à sa tête l'Administrateur de la Province et le Premier ministre, la magistrature, le barreau, la médecine, l'industrie et le commerce, le militaire comme le civil, l'Université Laval, le Séminaire et nos diverses maisons d'enseignement, bref, la société canadienne tout entière était là très largement et très noblement représentée. Le cortège s'avançait entre deux haies compactes de fidèles conscients de l'importante solennité du jour et de sa signification sans exemple dans les annales de notre nationalité. Un silence grave, relevé par une patriotique fierté, marquait la physionomie de cette foule. Ses yeux avides jouissaient de l'allégresse du présent. Sa pensée évocatrice faisait revivre les mérites et les héroïsmes du passé.

Ce n'était, d'ailleurs, que le premier acte du drame auquel nous étions conviés.

Pendant toute la durée du Triduum d'actions de grâces ouvert, ce jour-là même, par l'allocution si vibrante et si surnaturelle de Sa Grandeur Mgr Langlois, et où d'autres voix éloquentes firent tour à tour l'éloge des nouveaux Bienheureux, la chapelle qui avait eu l'honneur de recevoir leurs ossements sacrés, fut inondée de visiteurs. On venait, de toutes les paroisses, s'y agenouiller et y prier, dans le rayonnement de gloire et de bonté des martyrs. Une atmosphère de piété intense enveloppait les châsses précieuses, et se répandait, de l'enceinte du modeste sanctuaire, sur toute la ville. Tous comprenaient le prix et ressentaient les effets de la grâce exceptionnelle et providentielle faite à notre patrie.

Voilà bien, ce nous semble, un de ces faits historiques qui caractérisent admirablement l'âme d'un peuple, qui dégagent des contingences de la vie quotidienne sa personnalité, la posent dans toute la lumière et la font éclater à tous les regards.

Jamais nous n'avons vu, dans la vieille cité de Champlain, foyer du Canada français, une manifestation de foi plus sincère, plus empreinte de spontanéité et de ferveur, et plus universelle.

Jamais nous n'avons mieux compris qu'en cette circonstance, l'immense amour dont Dieu nous a aimés en tirant notre race des entrailles d'une nation profondément chrétienne, et en imprégnant de christianisme tout notre être national.

Cette religion de nos compatriotes n'est pas un simple vêtement de fête. Cette force spirituelle qui peut jeter à genoux les habitants de toute une région, et courber sous un même souffle et dans un même ravissement mystique petits et grands, riches et pauvres, gouvernants et gouvernés, n'est ni une apparence trompeuse, ni une influence passagère.

On peut trouver des peuples plus matériellement prospères que le nôtre, des nations qui l'emportent sur lui par les progrès de l'art, les raffinements de l'esprit, la majesté de l'histoire. Nous n'en connaissons pas, à l'heure actuelle, qui puisse lui disputer la palme de cette mentalité catholique, profonde et vivante, dont l'action rayonne sur tous les devoirs de la vie privée et sur toutes les sphères de l'existence sociale.

Ce n'est là, évidemment, que l'expression d'une vue générale où la beauté du tableau ne supprime pas les ombres.

Telle quelle, cependant, cette vue d'ensemble est consolante pour nos prêtres séculiers et religieux, et pour nos Évêques, qui ont dû façonner de leurs mains une société où Dieu tient une si large place.

Elle est glorieuse pour nos classes dirigeantes et pour tous les éléments de notre population que l'on peut et que l'on doit dire, malgré certaines défaillances partielles, dociles aux enseignements et aux directions de l'Église.

Elle est inspiratrice de confiance, de patriotisme éclairé, et d'objectifs foncièrement religieux dans tous les domaines où se donne l'instruction et où se fait l'éducation de notre jeunesse.

Elle est propre, enfin, à orienter les jugements que l'on porte sur nous à l'étranger, et à nous mériter, du moins dans les milieux catholiques, cette loyale bienveillance d'appréciations et de sentiments qui honore tout à la fois les personnes de qui elle émane et celles qui en sont l'objet.

La Compagnie de Jésus peut être fière d'avoir vu les pages, déjà si riches, de son martyrologe, s'enrichir encore de huit noms qui sont une illustration pour elle, une protection pour nous, et d'avoir fourni l'occasion des fêtes inoubliables où notre peuple s'est montré si digne de ses apostoliques origines.

L.-A. PÂQUET, ptre.

Séminaire de Québec,
12 décembre 1926.

Apothéose des Bienheureux Martyrs Canadiens

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

TRANSLATION DES RELIQUES

des Bienheureux Martyrs

La cérémonie de la translation des reliques des premiers Bienheureux canadiens donne lieu à une grandiose démonstration, que président NN. SS. JOSEPH-ALFRED LANGLOIS, *évêque de Titopolis et administrateur du diocèse de Québec, et* JOSEPH HALLÉ, *vicaire apostolique de l'Ontario septentrional.*

Plus de 40,000 personnes ont pris part ou assisté à la cérémonie du 12 novembre. Une fois de plus, la vieille cité de Champlain, restée bien française (1), a démontré combien est encore vivace la foi implantée chez elle par les héros que l'Église vient de béatifier ; elle a prouvé qu'elle " se souvient ". Il fallait, en effet, plus qu'un sentiment de curiosité pour grouper, par une froide et pluvieuse journée d'automne et en un jour de travail, une foule aussi considérable ; il fallait plus qu'un simple désir de paraître ou de parader publiquement pour réunir en un aussi imposant cortège tant de membres du clergé,

(1) Des 125,000 citoyens de Québec, 115,000 sont de langue française.

de personnages officiels, de professionnels, d'hommes d'affaires, d'ouvriers, de délégations diverses. Seuls des sentiments d'amour et de reconnaissance envers les bienheureux Martyrs, de joie à la pensée de leur triomphe, de gratitude envers la sainte Église, ont pu donner à la démonstration du 12 novembre le caractère de grandeur, de pieuse fraternité et de recueillement qui en fut la note distinctive.

C'est en défilant au milieu de rues bordées d'une foule nombreuse et silencieuse que l'imposant cortège, formé à la chapelle de l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang et complété à celle des Ursulines, transporta triomphalement, dans deux reliquaires, à la chapelle des RR. Pères Jésuites, les précieux ossements de trois des premiers Bienheureux canadiens. Tout contribua à rendre cette démonstration grandiose et impressionnante : décorations des chapelles susnommées et des rues, son des cloches, airs religieux joués par les fanfares, prières qui se faisaient à haute voix dans le cortège, attitude respectueuse des assistants qui priaient et s'inclinaient au passage des reliques.

A l'Hôtel-Dieu et chez les Ursulines

Il convenait que les religieuses de l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang et les religieuses Ursulines ne fussent pas oubliées, à cette occasion. C'est, en effet, dans les monastères respectifs de ces deux communautés que furent conservées avec un soin jaloux, une religieuse fierté et une pieuse vénération, depuis les commen-

cements de la colonie, les seules reliques que nous ayons des Bienheureux Martyrs Jésuites. Aussi, avant la démonstration publique, une cérémonie particulière eut-elle lieu dans chacun de ces vénérables monastères.

A l'Hôtel-Dieu, cette cérémonie commença à 2 heures 30 et fut présidée par Sa Grandeur Mgr Langlois. Ayant pour assistants M. l'abbé Guillaume Deschênes, professeur au Séminaire de Québec, et le R. Père Léonidas Hudon, S. J., curé de Notre-Dame du Chemin, Monseigneur, debout devant les reliques, entonna l'hymne *Sanctorum meritis*, que continuèrent, en alternant, les séminaristes et les religieuses, puis il encensa les reliques, et la procession se mit en marche. Le cortège comprenait les religieuses de l'Hôtel-Dieu précédant la croix, un groupe de séminaristes, un bon nombre de prêtres, plusieurs prélats, le chapitre, Mgr Langlois, les reliquaires placés sur deux riches brancards qui étaient portés l'un par M. l'abbé Arthur Lapointe, chapelain des religieuses de l'Hôtel-Dieu, M. l'abbé Alexandre Vachon, directeur spirituel du Petit Séminaire, M. l'abbé Olivier Maurault, P. S. S., représentant la Société de Saint-Sulpice, et le R. Père Eustache, gardien du couvent des Franciscains, l'autre, par quatre élèves du Grand Séminaire, (chaque groupe étant précédé par deux thuriféraires et accompagné par quatre porte-flambeaux), quelques personnages officiels laïques, à la tête desquels marchaient Sir François Lemieux, administrateur de la province, avec son aide de camp, et l'honorable Alexandre Tasche-

reau, premier ministre de la province, des professeurs de la Faculté de Médecine de l'Université (médecins de l'Hôtel-Dieu) en toge, et quelques autres citoyens. Ce cortège parcourut l'antique monastère et trois salles de l'hôpital, pendant que les séminaristes et les religieuses chantaient des psaumes du Commun de plusieurs Martyrs. Lorsque l'on fut revenu à la chapelle et que les porteurs eurent déposé les reliquaires devant l'autel principal, les religieuses chantèrent l'antienne *Istorum est enim*, pendant que Mgr Langlois encensait de nouveau les reliques. Sa Grandeur chanta ensuite l'oraison.

Pendant que cette cérémonie se déroulait au monastère des Hospitalières et que la foule se groupait le long des rues où devait se faire la procession, tout particulièrement aux abords des chapelles des RR. Pères Jésuites, des SS. Hospitalières et des SS. Ursulines, une autre cérémonie avait lieu chez les Ursulines. Elle était présidée par Sa Grandeur Mgr Hallé, qui avait tenu à se trouver à Québec pour cette occasion afin d'y représenter la province de l'Ontario, région chère aux premiers missionnaires Jésuites. M. l'abbé Eustache Maguire, curé de Sillery, et le R. Père Paul Lecourtois, supérieur du noviciat des RR. Pères Eudistes à Charlesbourg, accompagnaient Sa Grandeur. Après avoir entonné l'antienne *Gaudent in cœlis*, que continua le chœur des religieuses, Mgr Hallé encensa les reliques, puis chanta l'oraison. MM. les abbés Thomas Gelly, chapelain des Ursulines, et Arthur Belleau, vicaire à la cathédrale, et les RR. Pères Duprat, prieur du

couvent des Dominicains, et Placide, gardien du couvent des Capucins, placèrent ensuite sur leurs épaules le brancard sur lequel avaient été placées les reliques, et prirent place dans le cortège, au moment où celui-ci passa près de la chapelle des Ursulines, avec Mgr Hallé, ses assistants, les deux thuriféraires, les quatre porte-flambeaux, l'escorte d'honneur composée de six Zouaves pontificaux et quelques membres du clergé. La veille, le personnel de la maison avait transporté ces reliques en procession du cloître à la chapelle extérieure.

Le cortège

Le cortège, l'un des plus nombreux et des plus imposants que l'on eut vus à Québec, était formé d'un détachement de la police (municipale) montée ; d'un détachement de la force constabulaire commandé par les capitaines Émile Trudel et Adolphe Bigaouette, chef et sous-chef de la police ; de la fanfare du 22e régiment royal canadien-français, sous la direction du capitaine Charles O'Neil ; du 22e régiment royal lui-même, sous le commandement du lieutenant-colonel Philippe-Auguste Piuze ; de détachements des Zouaves pontificaux, sous le commandement du capitaine Georges Gagné; des Petits Zouaves de Limoilou, de la Garde Dollard des Ormeaux, de la Garde Jacques-Cartier, du Corps des Lanciers St-Michel, des Chevaliers de Lauzon, du Brigadier-général (des Gardes Indépendantes) Arthur-J. Hamel, qui avait été chargé de la direction

générale de la procession ; d'un fort détachement de la Brigade du feu, commandé par le chef Lawrence Donnely, le chef-adjoint Francis Jacob, et les sous-chefs Denis McMannus et Omer Bélanger ; du lieutenant-colonel J.-C. Robitaille et de l'état-major du Régiment de Lévis ; du lieutenant-colonel J.-F.-T. Rinfret et d'autres officiers du Régiment de Québec ; d'officiers des régiments des Voltigeurs de Québec et des Artilleurs de Lévis ; des élèves de l'École Normale Laval, de l'École St-Patrice, de l'Académie Commerciale de Québec, des Frères Maristes, du Collège de Lévis, avec fanfare, du Petit Séminaire de Québec ; des étudiants de l'Université (Facultés de Droit, de Médecine, et des Arts) ; de délégations de l'Association Canadienne de la Jeunesse Catholique, de la Société Saint-Jean-Baptiste, avec son président, M. Simon Lapointe, avocat, C. R., de la Société des Hiberniens, de la Fédération des Travailleurs Catholiques du Canada, avec son président, M. le chevalier Pierre Beaulé, du Comité Central des Syndicats Nationaux Catholiques, avec son président M. Louis Morin, de plusieurs congrégations de la Très Sainte Vierge de la ville ; d'un grand nombre de Frères et de Scholastiques religieux ; des élèves du Grand Séminaire ; d'un très nombreux clergé régulier et séculier ; des chanoines J. Vaillancourt, A. Marcoux, U. Perron, J. Laberge, C. Beaulieu, J.-R. Pelletier, J. Gignac, B.-P. Garneau ; de Mgr Elias Roy, P. D., supérieur du Collège de Lévis, de Mgr Eug.-C. Laflamme, P. D., curé de la cathédrale, de Mgr Auguste Lemieux, P. D., du

Collège de Sainte-Anne, de Mgr C. Lemieux, P. D., de Mgr J.-Ed. Feuiltault, P. D., de Mgr J.-Cl. Arsenault, P. D., de Mgr F.-X. Gosselin, P. D., curé de Lévis, de Mgr Camille Roy, supérieur du Séminaire et recteur de l'Université, de Mgr T.-G. Rouleau, P. A., principal de l'École Normale Laval ; de Mgr François Pelletier, P. A., de Mgr C.-A. Marois, P. A., Doyen du Chapitre, de Mgr L.-A. Pâquet, P. A., Vicaire général ; de Sa Grandeur Mgr Joseph-Alfred Langlois, évêque de Titopolis et administrateur du diocèse, de l'un des reliquaires qui se trouvaient à l'Hôtel-Dieu (celui renfermant le crâne du B. Jean de Brébeuf), que précédaient deux thuriféraires et deux jeunes écoliers portant des fleurs, et qu'accompagnaient quatre-porte-flambeaux et une garde d'honneur composée de six soldats du 22e régiment royal ; de Sir François Lemieux, juge en chef de la Cour Supérieure et administrateur de la province de Québec en l'absence du lieutenant-gouverneur (1), des honorables L.-G. Belley, membre du Conseil privé, L.-A. Taschereau, premier ministre de la province de Québec, Albert Malouin, ancien juge de la Cour suprême du Canada, Lucien Cannon, solliciteur général à Ottawa, J. Tessier, D.-O. L'Espérance et Thomas Chapais, sénateurs, Ch.-Ed. Dorion, Edm. Flynn, A. Bernier et A. Rivard, juges de la Cour du Banc du Roi, B.

(1) Avant son départ pour l'Europe, l'honorable M. Pérodeau, lieutenant-gouverneur, avait exprimé aux RR. Pères Jésuites son regret de ne pouvoir pas assister à la cérémonie du 12 novembre et avait envoyé une couronne de fleurs qui fut déposée devant les reliques à la chapelle des RR. Pères.

Letellier, C. Pouliot, E. Belleau et G.-F. Gibsone (1), juges de la Cour supérieure, P.-A. Choquette, ancien juge de la Cour supérieure et juge de la Cour des Sessions de la Paix ; de MM. G. Parent, C.-G. Power, et H.-E. Lavigueur, députés à la Chambre des Communes ; des honorables Ed. Caron, Antonin Galipeault, H. Mercier, M. Madden et J.-E. Moreau, ministres du Gouvernement de Québec ; de MM. Hector Laferté, vice-président de l'Assemblée législative, Louis Létourneau, E. Thériault, P.-V. Faucher, P. Bertrand, députés à la Législature ; de MM. A. Marchand, juge de la Cour des Magistrats, et A. Lachance, juge de la Cour des Sessions de la Paix ; de l'honorable Cyrille Delâge, surintendant de l'Instruction Publique à Québec, de Son Honneur le maire Samson et des membres du Conseil de ville de Québec ; de MM. Arthur Cannon, bâtonnier du barreau de Québec, F. Roy, L. St-Laurent, et d'un grand nombre d'autres membres du barreau de Québec ; d'une délégation du Corps universitaire comprenant MM. les professeurs des diverses Facultés de l'Université Laval qui avaient répondu avec empressement à l'invitation reçue. Ils portaient la toge et venaient dans l'ordre suivant : Docteur Arthur Rousseau, doyen de la Faculté de Médecine, Docteur Albert Marois, chevalier de St-Grégoire le Grand, Docteurs P.-C. Dagneau, Commandeur de l'Ordre de St-Grégoire le Grand, Arthur Simard, René

(1) L'honorable Juge Gibsone, bien que protestant, avait ajourné l'audition d'une cause importante afin de pouvoir assister lui-même à la cérémonie et pour permettre aux personnes intéressées dans cette cause d'y être présentes.

Fortier, N.-A. Dussault, Arthur Vallée, Commandeur de St-Grégoire le Grand, Albert Jobin, Charles Vézina, A. Langlois, Jos. Lacroix, C.-R. Paquin, L.-J. Caouette, S. Gaudreau, Georges Ahern, et Messieurs Arthur Duval et Adrien Pouliot. Commandeurs et Chevaliers dans le cortège : les Commandeurs et Chevaliers de l'Ordre de St-Grégoire ou de l'Ordre du Saint Sépulcre étaient dispersés dans divers groupes ; un bon nombre cependant formaient un groupe distinct et nous avons remarqué, outre ceux déjà mentionnés : Messieurs C.-J. Magnan, Commandeur de l'Ordre de St-Grégoire, Inspecteur général des Écoles catholiques de la province de Québec; Docteur Jules Dorion, Commandeur de l'Ordre de St-Grégoire-le-Grand, Chevalier de l'Ordre de St-Sylvestre, et Directeur de *L'Action Catholique* ; MM. le colonel C.-E. Rouleau, commandeur de l'Ordre de St-Grégoire le Grand et chevalier de Pie IX, commandant des Zouaves pontificaux au Canada; Cyrille Tessier, Dr E.-Miville-Deschênes, J. Picard, F.-S. Dugal, Henri Gagnon, L.-P. Turgeon, commandeurs de l'Ordre de St-Grégoire-le-Grand ; Louis Terreau, commandeur des Ordres de St-Sylvestre et du St-Sépulcre ; F. Canac-Marquis, S. Matte, J.-N. Miller, E. Corriveau, G.-A. Carette, chevaliers de l'Ordre de St-Grégoire-le-Grand ; Joseph Racine, chevalier de l'Ordre de St-Sylvestre ; Dr Léon Fiset, chevalier de l'Ordre du St-Sépulcre ; de MM. A. Falardeau, consul du Pérou, L. Rouillard, consul d'Haïti, H.-R. de St-Victor, agent consulaire de France, A. Huot, agent consulaire d'Italie ; de MM. Georges Bellerive, Em.

Gelly, avocat, J.-E. Chapleau, avocat, E. Sauviat, Naz. Turcotte, G.-E.-Ernest Côté, Philippe Edge, et un grand nombre d'autres citoyens.

Ce cortège défila par les rues Charlevoix, Collins, St-Jean, de la Fabrique, Buade, des Jardins, Donnacona (où le rejoignit le groupe des Ursulines), du Parloir, St-Louis, Ste-Ursule et Dauphine.

Chez les RR. Pères Jésuites

La chapelle des RR. Pères Jésuites, où devaient être déposées les précieuses reliques pour le triduum qui devait y avoir lieu les jours suivants en l'honneur des Bienheureux Martyrs, avait été décorée avec art et brillamment illuminée. Au dessus de l'autel principal, on avait placé un tableau, œuvre de Sœur Marie de l'Eucharistie, de la communauté des Sœurs Grises de Québec, représentant le martyre des huit Bienheureux. Au bas de ce tableau se trouvaient des palmes d'or et une couronne. A la voûte, au dessus du chœur, avait été suspendu un diadème pourpre et or. Les deux bas-reliefs qui se trouvent sous les autels latéraux et qui représentent l'un le B. Jean de Brébeuf et l'autre le B. Isaac Jogues, étaient ornés de lumières. A l'avant-chœur, l'on avait placé deux crédences ornées de tentures de soie rouge et d'or, sur lesquelles devaient être déposés les deux reliquaires.

Dans le chœur prirent place les dignitaires ecclésiastiques, et dans la nef, les dignitaires laïques, les autres membres du clergé et un certain nombre de

citoyens. La chapelle était évidemment trop exiguë pour pouvoir contenir la multitude qui avait pris part ou assisté à la procession.

Sa Grandeur Mgr Langlois entonna l'antienne *Gaudent in cœlis*, que chanta la chorale du Grand Séminaire, sous la direction de M. le chanoine Pelletier, puis il encensa les reliques et chanta l'oraison.

Mgr l'Administrateur monta ensuite sur le palier de l'autel et prononça une éloquente et touchante allocution, dont nous donnons ci-dessous le texte.

Cette allocution fut suivie du chant du *Te Deum*, de la bénédiction du Saint-Sacrement, après laquelle Sa Grandeur et l'assistance firent des prières spéciales pour obtenir de Dieu, par l'intercession des bienheureux Martyrs, la guérison de Mgr Paul-Eugène Roy, notre archevêque, puis vénération des reliques.

Jusqu'à une heure tardive, la foule des fidèles continua à affluer et à prier dans la chapelle des RR. Pères Jésuites.

Cette cérémonie, dont la population de Québec gardera longtemps le souvenir, fut consolante pour le clergé qui y vit toutes les classes de la société se joindre à lui pour rendre hommage aux huit héroïques religieux auxquels l'Église vient de conférer les honneurs de la béatification ; elle fut bienfaisante pour le peuple qui comprit une fois de plus que sa foi est celle des grands comme celle des humbles ; elle a démontré que le souvenir de ceux qui implantèrent ici la foi de Jésus-Christ est resté vivace parmi nous.

Irénée Masson,
rédacteur à *L'Action Catholique*.

ALLOCUTION

de S. G. Mgr Joseph-Alfred Langlois

Mes Frères,

Il y a quelques mois à peine, dans l'après-midi du 21 juin dernier, les nefs immenses de St-Pierre de Rome s'emplirent tout à coup d'harmonies qui semblaient venir du ciel. Les trompettes d'argent de l'auguste et royale Basilique annonçaient à un peuple à la fois en délire et en prière, l'entrée solennelle du Chef Suprême de l'Église. Celui-ci s'avance. Sur son passage les rangs s'ouvrent, les têtes s'inclinent, les cœurs s'émeuvent, et le Souverain Pontife, revêtu des livrées des plus grands jours de fête, descend de son trône portatif, s'agenouille avec respect, et, les yeux humides, les lèvres brûlantes, vénère, au milieu d'un silence plus éloquent que toute parole humaine, quelques parcelles d'ossements humains récemment arrivées à Rome, et portant encore l'empreinte trois fois séculaire d'un glorieux martyre...

Ce fut un moment du ciel, et il sembla que la gloire des élus rayonnait sans voile et sans nuage sur cette pieuse assemblée ; il sembla que ces ossements allaient reprendre chair et vie comme ceux qu'entrevit Ezéchiel ; mais l'émotion fut à son comble quand une voix autorisée proclama les noms de : Jean de Brébeuf, Isaac Jogues, Gabriel Lalemant, Antoine Daniel, Charles Garnier, Noël Cha-

banel, René Goupil et Jean de la Lande... tous missionnaires et martyrs au Canada français ! !

Ce bonheur qu'éprouvèrent alors les Canadiens présents à Rome, nous allons tous le goûter nous-mêmes, puisque dans ces reliquaires sacrés, les mêmes ossements qui ont reçu le baiser du Pontife Romain s'offrent à notre vénération et sollicitent l'expression de notre pieux et confiant amour.

Oui, soyez à jamais bénis, héros français d'origine, canadiens d'adoption, missionnaires surtout et martyrs intrépides, fidèles imitateurs de Jésus votre Maître, puisque vous nous avez donné, par vos illustres exemples, des modèles à imiter, et par le poste d'honneur que vous occupez aujourd'hui, des protecteurs puissants auprès de Dieu.

Ce n'est pas ici, mes frères, l'heure de rappeler en détail les hauts faits relatés dans les vies merveilleuses des Bienheureux que nous honorons aujourd'hui. Trois jours durant l'Église de Québec entendra redire la louange et la prière en cette chapelle. Qu'il nous suffise de saluer, ce soir, en la translation des restes de nos martyrs, l'un des plus grands événements de la vie catholique canadienne, et l'aurore d'une nouvelle ère de vie surnaturelle au milieu de notre peuple.

I

Notre modeste pays a vu des événements, des personnages et des merveilles qui ont suscité l'étonnement, l'admiration de nos ennemis eux-mêmes.

Québec, à peine fondé, par un homme qui disait: "la conversion d'une âme vaut mieux à mes yeux que

la fondation d'un royaume," Québec a vu tour à tour des combats et des victoires, des vertus éminentes et des épopées que rien n'égale ailleurs ; Québec a reçu en grand nombre, sur les rives de son fleuve, des hommes et des femmes d'une valeur incomparable que Dieu avait chargés de nous engendrer à la vie surnaturelle non moins qu'à la vie nationale : des grands, des guerriers fameux, des gouverneurs remarquables, des généraux bouillants d'ardeur au combat, des politiques aux larges vues et de grands évêques, des religieuses et des missionnaires destinés à nos fondations catholiques à Québec et à Montréal ; mais jamais, au cours de trois siècles d'histoire, les rues de notre ville n'ont salué un cortège comme celui qui vient de défiler sous vos yeux : ce ne sont pas des hommes, ce sont des Bienheureux qui s'abaissent jusqu'à nous, et nous habitons un coin du ciel descendu sur la terre.

Quelle année pour nous, quand nous songeons que par une heureuse disposition de la Providence, le troisième centenaire de l'arrivée des éducateurs et des missionnaires que furent les Jésuites coïncide avec l'apothéose de ceux des leurs qui se sont sacrifiés les premiers.

C'est là, mes frères, un événement dont nous devons garder un éternel souvenir.

Ce qui fait l'importance d'un événement, ce n'est pas tant l'éclat dont il s'entoure et l'impression passagère qui l'accompagne, c'est bien plus, c'est surtout l'influence qu'il exerce sur la génération qui en est témoin et sur l'avenir de tout un peuple.

Sans doute, le fait que nous rappelons est aux yeux mortels de bien peu d'importance :

Huit hommes, à 3000 milles de leur pays, au fond des forêts ou au bord des grands lacs, n'ayant d'autres témoins que les démons à face humaine qui les torturent, et les anges qui leur tendent des palmes, offrent généreusement leur vie pour la conversion des infidèles. La plume d'un confrère raconte comme un fait de tous les jours les circonstances qui voilent cet holocauste. C'est simple, et c'est tout.

Mais pour qui sait réfléchir il y a bien davantage : Huit hommes meurent, c'est peu de chose, mais les sympathiques Hurons y trouvent le gage de leur persévérance dans une foi qui ne saurait être vaine puisqu'elle produit de pareils héroïsmes... Huit hommes meurent, c'est peu de chose, mais les farouches Iroquois, qui mordent au cœur même de leurs victimes, y puisent sans le savoir, avec le sang généreux et vermeil, une sève de vie divine qui purifiera leur propre cœur, adoucira leurs mœurs, fera pardonner à leur nation les crimes révoltants qu'elle a commis, leur donnera des saints à leur tour, et conservera sous nos yeux les restes de ce peuple, sous la garde des mêmes Jésuites qui les ont évangélisés.

Huit hommes meurent, mais la Patrie est sauvée, car on craindra d'attaquer chez eux des Français, qui sont si forts quand ils sont ailleurs et sans armes.

Huit hommes meurent dans un lointain obscur, mais les autres missionnaires s'enivrent du parfum de leur sacrifice ; Mgr de Laval, élève des Jésuites, compte sur eux et vient consolider leur œuvre ;

le Séminaire des Missions Étrangères, dans une édifiante émulation, envoie ses enfants au Canada chercher des palmes semblables ; le clergé croît en vertu, en nombre et en influence; le peuple est conservé chrétien et résiste aux dangers de toutes sortes qui menacent sa survivance catholique et française ; la terre canadienne, imbibée du sang de ces généreuses victimes, produira des fruits de vertu qui rappellent les premiers âges de l'Église.

La Compagnie de Jésus, ornée du mérite de ses œuvres : œuvres d'éducation et d'évangélisation, œuvres ascétiques et sociales, assiste, non pas indifférente, mais calme et recueillie, à ces fêtes splendides; elle ne s'émeut pas de ce triomphe de ses enfants, tant elle est coutumière de sainteté et de martyre. Mais nous, nous ne pouvions pas ne pas souligner par notre présence et nos félicitations cet événement unique dans l'histoire de notre pays.

II

Cet événement ouvre une ère nouvelle dans la vie de notre peuple.

Nous en avons l'espoir, la fête de ce jour ne sera pas sans lendemain. Les mérites de nos martyrs sont devant Dieu : *Justorum animæ in manu Dei sunt*... Les prières et les chants qui montent vers eux et sollicitent des faveurs ; le rayonnement du surnaturel qui rejaillit de ces châsses deux fois précieuses ; l'enthousiasme qui a amené aux porter de cette chapelle tant d'âmes désireuses de vénéres

à leur tour les reliques de ces nouveaux élus; tout annonce que nous verrons bientôt dans la vie spirituelle de nos pieuses populations une ardeur plus vive encore. Laissons-nous tous porter par ce courant de ferveur et de confiance. Le contact des ossements des martyrs sera un stimulant pour chacun de nous.

Un Triduum solennel s'ouvre aujourd'hui dans cette chapelle, vous en suivrez les exercices, mes frères, et vous y enverrez ceux des vôtres qui ont hâte de vous succéder ici.

Quelle leçon et quelle grâce pour les enfants, dont l'âme pure est ouverte au plus sublime idéal et à qui les mères feront le captivant et suggestif récit de si horribles supplices endurés avec tant d'héroïsme !

Quelle leçon pour la jeunesse à l'âge des enthousiasmes, qui se rappellera, aux heures où les passions semblent mettre du feu dans leurs veines, que le sang des martyrs est un ferment de pureté pour ceux qui les prient et veulent les imiter !

Quelle leçon pour les passionnés de la gloire ! Que sont les renommées humaines, éclat d'un jour, en comparaison de la gloire qui brille au front des Brébeuf, des Jogues et de leurs valeureux compagnons ?

Quelle leçon pour les âmes désireuses de mortification, pour les âmes en proie à la souffrance obscure et muette, si, comme nos martyrs, elles savent transformer leur douleur par la charité.

Quelle leçon pour les pères et mères de famille qui voudront désormais compter parmi leurs enfants

des missionnaires de l'Évangile, au mépris même de vies qui leur sont si chères.

Comme l'a dit un admirateur de nos Bienheureux, notre peuple tout entier bénéficiera de la fête de ce jour, car il ressentira de plus en plus les effets de l'héroïsme singulier dont nos saints religieux firent preuve sur la terre et du puissant crédit que leur vie pleine de mérites et leur sanglant trépas leur ont obtenu dans le ciel.

Nous dirons donc tous, avec la plus entière confiance : Bienheureux Martyrs Canadiens, gloire de l'Église de la Nouvelle-France, priez pour nous ! Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE[1]

du Bienheureux Isaac Jogues et de ses compagnons, les Bienheureux René Goupil et Jean de la Lande, par M. l'abbé Olivier Maurault, P.S.S., de Montréal.

MES CHERS FRÈRES,

Il y a près de trois cents ans, un missionnaire français, attendant le départ d'un navire pour l'Europe, se promenait dans les sentiers de la naissante ville de Manhatte. Il était de taille moyenne et d'aspect assez chétif. Bien qu'il n'eût pas atteint la quarantaine, sa tête était presque dénudée. Il avait beaucoup souffert, ayant vécu en prisonnier au milieu d'une tribu iroquoise de la rivière Mohawk, pendant plus d'une année. A le regarder de près, on se serait aperçu que le pouce gauche et deux doigts de la main droite lui manquaient et que les autres étaient difformes. Le missionnaire était arrivé dans ce petit port, précédé d'une grande réputation de sainteté et d'héroïsme... Il allait donc tranquillement son chemin, lorsqu'un jeune homme qui le voyait venir, se précipita à sa rencontre, lui prit les mains, qu'il baisa avec une vénération émue, et par deux fois lui dit de tout son cœur : " Martyr de Jésus-Christ ! Martyr de Jésus-Christ ! " Le mis-

(1) Ce panégyrique fut prononcé le 13 novembre 1925, dans la Chapelle des Jésuites, rue Dauphine, Québec.

sionnaire ne put retenir ses larmes ; il embrassa tendrement le jeune homme et voulut lui parler : celui-ci ne le comprit pas, car il était étranger, et même protestant.

Mais nous, mes chers frères, qui sommes de sa race et partageons sa foi, nous avons ce qu'il faut pour l'entendre. Et ce soir, aux pieds du Bienheureux Isaac Jogues, nous le proclamons, nous aussi, " martyr de Jésus-Christ ". Nous le savons présent dans cette chapelle ; il préside cette fête. Pendant que je ferai rapidement l'histoire de sa vie et que j'essaierai de vous décrire ses vertus, laissez-le vous parler doucement à l'âme et vous souffler cet amour de Dieu et cet amour du prochain, pour lequel il a vécu et pour lequel il est mort.

Qu'il me soit permis, Monseigneur, de féliciter Québec, votre ville épiscopale, du grand spectacle de foi qui se déroule chez elle, en ce moment. Aussi bien était-elle la seule, de toutes les cités de l'Amérique, qui méritât tant de gloire et d'honneur. Elle est la mère des Églises de ce continent. Il convenait que les saints qu'elle a envoyés dans toutes les directions annoncer la bonne nouvelle, fussent ici, pour la première fois, invoqués et portés en triomphe par tout un peuple.

Et si, à de si grandes pensées, peut se mêler quelque préoccupation plus personnelle, laissez-moi, mes Révérends Pères, offrir à votre illustre Société, l'hommage et les remerciements de la "petite compagnie " que j'ai l'honneur de représenter ce soir. Avant même que les premiers Sulpiciens eussent

atterri à Ville-Marie, des Pères Jésuites y avaient travaillé quinze années durant,—et même notre Bienheureux,— et sûrement la floraison de nos clochers doit quelque chose à la semence qu'ils ont jetée.

I

Isaac Jogues naquit à Orléans en 1607. Très tôt orphelin de père, il fut élevé par une pieuse mère, qui, dès sa dixième année, le confia aux Jésuites de sa ville natale. Ceux-ci furent ses maîtres jusqu'à la fin : on peut le suivre dans leurs maisons, successivement à Rouen, à LaFlèche, à Paris. Depuis son entrée en religion, il pensait aux missions lointaines. Son goût pour cet apostolat était si vif que le P. Charles Lalemant ne put s'empêcher de lui dire, au noviciat : " Mon frère, vous ne mourrez pas ailleurs qu'au Canada." Il fit si bien, en effet, que tout de suite après son ordination, en 1636, ses supérieurs le dirigèrent vers la Nouvelle-France.

Les Jésuites avaient alors, au pays, cinq postes échelonnés de Miscou au Lac Huron, dont 18 prêtres et 6 frères composaient l'effectif. Aussitôt arrivé à Québec, le P. Jogues est envoyé aux Hurons. Il y monte, au milieu des difficultés ordinaires de ce genre de voyage. Il ne tarde pas à se déclarer enchanté de faire des chrétiens. Mais une maladie, qui faillit l'emporter, envahit les bourgades indiennes. Les sauvages, excités par d'absurdes calomnies, venues des colonies hollandaises, tiennent les missionnaires responsables de leurs épreuves. L'évan-

gélisation devient alors si difficile dans les 20 bourgades de l'Huronie que les Pères fondent la résidence de Ste-Marie, sorte de place-forte ou de ville-sainte, où ils pourront mieux concerter leurs efforts et d'où ils rayonneront aux alentours.

Cette enceinte une fois construite, le P. Jogues, déjà aguerri et missionnaire consommé, s'en va porter la foi au Sud, chez les Pétuneux, puis au Nord, chez les Ottawas du Sault-Ste-Marie. Nous sommes en 1641. C'est à cette date qu'une périlleuse mission lui fut offerte. Il s'agissait de descendre à Québec pour les besoins de l'établissement. Tout alla bien pour l'aller, quoique le pays fût infesté de troupes iroquoises. Mais au retour, le convoi du missionnaire, composé de quarante hommes, sauvages et Français, et qui devaient être le salut de l'Huronie, se laissa surprendre au lac St-Pierre.

Le P. Jogues et son compagnon René Goupil avaient pu échapper aux assaillants ; néanmoins tous deux se constituent prisonniers pour ne pas abandonner les Hurons chrétiens et ceux qui n'étaient point encore baptisés. Ils s'acheminent ainsi 24 vers le pays des Agniers. Ceux-ci torturent leurs captifs tout le long du voyage. Pour célébrer la rencontre de 200 guerriers de leur nation, ils les font passer par ce que le Père appelle " le chemin étroit du paradis " ; les barbares, placés sur deux rangs, forcent leurs victimes à courir entre leurs lignes et les frappent jusqu'à les tuer. Le Bienheureux subit l'épreuve sans broncher. Ensuite on lui brûle un doigt, on en mange un second, on tord les autres : il ne se plaint pas.

Après deux semaines de voyage, les malheureux prisonniers atteignent les bords de la rivière Mohawk. Nouvelle réception sanglante. Pendant sept jours on les promène de bourgade en bourgade. Dans chacune une sorte de théâtre ou d'échafaud occupe la place d'honneur. C'est là que les victimes souffrent et expirent. On s'acharne sur le P. Jogues. Ici, on lui taillade les chairs jusqu'aux os ; ici encore, on lui lance une boule de fer dans les reins ; ailleurs, on lui arrache le pouce gauche à pleines dents : le Bienheureux le ramasse à terre et l'offre à Dieu ; ailleurs encore on le suspend par les bras et il serait mort si un Indien étranger n'avait coupé les liens ; partout, la nuit, on les attache, lui et ses compagnons, sur cet échaufaud en plein air : leurs plaies restent ouvertes, les insectes y pullulent, les enfants viennent s'amuser à les aviver avec des pointes et des charbons ; et puis le spectacle de la douleur des autres — trois des prisonniers furent brûlés et moururent en héros — ajoute encore à tant d'horreurs, et met des larmes plein les yeux du compatissant missionnaire.

Mais qu'allait-on faire de lui ? On voulut l'épargner pour le moment. Peut-être serait-il utile plus tard dans quelque négociation, ou s'il fallait de nouvelles vengeances. En attendant, il devient *l'esclave* d'une famille de la bourgade d'Andagoron. C'est lui qui pourvoira aux nécessités matérielles de la cabane. Entre temps son zèle s'exerce auprès des captifs, auprès des moribonds et des enfants à baptiser. Comme on ne l'a pas éloigné de son frère

coadjuteur, cet humble René Goupil qui a fait les vœux de religion entre ses mains, tous deux ils s'encouragent à l'héroïsme et à l'endurance.

Mais, un jour que le Bienheureux René enseignait à un petit la manière de *faire le signe de la croix*, un vieillard fanatique l'ayant surpris, le voue à la mort. Il incite son neveu à tuer le pauvre frère. Quelque temps après, au retour d'une promenade où les deux religieux s'étaient excités mutuellement à sacrifier leur vie, René Goupil reçoit un coup de hache qui l'étend raide mort. Le P. Jogues est désormais *seul*, terriblement *seul* : à ses angoisses manquait celle de l'isolement. Bientôt Dieu permet que des inquiétudes d'âme viennent encore l'assaillir. Mais notre bienheureux reste solide comme un rocher. Jésuite, il observe le mieux possible, dans son étrange situation, les règles de son ordre : prières, méditations, retraites même. Il avait pu conserver un Nouveau Testament qui fut, a-t-il dit, son *unique ressource* au milieu de ses tribulations. Dieu, d'ailleurs, savait le consoler en lui envoyant des rêves magnifiques, qui étaient sans doute plus et mieux que des rêves, mais de véritables visions.

Combien, mes frères, j'aime à le contempler dans cet extrême dénûment ! Mon imagination me le montre sortant de l'enceinte barbare et gagnant le petit oratoire champêtre qu'il s'était fait dans la forêt. Après avoir accompli son devoir d'esclave et avoir ramassé la provision de bois pour la journée, il s'y rendait le plus souvent possible. Et là, protégé contre le vent par quelques branches de sapins,

devant une grande croix taillée de ses mains dans l'écorce d'un arbre, il demeurait de longues heures, à genoux sur la neige, en tête à tête avec Dieu, songeant qu'il était presque seul à l'honorer, sur ces domaines où régnait le démon. Quel spectacle, mes frères, bien digne de nous émouvoir et qui nous reporte aux époques les plus héroïques et les plus saintes de l'Église chrétienne !

*
* *

La persécution s'étant comme lassée, le Père apprit la langue iroquoise et se mit à répondre aux multiples questions que lui posaient les Indiens. Il profita de l'accalmie pour faire pénétrer, dans ces esprits égarés, des notions plus humaines de la vie et des idées plus justes de l'au-delà et de la divinité. D'autre part, avec une claire vision de ce qui pourrait lui en coûter, il écrivit à Québec pour mettre en garde les Français contre les projets des Cinq-Nations. Son message parvint au fort Richelieu. Mais les Agniers, prenant pour une menace une salve de canon qui n'était qu'une démonstration d'amitié, reviennent chez eux furieux et décidés à se débarrasser de la Robe-noire, la cause de tout.

Celui-ci était alors chez les Hollandais de Rensselaerwich, avec un parti d'Iroquois. Le commandant du fort lui offrit de l'arracher à leurs mains. La régente de France avait en effet demandé aux Pays-Bas de s'employer à libérer l'illustre missionnaire.

Le P. Jogues, qui avait déjà refusé l'intervention du Gouverneur de Montmagny, demanda une nuit de réflexion. Il accepta, le matin, les circonstances ayant rendu sa présence désormais inutile. Mais ce ne fut qu'après mille angoisses, mille privations, après une émeute parmi les Agniers, après un séjour de plusieurs semaines chez un avare qui manqua le faire mourir de faim et d'empoisonnement, qu'il put enfin atteindre Manhatte.

Et c'est là, sur cette île, maintenant l'énorme et prestigieuse New-York, que le serviteur de Dieu reçut les premiers hommages dus à sa vertu et à son long martyre. Et chose curieuse, il fut sauvé grâce à la compassion d'un Gouverneur hollandais et à la charité d'un pasteur calviniste, Jean Mégapolensis, lequel avait tenu à le conduire sous sa protection jusqu'au port. Il s'embarqua sur un tout petit navire, fit une traversée épouvantable à fond de cale, dans l'obscurité et la malpropreté, fut menacé de mort, en rade de Falmouth, par des pilleurs de cargaison, et toucha enfin la terre de France, aux environs de St-Pol de Léon, la veille de Noël 1643. Anne d'Autriche n'avait-elle pas raison de dire aux courtisans, en apprenant ces exploits : " On fait tous les jours des romans qui ne sont que mensonges, en voici un qui est une vérité, et où le merveilleux se trouve joint à l'héroïsme le plus admirable."

Notre Bienheureux se rendit aussitôt à Rennes, au Collège des Jésuites. Tout de suite, il fut entouré de la plus grande vénération. On voulait le voir, l'entendre, toucher ses mains mutilées. Sa famille,

la Reine même, insistaient pour qu'il vînt à Paris. D'autre part, de Rome, le Pape lui permettait de célébrer la messe malgré l'état de ses doigts, en disant : " Il ne serait pas juste de refuser à un martyr de Jésus-Christ de boire le sang de Jésus-Christ."

L'humilité du Bienheureux n'y tint plus. Il redemanda le Canada et l'obtint. Au printemps de 1644, il se rembarquait à Dieppe. Après une traversée de deux mois, durant laquelle il calma une mutinerie de l'équipage et le convertit tout entier à la suite d'une terrible tempête, le voici de nouveau à Québec, je me trompe, le voici dans cette nouvelle Ville-Marie, vieille de deux ans à peine. L'édifiant Montréal de Maisonneuve et de Jeanne Mance a donc eu le bonheur de posséder notre Bienheureux, et voilà, certes, un de ses plus beaux titres de gloire.

Mais la Providence continuait de tisser lentement la trame merveilleuse de cette existence exceptionnelle. Les Cinq-Nations désiraient une trêve. Leurs délégués arrivent aux Trois-Rivières, font force discours, force promesses : le paix est conclue. Cependant, pour en assurer la durée, le Gouverneur veut qu'une mission française aille chez les Agniers porter des témoignages à tout le conseil de la nation. Son choix tombe sur Jean Bourdon et sur le P. Jogues. En bon Français, en parfait religieux, celui-ci accepte et part. De nouveau sur le théâtre de son martyre, il s'emploie à raffermir l'amitié des Iroquois, multiplie les présents, encourage les captifs hurons, rachète les prisonniers français, baptise les enfants, puis revient à Québec.

Déjà un sublime désir travaillait son âme. Les Agniers sont dans d'excellentes dispositions, pensait-il, n'est-ce point le moment d'établir définitivement la *prière* chez eux ? Il demande à ses supérieurs la permission d'aller hiverner dans leur pays. On reste stupéfait devant une telle démarche, n'est-il pas vrai ? Les supérieurs hésitèrent d'abord, puis en hommes habitués à l'héroïsme, ils finirent par dire oui.

Le P. Jogues partit accompagné d'un jeune laïc, du nom de Jean de la Lande, qui s'était donné aux Jésuites, lui aussi animé du zèle des âmes et de l'amour de Dieu. Notre Bienheureux sait très bien ce qui les attend : il connaît ce peuple, devenu pour lui, a-t-il écrit, comme " un époux de sang ". Il se rappelle sa superstition : à son dernier voyage, le coffret qu'il y avait laissé n'avait-il pas excité les craintes aveugles de ces grands enfants des bois, et, dans l'avenir, ne le tiendra-t-on pas responsable de tous les désaccords, des maladies, des défaites ? Qu'importe ! Il retourne. Ce qu'il veut, c'est avancer *un peu* dans la perfection, c'est faire enfin *quelque chose* pour Dieu.

Il trouve son peuple divisé à son sujet. Les uns veulent sa mort, les autres désirent l'épargner. Un premier conseil le condamne, un autre lui pardonne. Dans l'intervalle, on se jette sur lui et sur son compagnon ; on les enferme dans la bourgade : on les garde à vue. Puis le soir du 18 octobre 1646, un malheureux l'invite à souper; il s'y rend par pure charité ; comme il entre dans la cabane, un coup de

hache lui fend le crâne : il tombe. Sa tête est fixée à un pieu à la porte du village et son corps jeté à la rivière. Le lendemain, un sort pareil attendait l'humble Jean de la Lande. Le ciel comptait dès lors deux élus de plus, deux intercesseurs puissants auprès de Dieu pour la conversion des Indiens.

Par une conduite mystérieuse de la Providence, le meurtrier du Bienheureux Jogues fut capturé, emmené à Sillery, livré aux Algonquis. Mais avant de monter sur le bûcher, il se convertit, reçut au baptême le nom d'*Isaac*, et mourut en prononçant le nom de Jésus. C'était bien là la seule vengeance digne de notre Bienheureux, la seule qui répondît vraiment à son zèle et à sa charité.

Et maintenant, mes frères, le voici, notre sublime Bienheureux, revêtu de cette robe noire qu'on lui arracha tant de fois pour le mettre à la torture, de cette livrée sainte dont le démon avait soufflé la haine au cœur des Iroquois. Il est debout, dans la gloire, le plus grand de nos missionnaires avec le P. Brébeuf, un des plus hardis fondateurs de notre chère Église du Canada. A ses côtés se tiennent comme des acolytes, ses deux compagnons de captivité, les imitateurs de son humilité, René Goupil, Jean de la Lande, bienheureux eux aussi, pour avoir donné leur vie à la cause de l'évangélisation. Nous n'avons pas leurs reliques ; mais leurs ossements ont fécondé la terre et l'eau de ces régions où leur sacrifice s'est consommé ; et c'est grâce à eux si la foi y a germé et si les fruits en sont de nos jours surabondants.

A défaut de leur poussière, nous possédons leurs exemples, et c'est sur quoi nous devons maintenant méditer.

II

Mes frères, j'aurais voulu longuement vous entretenir des vertus du Bienheureux Jogues, mais l'histoire de sa vie a déjà pris beaucoup de notre temps. Aussi bien, ces vertus, les avez-vous déjà admirées dans le récit que j'ai fait.

Laquelle est la plus grande ? Il est difficile de le décider. Mais, à coup sûr, le zèle du salut des âmes pénètre à fond toute cette existence de prêtre. Il semble que le Bienheureux Jogues n'ait jamais eu d'autre préoccupation que celle-là. A peine entré au noviciat, il tourne ses désirs vers les missions d'Orient, puis vers celles du Canada plus périlleuses encore : et voilà bien la preuve indiscutable de l'esprit apostolique. Au Canada, ce n'est pas la résidence à Québec qui l'attire, mais plutôt la course aux âmes dans les forêts et le long des immenses rivières, vers le cœur du nouveau continent. Au poste de Ste-Marie, dès qu'il sait la langue, il a soif de donner le baptême et d'instruire les sauvages. Il entreprend de lointaines excursions pour introduire dans d'autres nations le culte du vrai Dieu. S'il consent au voyage de Québec, c'est qu'on en espère des renforts et un regain de prospérité pour les missions huronnes. Au retour, lorsque son parti tombe dans le guet-apens des Iroquois, il eut pu s'échapper : il ne le veut pas, retenons-le bien, car

que deviendraient les nouveaux chrétiens et les Français sans le secours de la religion ? Que de fois, au cours des longs mois d'atroce captivité chez les Agniers, l'occasion se présenta de fuir ! Il y renonça afin de continuer à baptiser les moribonds, à soutenir le courage de ses compagnons, à convertir les prisonniers destinés à la torture. "Mon cœur, écrit-il, ne pouvait souffrir la mort d'aucun homme sans que je lui procurasse le baptême." Cela était si vrai que, même après son martyre, il obtint, nous l'avons vu, le salut de son bourreau. Quand il apprend, en 1643, que le gouverneur de Montmagny veut le délivrer, il lui écrit de ne pas s'occuper de lui ; car il est nécessaire où il se trouve, pour assurer la persévérance des siens. S'il accepte plus tard les propositions du Gouverneur hollandais, c'est qu'il est convaincu que sa présence est devenue inutile chez les Agniers. (Je me répète, mais il le faut.) De retour en France, le souvenir des âmes à sauver hante la vie relativement douce qu'il coule au milieu de ses frères. Il n'aura de cesse qu'il n'ait obtenu de revoir le Canada. Et ici, abandonné à la volonté de ses supérieurs, il va où on l'envoie. Il avoue que sa nature eut un sursaut quand on lui proposa d'aller conclure la paix chez les Agniers. Mais immédiatement il se reprit, et rendu au milieu d'eux, s'abandonna à son zèle d'apôtre. Et comme pour se punir de ce moment d'hésitation, dans la pensée que le moment est venu pour la grâce de Dieu de s'emparer de ces peuples barbares, il réclama l'honneur d'y retourner, avec le secret espoir d'y laisser la vie. De

fait, il fut le précurseur de ce moderne Charles de Foucauld, content de se sacrifier uniquement pour préparer les voies au Seigneur. Que de fois notre Bienheureux a offert sa vie pour son peuple, que de fois il a appelé le martyre de ses vœux ! Premier missionnaire des Iroquois, il fut aussi leur première victime. De ce sol arrosé de son sang est sortie, comme toujours, comme partout, une moisson de chrétiens. Quand le P. Frémin reprit sa mission, quelques années plus tard, des femmes lui apportèrent elles-mêmes leurs enfants à baptiser...

Et notre Bienheureux, après tant de labeurs, se déclarait indigne, inutile, pécheur, et se reprochait de n'avoir encore rien fait. Mais n'aurait-il eu que le mérite de son obéissance !... Obéissance parfaite du religieux aux commandements, aux simples désirs de ses supérieurs ; obéissance sublime de l'esclave aux volontés brutales d'un maître iroquois. On sait, en effet, que notre Bienheureux ne faisait rien d'un peu important sans lui en demander la permission. Et que dire, mes frères, des mortifications volontaires ou forcées dont sa vie fut remplie et qu'il reportait sans cesse à Dieu ; privations de tant d'utilités matérielles, privations des sacrements pendant des mois, tortures indicibles renouvelées de celles que Rome inventait pour réduire les chrétiens. Il se disait *citoyen de la croix :* il l'était éminemment en effet. Mais quand on songe à toutes les douleurs que son corps chétif put endurer sans mourir, on se prend à douter qu'il fût celui d'un homme...

Le secret de ces merveilles se trouve, n'en doutons pas, dans cet amour divin, jamais assouvi, qui dévo-

rait le cœur de notre Bienheureux. Lisez les lettres qu'il écrivait à sa famille : elles sont vivifiées par une profonde et virile piété. Cherchez la raison qui lui fit parfois refuser aux siens certaines visites qui n'eussent pas été abusives : vous trouverez le souci d'être à Dieu plus entièrement. Écoutez-le se féliciter d'être venu au Canada, en " ces contrées, dit-il, où, comme il y a plus à souffrir, on témoigne aussi plus sincèrement à Dieu l'amour qu'on a pour lui." Suivez-le dans ses pérégrinations apostoliques: il s'y prépare par de longues retraites, où il s'efforce de purifier ses intentions. Demandez-lui comment il put supporter son dur esclavage : " Si j'ai été un prodige pour plusieurs, répondra-t-il, c'est que Dieu m'a aidé." Oui, mais il la puisait, cette force divine, dans la méditation des Écritures, dont il imprégna le récit qu'on lui fit faire de sa captivité. Cette force, il la demandait par une prière continuelle. Prière du P. Jogues, prière merveilleusement féconde qui, d'avance, préparait les âmes barbares à la lumière de la grâce, qui purifiait les forêts du nouveau monde des superstitions et des influences de l'enfer, qui sanctifiait les lieux où plus tard, où bientôt, s'élèverait la maison du vrai Dieu et l'autel eucharistique. Mes frères, il n'est pas de plus grands hommes que les saints, il n'en est pas qui nous inspirent plus d'orgueil d'appartenir à cette grande famille humaine et chrétienne, rachetée par le Christ.

Admirer, c'est déjà bien ; imiter, c'est beaucoup mieux, et c'est ce qui nous reste à faire. Je le dirai en peu de mots, mais toute notre vie devra se passer

à l'accomplir. Voilà la tâche ardue, voilà la tâche vraiment digne de nous.

III

Les fondations de notre pays reposent sur le dévouement, le sacrifice et le sang le plus généreux de la terre. Qu'elle soit à jamais bénie, la France, mère des saints, de nous avoir donné tant de ses enfants au noble cœur ! Mais qui donc oserait prétendre que ce passé de gloire n'ait pas engagé l'avenir, et que nous puissions, nous, être des égoïstes et des jouisseurs, quand nos pères dans la foi ont été des héros ? Si l'on nous dit, mes frères, que, dans notre société, la foi diminue et souvent s'éteint, que les vertus familiales s'affaiblissent, le sens de la justice s'obscurcit, la pureté disparaît, et que le luxe et le plaisir, la crainte de l'effort et l'amour de l'argent envahissent tout : on a raison... Hélas ! nous oublions de quelle race nous sommes. Il semble que la divine Providence ait voulu, par la béatification de nos grands missionnaires, nous rappeler nos devoirs et nous infuser un sang nouveau. Puissions-nous le comprendre et puissent les panégyriques que vous entendrez, pendant ce triduum, non seulement plaire à vos oreilles et à votre esprit, mais porter la conviction jusque dans votre cœur, et jusque dans la pratique de votre vie.

Mes frères, il faudrait plus que cela encore. Nous avons une dette envers l'Église. Elle nous a traités en privilégiés, elle nous a aimés comme des préférés. L'amour de Dieu, la foi chrétienne, on nous les a

portés jadis, d'un bord de l'océan à l'autre ; à notre tour maintenant de la porter à d'autres qui meurent dans les ténèbres du paganisme. Se pourrait-il que notre société, nos familles pleines d'enfants, ne prêtent qu'une oreille distraite à l'appel du Maître qui réclame des ouvriers ? Rejeton de la grande nation missionnaire, dérogerons-nous aux traditions de notre mère ? Écoutez-moi, jeunes gens et jeunes filles, que le monde n'a pas complètement conquis et emprisonnés : je voudrais que Notre-Seigneur se serve de ma voix, ce soir, pour remuer ce que vous avez de meilleur dans l'âme, pour allumer en vous la flamme de l'apostolat, et peut-être vous révéler,— ce que vous ignoriez jusqu'ici,— la vocation aux missions lointaines. Oui, vous partirez pour la Chine, pour l'Afrique, pour le Cercle polaire ; vous irez annoncer aux nègres, aux Mongols, aux Esquimaux, la bonne nouvelle du salut, et vous paierez ainsi, pour nous, qui n'en avons plus ni les moyens ni le courage, notre arriéré centenaire de gratitude spirituelle. Bienheureux Père Jogues qui m'entendez, exaucez-moi ! Vous dont l'intercession nous a valu jadis la Mère Marie-Catherine de Saint-Augustin, cette incomparable fleur de sainteté, suscitez d'autres dévouements semblables au sien, semblables au vôtre, pour l'honneur de notre peuple et la plus grande gloire de Dieu.

*

* *

Ainsi donc, mes chers frères, je viens d'invoquer le Bienheureux Père Jogues ; ainsi donc, nous pouvons désormais, comme les Européens, comme

les catholiques de l'Amérique latine, prier des saints de chez nous ! Rose de Lima, Pierre Claver, Thuribe, François Solano, depuis longtemps faisaient notre envie : nous voici satisfaits. Nos nouveaux bienheureux n'ont pas vécu à Rome, à Paris ou à Londres ; ils n'ont pas versé leur sang sur des terres étrangères et pour des peuples inconnus ; c'est ici, et c'est pour nous qu'ils ont travaillé et qu'ils sont morts. Québec, les Trois-Rivières, Sorel ont vu passer le Bienheureux Père Jogues ; Albany et New-York ont admiré son héroïsme ; Montréal l'a possédé plus d'une année et a puisé au trésor de son cœur d'apôtre. Mais surtout Penetanguishene sur la Wye, et Auriesville sur la Mohawk, ont été fécondés par les labeurs et par le sang du grand missionnaire. Le temps n'est pas loin, espérons-le, mes chers frères, où, dans tous ces lieux prédestinés, des églises s'élèveront à la gloire de Dieu, sous le vocable d'*Isaac Jogues*. Chaque année des panégyristes rediront aux générations à venir les vertus et les œuvres de cet intrépide chasseur d'âmes, de ce martyr dont l'endurance nous remplit de stupeur. Sa gloire terrestre croîtra sans cesse en même temps que notre vaste patrie, et lui continuera jusqu'à la fin des temps à faire aimer Notre-Seigneur par son exemple et à susciter, pour la moisson des âmes, des ouvriers courageux, que rien n'effraie.

PANÉGYRIQUE (1)

du Bienheureux Jean de Brébeuf, par M. l'abbé Arthur Robert, du Séminaire de Québec.

> *Et erat manus Domini cum eis; multusque numerus credentium est ad Dominum. — Et la main du Seigneur était avec eux, et un grand nombre de personnes crurent et se convertirent au Seigneur.* (Act. XI, 21.)

MES CHERS FRÈRES,

Lorsque nous lisons la vie des martyrs jésuites béatifiés le 21 juin dernier, nous arrivons vite à cette conviction que vraiment " la main du Seigneur était avec eux " aussi, comme avec les Apôtres autrefois. En effet, sans une intervention divine spéciale on ne peut expliquer pourquoi, à leur prédication, " un grand nombre de personnes crurent et se convertirent au Seigneur ".

Oui, la page qu'ils ont écrite, ces hérauts de la bonne nouvelle, est une autre preuve de l'existence du surnaturel dans les affaires de ce pauvre monde. Et, quoi qu'on dise, et quoi qu'on fasse, leur mort héroïque, on ne peut en avoir d'autre raison que la grâce qui leur fut abondamment accordée.

---

(1) Prononcé le 14 novembre 1925, dans la Chapelle des RR. PP. Jésuites, rue Dauphine, Québec.

Ils sont huit qui forment cette glorieuse phalange : Jean de Brébeuf, Gabriel Lalemant, Isaac Jogues, Noël Chabanel, Antoine Daniel, Charles Garnier, René Goupil et Jean de la Lande. Tous morts pour la foi, tous pionniers de l'Évangile en la France Nouvelle, et donc, tous, sur nos bords, les fondateurs de cette civilisation chrétienne dont nous jouissons en ce vingtième siècle, et tous, pour ce motif, ils méritent les hommages de notre reconnaissance et de nos louanges.

Aussi bien était-il plus que convenable qu'en cette ville de Québec où tous les huit mirent pied avant de s'enfoncer dans la forêt, et qui, pour le Père de Brébeuf, spécialement, fut, plusieurs mois durant, le champ de son apostolat, il était plus que convenable, dis-je, qu'en cette bonne ville de Québec, on consacrât quelques jours à célébrer leur mémoire. Cet honneur tout naturellement revenait aux RR. PP. Jésuites, leurs frères en religion. Et le R. P. Supérieur de la résidence, voulant sans doute associer le vieux Séminaire de Québec à ces réjouissances, a invité l'un de ses prêtres à vous faire le panégyrique du plus grand probablement des huit nouveaux bienheureux, de celui qu'on a appelé " le géant des missions huronnes ", du Père Jean de Brébeuf.

Tâche difficile et délicate, je m'en suis rendu compte. Ce noble fils de saint Ignace eût certainement mérité une voix plus autorisée que la mienne pour raconter ses vertus. Mais je m'en console en songeant que lui qui se connaissait en humilité, lui qui désirait en tout la dernière place, ne sera pas trop fâché d'être

publiquement loué par un humble prêtre de ce diocèse.

Et, sans plus de préambule, je voudrais vous montrer en Jean de Brébeuf, l'*homme de Dieu*, l'*apôtre* et *le héros*. Oui, *homme de Dieu par excellence*, *apôtre infatigable* et *héros insurpassable*, il fut tout cela à la fois. Et nous dirons ensuite que cette vie admirable qui se présente à nous sous la forme de ce tryptique est justement le contrepied de notre mentalité contemporaine, est exactement le remède aux trois maux dont nous souffrons le plus en nos temps actuels : le *naturalisme*, l'*individualisme* et le *sensualisme*.

I

L'homme de Dieu par excellence

Homme de Dieu... C'est quelqu'un qui possède Dieu et que Dieu possède, c'est quelqu'un dont l'intelligence est toute remplie de la divinité et la volonté sans cesse tournée vers le pôle de l'au delà; c'est quelqu'un qui a la foi pour guide; bref, c'est quelqu'un qui ne cherche en tout, comme le dit saint Ignace, que la plus grande gloire de Dieu. Mais, vous le voyez tout de suite, pour atteindre ce but, l'homme de Dieu doit nécessairement s'abdiquer, s'effacer. Ses talents, les moyens naturels, sont autant de choses dont il peut se servir, sans doute. Oui, à une condition, toutefois, c'est de subordonner ces moyens, ces talents à la grâce. Et tandis que celui qui n'est pas surnaturel donne ses préférences

aux influences purement humaines, de sorte que tout d'abord il se cherche, et les intérêts de Jésus-Christ ensuite, au contraire, le véritable *homme de Dieu* est convaincu que si l'édifice n'est pas appuyé sur Notre Seigneur Jésus-Christ, c'est en vain que l'on y travaille. Aussi bien, que d'entreprises échelonnées le long des siècles, commencées toutes pour le salut des âmes, pour le bonheur spirituel de l'humanité, pour le triomphe du Sauveur, qui n'ont pas réussi, parce que l'humain y avait trop de part, parce que ceux qui s'en étaient chargés avaient trop cherché leur vaine gloriole ! L'homme de Dieu est donc un homme d'une humilité profonde, un homme qui fonde ses œuvres sur le dépouillement le plus complet et qui en attend d'en haut seulement le résultat bienfaisant. Oui, homme de foi et homme d'espérance, homme de charité, les trois grandes vertus théologales sont ses guides, il en est saturé, il en est imprégné, il en vit constamment. Chez lui, c'est la vie intérieure qui a le dessus, c'est l'union avec Dieu qui prime; en un mot, c'est la vie en Jésus, vie qui s'alimente aux mystères divins, qui domine et est la raison d'être de toutes ses actions.

Un simple coup d'œil sur l'existence du Père Jean de Brébeuf suffit à nous convaincre qu'il fut homme de Dieu par excellence, qu'il eut une vie intérieure digne de celle des plus grands saints de l'Église. Voici le témoignage de quelqu'un qui l'a bien connu, de quelqu'un qui a vécu avec lui, du Père Paul Ragneneau, dans les *Relations*.

Parlant du retour du Père de Brébeuf au pays des Hurons en 1634, où, lors d'un premier voyage,

en 1626, celui-ci avait eu beaucoup à souffrir, le Père Ragueneau s'exprime en ces termes : " Il fallait un homme accompli pour une si haute entreprise, et surtout d'une sainteté éminente. C'est ce qu'il ne voyait pas en lui-même, mais ce que tous ceux qui l'ont connu ont toujours admiré en lui, une vertu à qui rien ne manquait et qui semblait lui être naturelle, quoique ce qui paraissait au dehors ne fût rien en comparaison des trésors de grâce dont Dieu l'allait enrichissant de jour en jour et des faveurs qu'il lui faisait."

Et donc, au dire de quelqu'un bien au courant, dont le témoignage ne saurait être suspect, le Père de Brébeuf avait une " sainteté éminente " et " une vertu à qui rien ne manquait ". N'est-ce pas là une exacte définition de l'*homme de Dieu?* Du reste, notre martyr a assez écrit lui-même pour que l'on puisse facilement saisir dans sa prose, son esprit, sa façon de concevoir les problèmes qui le préoccupaient, lui, et ses confrères dans l'apostolat. Ce qu'on y trouve avant tout, c'est une extrême confiance en Dieu, fruit nécessaire, on ne saurait le contester, de son grand esprit de foi. Voici quelques lignes de son *instruction* aux Pères Jésuites de France désireux de se consacrer à l'évangélisation des sauvages: " Il est certain, dit-il, que ce pays, ou l'emploi que nous y avons, est beaucoup plus propre à engraisser une âme des fruits du ciel que de ceux de la terre. Je ne sais si je me trompe, si est-ce que je me représente qu'il y a beau moyen d'y croître en la foi, en l'espérance et en la charité. Y jetterions-

nous la semence de la foi sans en profiter pour nous ? Serait-il possible que nous missions notre confiance hors de Dieu, en une région où du côté des hommes toutes choses nous manquent ? Pourrions-nous souhaiter une plus belle occasion d'exercer la charité, que dans les âpretés et mésaises d'un monde nouveau, que pas un art et industrie humaine n'a encore pourvu d'aucune commodité ? Et d'y vivre pour ramener à Dieu des hommes si peu hommes, qu'il faut s'attendre journellement de mourir de leur main, si la fantaisie leur en prend, si un songe les y porte, si nous ne leur fermons et ne leur ouvrons le ciel à discrétion, leur donnant la pluie et le beau temps à commandement."

Il est plus qu'évident, à la lecture de ce passage, que chez cet homme, l'humain, l'*hommerie*, comme dit Montaigne, n'avait pas le dessus. Oh ! non, l'humain, en lui, il le tenait à sa place, il le faisait taire, il le mortifiait, il le faisait mourir à petit feu.

Cette confiance illimitée mais raisonnable en Dieu, conséquence inévitable de son grand esprit de foi, en fit le religieux le plus détaché du monde. Il serait trop long d'énumérer ici tous les actes de renoncement qu'il eut quotidiennement occasion de faire, il serait trop long de dire par le menu détail ses ingéniosités à faire pénitence. Mais je ne saurais passer sous silence sa grande faculté d'adaptation, pour parler moderne, vraie vertu, bien caractéristique chez lui, que, d'un nom plus chrétien, j'appellerai l'*abandon de ses goûts* propres, surtout lorsqu'il

s'agissait de choses en soi bien légitimes, et principalement, de dévotions et d'exercices de piété.

On rencontre beaucoup d'âmes qui tiennent par toutes les fibres de leur cœur à leurs pratiques de dévotion. Mais si tel exercice de piété n'est pas fait à temps, elles ne se gênent pas de manifester leur mécontentement à tout venant, et même elles vont jusqu'à se croire en disgrâce avec le bon Dieu si à l'heure habituelle elles ne se sont pas acquittées, par exemple, de leur visite au Saint Sacrement ou d'une autre pratique de dévotion. Il y là d'abord une confusion qui fait que l'on prend l'accessoire pour le principal, le moyen pour la fin, il y a ensuite, et surtout, un secret orgueil, un entêtement inconnu, caressé, cajolé, lequel résulte du manque d'une condition fondamentale pour être vraiment intérieur, vraiment surnaturel, qui est l'obéissance. Et dans cette promptitude à se quitter soi-même pour un devoir plus impérieux, et dans cette générosité à sacrifier ses préférences pour le bien des âmes, se trouve la pierre de touche de la véritable vertu.

Eh! bien, le Père de Brébeuf était encore admirable à ce point de vue. Incomparable chez lui la facilité de quitter Dieu pour Dieu. " Je n'ai jamais vu personne, écrit le P. Chaumonot, moins attaché que lui à ses dévotions, quoiqu'il y reçut de grandes grâces. " C'est dire qu'il était dans la plus complète et la plus sainte indifférence, et qu'en toutes choses il ne consultait que le bon plaisir de Dieu. Et son humilité ! Vous savez qu'il eût voulu être dans la Compagnie simplement frère coadjuteur; vous savez

aussi qu'il déclarait "n'être propre qu'à obéir parce qu'il était dépourvu d'esprit et de prudence ; que s'il était apte à quelque chose, c'était à garder une porte, à préparer un réfectoire, à faire la cuisine, et qu'enfin sa condition dans la Compagnie était celle d'un mendiant, auquel tout ce qu'on donne est une pure faveur."

A cette humilité profonde, il joignait un esprit de pénitence qui le poussait à macérer son corps par des cilices, des ceintures de pointes de fer ; il le domptait par des veilles prolongées, non content des souffrances continuelles inséparables de sa besogne ordinaire. Pendant sa retraite de 1645, il fit le vœu du plus parfait, mettant ainsi le sceau à sa volonté de plus en plus ferme d'être tout à Dieu, de ne vouloir que ce qu'il veut et de ne travailler que pour sa plus grande gloire.

Mais je tiens à vous le dire, toute cette ascèse, tout ce programme de renoncements, de sacrifices, de pénitences, était au vu et au su de ses supérieurs. Par cette conduite il prouvait qu'il était un authentique fils de Loyola, de saint Ignace qui avant tout préconise la mortification intérieure, spécialement, l'obéissance ; il mettait admirablement en pratique cette forte spiritualité ignatienne, laquelle, suivant un auteur autorisé (Mgr Baudrillart), " résulte de la suppression de tout intérêt humain et personnel, de toute fonction avantageuse dans l'Église, du sacrifice constant de l'individu à la collectivité, de cette parfaite obéissance réclamée de tous."

Mais quand on se reporte à près de trois cents ans en arrière, quand on songe aux difficultés

sans nombre, et de toutes sortes, qu'offrait alors l'évangélisation des hurons, de ces *hommes si peu hommes*, pour parler comme le Bienheureux de Brébeuf, et surtout lorsqu'on contemple sans préjugé, objectivement, les faits et gestes de celui qui fut leur principal apôtre, dites-moi, dites-moi, peut-on raisonnablement supposer que cet apôtre soit venu sur nos bords pour de vulgaires motifs humains ? Non. Le penser seulement c'est aller contre les lois de la plus simple logique et de la plus élémentaire psychologie.

Concluons donc plutôt que Jean de Brébeuf a incarné au suprême, l'idéal de l'*homme intérieur*, de *l'homme de Dieu*.

II

Apôtre infatigable

Que Jean de Brébeuf ait été un *apôtre infatigable*, un historien protestant, qu'on ne saurait certes accuser de partialité en faveur du catholicisme, l'affirme crânement dans une page mémorable consacrée aux premiers missionnaires Jésuites de la Nouvelle France. Dans cette page remarquable notre Bienheureux a sa large, très large place. Je ne puis résister au plaisir de vous la citer.

" De leur hutte de Saint-Charles, écrit Francis Parkman, ces hommes visaient à la conversion d'un continent entier. Ils mesuraient du regard un champ d'action dont l'immensité aurait pu fatiguer les

ailes légères de la pensée elle-même, tant la scène apparaissait terrible, effrayante, remplie de sombres menaces et de douloureux périls. Mais ils étaient l'avant-garde de cette grande armée d'Ignace de Loyola, forte d'une discipline qui soumet tout, le corps, la volonté, l'intelligence, le cœur, l'âme dans ce qu'elle a de plus intime. Leur vie atteste l'ardeur de leur foi et l'intensité de leur zèle. Mais c'était un zèle contenu, dompté et guidé par une main vigoureuse. Car leur merveilleuse éducation religieuse, enflammant et gouvernant leur zèle tout à la fois, leur donnait une immense puissance au moment de l'action, comme ces forces physiques que la science moderne crée et contient... Un but superbe absorbait leur vie tout entière : *Ad majorem Dei gloriam.* Pour la plus grande gloire de Dieu, ils étaient prêts à agir ou à attendre, à payer d'audace, à souffrir ou à mourir, pourvu que ce fut par obéissance, parce que dans l'autorité de leurs supérieurs ils saluaient l'autorité même de leur Dieu."

Ce bel éloge des premiers missionnaires jésuites, le Père de Brébeuf seul en mérite une bonne part. Oui, *infatigable apôtre*, car il en eut les deux traits caractéristiques, l'*amour des âmes* et l'*amour de la croix.*

C'est pour les âmes qu'il quitta le siècle, où il eut pu avoir un brillant avenir, pour se faire religieux, pour entrer dans la Compagnie de Jésus et mettre sous le joug de l'obéissance sa volonté et s'engager généreusement dans la voie si crucifiante des conseils évangéliques ; c'est pour les âmes qu'au Collège

de Rouen, deux ans durant, il se dépensa à l'éducation de la jeunesse au point de compromettre sa robuste santé. C'est à cet endroit qu'il avait entendu parler d'autres âmes, barbares celles-là, croupissant dans l'ignorance des lumières de l'Évangile. Et le 27 avril 1625, par amour pour ces âmes huronnes et iroquoises, il dit adieu aux siens et quitta son beau pays de France. Il soupçonnait certes toutes les souffrances qui l'attendaient, mais quand on aime vraiment le bon Dieu, tout est doux, tout est léger. Et vous savez quelle déception ce fut pour lui en arrivant à Québec de ne pouvoir point aller immédiatement évangéliser ces sauvages qui depuis longtemps étaient l'objet de son zèle enflammé. Toutefois, il en reçut quelque dédommagement en les accompagnant, cinq mois durant, dans leur randonnée de chasse à travers la forêt.

Bonne aubaine pour son âme d'apôtre, car, ce voyage rempli de sacrifices inouïs, outre qu'il lui fournit l'occasion précieuse d'apprendre presque parfaitement la langue huronne, condition essentielle de succès, le mit surtout au courant de la psychologie de ces peuples. Il apprit quelles étaient leurs croyances, leurs mœurs, et du coup, il put mesurer toute la grandeur des difficultés sans nombre que lui et ses compagnons allaient rencontrer dans l'œuvre d'évangélisation qu'ils venaient entreprendre en ce pays si loin de toute civilisation. Point n'est besoin de vous raconter par le menu détail tout ce qu'il dut souffrir. En notre siècle d'urbanité à outrance, où grâce au progrès de la

science les distances et les incommodités diminuent sans cesse, pourtant on est encore bien souvent molesté par l'étrange savoir-faire et savoir-vivre de certaines gens que nous coudoyons habituellement. Mais retournez à près de trois cents ans en arrière, au pays de ces barbares que le saint jésuite était venu convertir, et facilement s'estomperont dans le flou de vos imaginations vingtième siècle les souffrances, les privations qu'il eut à endurer, dans ce premier contact avec les Indiens.

Tout cela cependant n'attiédit en rien son zèle, et trois fois heureux fut-il de pouvoir enfin partir pour le pays des hurons vers l'automne de 1626.

Ce pays des Hurons, cette terre tant désirée, qu'il arrosera de son sang, était la presqu'île qui sépare la baie Georgienne du Lac Huron proprement dit. C'est dans ce pays qu'il demeurera désormais jusqu'à son glorieux martyre, arrivé en 1649. Période de dix-huit ans en tout, puisque en 1629 il en fut rappelé et y revint en 1634, période de prédication, d'apostolat, marquée au coin des pires tourments, si bien que ces missions ont été appelées avec raison les plus pénibles du monde. Jugez plutôt. Comment voulez-vous, en effet, faire agréer les préceptes onéreux de l'Évangile à ces barbares qui naissaient, vivaient et mouraient dans une liberté sans retenue. Comment facilement faire croire qu'il faut réprimer ses mauvaises tendances à ces gens pour qui " c'était folie de dompter ses passions et haute sagesse que de s'y abandonner entièrement". "Tous ces barbares, disent les *Relations*, ont le droit des âmes sauvages, ils ne savent ce que c'est que la bride ni le caveçon. "

Homme positif, chez qui le sentiment ne jouait certes point le premier rôle, notre apôtre ne se dissimulait pas les obstacles effrayants qu'il devait renverser. Et froidement, mais avec une confiance inébranlable et raisonnable en Dieu, il se mit à l'œuvre. " O mon Dieu, que n'êtes-vous connu, écrivait-il quelque temps avant de mourir ; que ce pays barbare n'est-il tout converti à vous ! que le péché n'en est-il aboli ! que n'êtes-vous aimé! " Ce sont là des vœux d'un apôtre, ce sont là des vœux de quelqu'un qui aime passionnément les âmes. Aussi à son arrivée, pas un seul sauvage n'invoquait le nom de Dieu, et, au moment de son martyre, il y en avait près de sept mille. Preuve bien tangible de son grand esprit apostolique et de ses immenses travaux.

Quant à l'amour de la croix, qui est la deuxième condition de tout apostolat fécond, notre martyr l'eut aussi, et à un haut degré. Au reste, l'un ne va pas sans l'autre. Un sincère amour des âmes, la flamme de l'apostolat comporte nécessairement l'amour de la croix. Notre Seigneur a racheté le monde dans le sang. Voilà la méthode qu'il enseigne à ses apôtres, c'est la voie sanglante qu'il leur a marquée. *Celui qui ne marche pas sur mes traces, n'est pas digne de moi.* Cette sentence de l'Évangile, qui est comme le code de tout apostolat, le Père de Brébeuf l'avait bien comprise et surtout l'a toujours mise en pratique. "Oui, mon Dieu, écrivait-il, si tous les tourments que les captifs peuvent endurer en ces pays, dans la cruauté des supplices, devaient

tomber sur moi, je m'y offre de tout mon cœur, et moi seul, je les souffrirai." N'est-ce pas là dire tout son désir de la croix et de la souffrance ?

Et vous savez qu'il eut comme à satiété des occasions nombreuses d'étancher cette soif dévorante de sacrifice, de la croix. Solitude effrayante, surtout les premiers mois, après le départ de ses deux compagnons. Seul avec ces barbares capricieux, n'ayant personne avec qui il put converser et dire ses peines et ses joies. Le froid, la fumée, et puis les grossièretés de ceux au milieu desquels il avait voulu venir vivre par amour de Jésus-Christ. Et pardessus tout, cette indifférence narquoise de ces gens qui lui disaient en le narguant qu'ils croyaient bien en son Dieu, mais qu'il ne pouvaient le suivre parce que ses commandements étaient trop sévères... Et que dire encore de ces peines intérieures que Dieu se plait parfois à envoyer à ses meilleurs serviteurs pour les purifier davantage! Et les tentations délicates, et les pièges insidieux pour sa vertu, pourtant bien robuste, dans les milieux où les lois de la plus élémentaire morale n'étaient point respectées ? Cependant son courage ne défaillit point, sa vertu resta intacte... Il supporta tout, parce qu'il aima beaucoup. Il pouvait dire avec le psalmiste: *Seigneur, je ne crains pas les maux parce que vous êtes avec moi, Non timebo mala quoniam tu mecum es.* Oui, le rapportent encore les *Relations*, la Croix lui apparut souvent. Notre Seigneur se plaisait à faire pour ainsi dire l'éducation de son dévoué serviteur. De temps en temps il lui montrait à l'horizon le spectre san-

glant de son affreux gibet comme pour lui indiquer le chemin à suivre. Et lui, il l'embrassait de ses deux bras, il l'acceptait avec bonheur, comprenant bien qu'il signifiait toutes les souffrances dont il allait être abreuvé. Mais il savait aussi que dans la Croix est le salut, *in cruce salus.* C'est pourquoi, il la saluait et en acceptait le joug avec joie, *O Crux, ave !*

III

Héros insurpassable

Héros, le bienheureux de Brébeuf le fut doublement, d'abord par *son train de vie quotidienne* et ensuite par *son martyre.*

Il y a un héroïsme obscur qui est de tous les instants. C'est celui, sans jamais flancher, de l'accomplissement de ses devoirs quotidiens. Ce fut celui de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, ce fut celui de la bienheureuse Bernadette Soubirous, ce fut celui de saint Louis de Gonzague, ce fut celui de tant d'autres saints et de tant d'autres saintes inconnus. Eh! bien, cet héroïsme fut aussi celui du Père de Brébeuf. Vous connaissez la vie qu'il a menée sur nos bords, vous connaissez la besogne ardue à laquelle il se condamnait chaque jour pour la conversion des infidèles, vous connaissez tous les renoncements qu'il devait pratiquer, tous les sacrifices qu'il devait s'imposer. Vous connaissez tout cela, et tout cela, il ne s'y est pas soumis en païen stoïque, mais bien en amant passionné de notre divin Sauveur et de sa croix ;

oui, tout cela il l'a accepté même gaiement, *hilarem datorem diligit Deus.*

Et vous savez aussi quels dangers il courait chaque jour. Mais ces dangers, mais les souffrances ne l'effrayaient point, content d'être crucifié avec Jésus-Christ. Voici ce qu'il écrivait à son supérieur de Québec, le 28 octobre 1637 : " Quelque traitement qu'on nous fasse, nous tâcherons avec la grâce de Notre Seigneur de l'endurer patiemment pour son service. C'est une faveur singulière que sa bonté nous fait de nous faire endurer quelque chose pour son amour. C'est maintenant que nous nous estimons vraiment être de sa Compagnie. Qu'il soit béni à jamais de nous avoir, entre plusieurs autres meilleurs que nous, destinés en ce pays, pour lui aider à porter sa croix. En tout sa sainte volonté soit faite. S'il veut que dès cette heure nous mourrions, ô la bonne heure pour nous ! S'il veut nous réserver à d'autres travaux, qu'il soit béni. Si vous entendez dire que Dieu ait couronné nos petits travaux ou plutôt nos désirs, bénissez-le ; car c'est pour lui que nous désirons vivre et mourir, et c'est lui qui nous en donne la grâce."

Peut-on montrer plus de calme et de force à la fois devant le danger, peut-on être plus héroïque !

Et ce danger, il était de plus en plus imminent. Le Père de Brébeuf, comme vous avez pu vous en convaincre, n'en avait pas peur, au contraire il désirait couronner sa vie par le martyre. " Deux jours consécutifs, écrit-il, j'ai ressenti en moi un grand désir du martyre et d'endurer tous les tourments que les martyrs ont soufferts."

En 1639 il écrit ceci : "Je fais vœu de ne jamais manquer à la grâce du martyre si, dans votre miséricorde, vous l'offrez à votre indigne serviteur." Et vous savez qu'il fut amplement exaucé. Oui, ce jour du martyre tant désiré arriva enfin. O bienheureuse croix ! pouvait-il s'écrier avec saint André.

Vous avez tous probablement lu le récit des horribles souffrances qu'on lui fit endurer. Vraiment on eut dit que les démons inventèrent, pour la circonstance, des supplices inconnus jusque-là. " On enfonçait des alènes rougies au feu dans les chairs du patient, on promenait sur ses membres des charbons embrasés; avec six haches chauffées à blanc, ils font une sorte de collier de feu : ils le passent au cou de l'invincible athlète, auquel ils arrachent en même temps la peau de la tête, en forme de couronne, pour semer ensuite sur cette plaie sanglante des tisons enflammés. Mais, ajoutent les *Relations*, Jean de Brébeuf souffrait comme un rocher, insensible au feu et aux flammes et ne poussant pas un seul cri. Il demeurait dans un si profond silence que ses bourreaux eux-mêmes en étaient tout étonnés."

Il rendit sa belle âme à Dieu vers quatre heures de l'après-midi, déchiqueté, tenaillé, brûlé, depuis le matin. C'était le 16 mars 1649.

L'héroïque martyr était âgé de cinquante-six ans.

*

* *

Il y a deux cent soixante-seize ans et huit mois que le Père de Brébeuf a versé son sang pour la foi. Le 21 juin dernier, avec sept de ses compagnons, il était officiellement placé sur les autels.

La vie de cet homme de Dieu incomparable, de cet apôtre infatigable, de ce héros insurpassable, est bien le contrepied de la mentalité régnante à notre époque. En effet, son grand esprit surnaturel est l'extrême opposé du naturalisme qui nous envahit de plus en plus; son amour des âmes, qui en a fait un apôtre enflammé, est tout juste le contraire de cet égoïsme qui se cherche partout et qui met le moi avant tout ; enfin l'héroïsme dont il fit preuve durant sa vie et à sa mort ne cadre guère avec le sensualisme contemporain.

Aussi bien, une existence comme celle du Bienheureux Père de Brébeuf nous offre le remède à ces trois maux dont nous souffrons particulièrement en ce vingtième siècle.

Nous avons la tendance très marquée à reléguer le surnaturel dans un coin quelconque de nos vies avec défense à lui d'en sortir. Pour plusieurs, on dirait que la grâce n'a plus rien à faire dans la conduite de l'humanité. On demande l'explication des phénomènes qui nous entourent, phénomènes parfois complètement en dehors du cours ordinaire des choses, on demande, dis-je, leur explication à tous les systèmes inventés au jour le jour ; et pourvu que ces systèmes soient en marge de la Révélation chrétienne, on est content de la réponse qu'ils donnent.

Et l'égoïsme, qui dira tous ses ravages ? Les causes les plus vitales sollicitent notre dévouement, on ne s'en occupe pas ! On nous parle de missions, on nous parle d'évangélisation des païens, on nous raconte tout ce que font les protestants dans ce but,

on nous montre la liste des sommes fabuleuses qu'ils souscrivent à cet effet. On n'en est pas plus ému pour cela. Nous sommes bien chez nous, nous avons tout ce qu'il nous faut, cela suffit; peu nous importe qu'il y en ait d'autres qui souffrent... Et, dans cet égoïsme vous avez à peu près toute la raison pour laquelle tant de bonnes œuvres périclitent, pour laquelle l'Église catholique, en certains milieux, ne joue pas le rôle qu'elle devrait jouer, et n'exerce pas l'influence qu'elle devrait exercer.

Et puis, l'amour du confort, l'amour du luxe qui se traduit par ce sensualisme païen, ennemi non seulement de la vraie vertu, mais souvent de la plus élémentaire honnêteté. Voilà encore une des plaies de notre temps. On veut être chrétien, on veut bien être catholique, mais à condition que cela ne demande pas beaucoup de sacrifices ! La Croix de Notre Seigneur, on n'aime pas à la regarder en face. C'est pourquoi il y a tant de vies qui ne sont chrétiennes que de nom, il y tant de vies où Notre Seigneur est comme mis au rancart, et où l'on ne s'occupe pas plus de lui que d'un mythe qui n'aurait jamais existé.

Ah ! la générosité, l'esprit de sacrifice, le goût des choses spirituelles, je dirai, voilà ce qui nous manque le plus, et ce manque, c'est ce qui fait notre malheur.

Eh ! bien, il est bon que de temps en temps on mette sous nos yeux l'exemple de ces vies, de ces existences héroïques qu'ont menées les premiers martyrs du Canada.

On lit dans la vie du Bienheureux de Brébeuf qu'un pauvre sauvage baptisé par lui faillit un jour

périr sur le lac Huron et qu'il fit vœu, s'il échappait au danger, d'avoir une conduite plus parfaite. Son vœu fut exaucé. Et voilà que le néophyte tout joyeux partit pour Québec faire part de sa résolution généreuse au Père de Brébeuf se trouvant alors à cet endroit. Abordant celui-ci après la messe, le sauvage lui dit : "Père, j'ai grand envie de bien faire... Je veux demeurer toujours avec toi, et ne plus retourner au pays des Hurons. Il y a là trop d'occasions d'offenser le bon Dieu."

Suivons ce bel exemple de l'un des premiers chrétions de la colonie. Nous aussi ne retournons plus au pays des Hurons... c'est-à-dire ne retournons plus aux occasions multiples de péchés qui se rencontrent sur notre route. Le pays des Hurons, c'est un ami, c'est un livre, c'est tel ou tel endroit; le pays des Hurons, mais c'est encore et surtout nous-mêmes, c'est notre peur du sacrifice, c'est notre amour exagéré du confort, c'est la fuite de tout ce qui coûte, c'est la crainte de tout ce qui gêne. Nous aussi, restons près du Père de Brébeuf. Oui, prions-le, demandons-lui le courage de pratiquer les vertus dont il nous a donné un si bel exemple. Demandons-lui son grand esprit surnaturel ; qu'il nous communique un peu de cette flamme apostolique qui le consumait, enfin, qu'il nous obtienne du ciel la force de nous vaincre et de faire les sacrifices que réclame l'accomplissement exact de nos humbles devoirs journaliers.

A cette condition nous serons de fervents chrétiens, des catholiques édifiants, qui, par leurs exemples et leurs actes, contribueront avec efficacité à l'établissement du règne social de Jésus-Christ ici-bas, et à qui la magnifique récompense du ciel sera pleinement accordée. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

du Bienheureux Charles Garnier, S. J., par le R. P. Louis Héroux, S. J.

> *"Majorem hac dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis."*—JOAN, 15, 13.
> "La plus grande marque d'amour est, ici-bas, de denner sa vie pour ses amis."

CHERS CONGRÉGANISTES, (1)

MES FRÈRES,

Un religieux au cœur d'apôtre, le P. Herman, de pieuse mémoire, disait: " Je me traînerais sur mes genoux jusqu'au bout du monde pour sauver une seule âme." Et il avait raison. Le prix d'une âme, le prix des âmes est tel aux yeux de Dieu et de la foi qu'il n'est pas de sacrifice qu'on ne dût s'imposer pour sauver la plus petite d'entre elles. Le Fils de Dieu a jugé qu'elles valaient la vie et le sang d'un Dieu, et il a donné l'un et l'autre pour les sauver.

Les Bienheureux Martyrs canadiens que nous glorifions ces jours-ci avaient le même esprit et le même zèle apostoliques. Et s'ils ne sont pas venus d'outre-mer sur leurs genoux à la recherche des âmes, ils n'en eurent pas moins de fatigues et de souffrances.

(1) Les Congréganistes de Notre-Dame de Québec, Haute-Ville.

Leur vie offre un exemple et un modèle de la charité la plus admirable et du zèle le plus ardent et le plus héroïque.

Nous n'avons pas les données suffisantes pour comparer les mérites et la gloire des élus devant Dieu, mais la vie du Bienheureux Charles Garnier que nous célébrons ce matin a des beautés et des leçons qui le recommandent à notre amour, à notre vénération, à notre confiance et à nos prières. J'entendais dire au pieux Cardinal Bégin, quelques mois avant sa mort : " Le P. Jogues, c'est le mien, j'ai toujours eu pour lui un attrait particulier et je le prie tous les jours." Je pourrais presque dire la même chose du Bienheureux Garnier. J'ai depuis assez longtemps une affection particulière pour ce Bienheureux Martyr, et c'est avec joie que j'appris qu'à mon insu, on m'avait nommé pour faire son éloge ce matin et inspirer sa dévotion à nos fidèles et surtout à nos chers Congréganistes.

Figure angélique et angélique piété, c'est ce qui frappe d'abord chez ce bienheureux martyr. Il rappelle beaucoup saint Louis de Gonzague. Cœur droit et sensible, cœur fort et généreux jusqu'à l'héroïsme, il ne reculait jamais devant le bon plaisir de Dieu une fois connu. Il ira jusqu'au martyre.

Issu d'une famille riche et profondément chrétienne, il reçut une éducation parfaite. Doué de talents brillants et très distingué, il eût fait grande figure dans le monde ou dans le clergé. Élève d'un collège de Jésuites, celui de Clermont, il y fût un modèle de piété. Son argent de menus plaisirs allait

en charités, et, congréganiste de la Ste Vierge, il observait parfaitement sa règle, surtout celle qui défend d'aller dans les lieux non recommandables. A ce cœur si pur, à cette âme si grande, Dieu réservait une destinée plus noble que celle des grandeurs de ce monde, il l'appela suavement à la vie religieuse et à la Compagnie de Jésus. En présentant son fils au Maître des Novices, le père de notre Bienheureux lui dit : " Mon Père, si je n'aimais votre Compagnie pardessus tout, je ne lui donnerais pas un enfant, qui depuis son enfance n'a jamais désobéi et ne m'a jamais causé le moindre déplaisir." Novice, on pouvait prévoir le saint. " Il paraissait un ange, disait de lui son supérieur, et sa modestie était si rare qu'on le proposait à tous les autres comme un miroir de sainteté." Que c'est donc beau la sainteté, surtout lorsqu'elle apparaît dans un cœur jeune encore et entouré de l'auréole de l'innocence conservée !

Son noviciat fait avec la ferveur des Saints, il revient à Clermont, pour y suivre, pendant trois ans, les cours de philosophie. Il était de ces caractères qui ne se démentent jamais ; on peut supposer le reste. Le stage suivant fut trois années de régence au Collège d'Eu, où il rencontra le P. de Brébeuf qui y remplissait les fonctions de ministre. Brébeuf était un vétéran des missions sauvages du Canada, d'où il avait été chassé par les Anglais lors de la conquête de David Kerth. Son cœur d'apôtre était resté avec ses chers sauvages et il brûlait du désir d'aller les évangéliser à nouveau

et au plus tôt. Dans des entretiens pieux et familiers qui rappellent ceux d'Alphonse Rodriguez et de Pierre Claver, il enflamma le cœur du fervent scolastique des ardeurs apostoliques dont le sien était consumé. Ce fut l'occasion de cette vocation divine si bien remplie et couronnée par le martyre. Ces rencontres des Saints sont providentielles d'ordinaire.

Pour la troisième fois Garnier retourna au Collège de Clermont. Il y fit quatre ans de théologie et il y rencontra le Bienheureux Isaac Jogues. Compagnons d'études en même temps que de vie religieuse et d'aspirations apostoliques, on conçoit les entretiens de ces deux cœurs si bien faits pour se comprendre. Ils reçurent ensemble l'ordination sacerdotale. L'évêque soupçonna-t-il qu'il avait à ses pieds deux futurs saints et martyrs ? Qui sait !

Lorsque le bienheureux Garnier demanda les missions sauvages du Canada, les supérieurs exigèrent qu'il obtînt le consentement de son père. Ce père avait déjà un fils capucin, un autre carme, un troisième prêtre séculier et celui-ci, jésuite, demandait les missions lointaines et si pénibles du Canada ; on ne voulut pas lui imposer pareil sacrifice malgré lui. Tout bon chrétien qu'il était, il refusa un an entier. Pour triompher de l'opposition paternelle, notre Bienheureux prit le parti ordinaire des saints : la prière, les larmes au pied de son crucifix et les pénitences.

La permission obtenue, il partit pour le Canada avec le bienheureux Jogues le 8 avril 1636 et le 10 juin suivant ils arrivaient à Québec. Garnier foulait

enfin ce sol canadien, objet de ses désirs d'apostolat et qu'il devait arroser de son sang.

Les nouveaux missionnaires d'ordinaire étaient retenus pour un temps à Québec ou dans les environs, afin de s'acclimater, d'apprendre la langue sauvage, de prendre contact avec les indigènes et de s'initier aux sacrifices de leur futur apostolat. Il n'en fut rien pour Garnier. Six semaines après son arrivée, il voguait déjà vers les grands lacs de la nation huronne. Le voyage dura quatre semaines.

Le voilà au milieu des sauvages qu'il vient évangéliser et gagner à Jésus-Christ. Lui, né dans l'opulence, si bien élevé, si distingué, il va se faire sauvage avec les sauvages, vivant leur vie de privations. C'était déjà un martyre auquel il en ajoutera bien d'autres.

Deux semaines après son arrivée, il dut être témoin, une nuit entière, d'un spectacle auquel les missionnaires les plus anciens et les plus braves n'assistaient jamais sans horreur, le supplice d'un prisonnier de guerre, iroquois de nation. Le P. de Brébeuf voulut convertir et baptiser ce malheureux et il y réussit. Pour se faire aider, et peut-être pour aguerrir le P. Garnier, il le prit avec lui ainsi que le P. LeMercier. La plupart des tortures qu'endurera plus tard le P. de Brébeuf furent infligées à ce malheureux. Les Pères, impuissants, ne pouvaient que l'encourager et prier pour lui. Ils avaient là un exemple de ce qui pouvait d'un jour à l'autre leur arriver et qui fut de fait le sort des bienheureux de Brébeuf, Lalemant, Jogues, Goupil et de la Lande. Mais ce qui

découragerait les autres ne fait, chez les vrais apôtres, qu'enflammer leur zèle.

C'était en septembre. Bientôt une fièvre pernicieuse se déclara et décima les Hurons. Ce devait être la typhoïde, aujourd'hui encore périodique et annuelle. Tous les missionnaires en furent atteints. Garnier, moins gravement que les autres. A moitié convalescent, il se dévoua pour ses frères et les sauvages et sa charité ne connut point de bornes. Déjà il se révélait ce qu'il devait être plus de treize ans : " Un ouvrier infatigable, doué de tous les dons de la nature et de la grâce qui font le missionnaire accompli." Tel fut le témoignage de ses supérieurs. Il apprit la langue huronne en peu de temps et il la parlait avec une perfection et une éloquence qui ravissait les sauvages. " C'est, dit la *Relation* de 1650, que son cœur parlait plus encore que sa langue; son visage, ses yeux, son sourire même, tout prêchait la sainteté."

Son ministère était extrêmement fructueux ; sa piété, son angélique douceur et sa charité inlassable, lui gagnaient tous les cœurs. Jamais il ne reculait devant la fatigue, les dangers ou les menaces de mort. Il semblait n'avoir que deux pensées: Dieu et les âmes. Tout en travaillant comme un mercenaire, mais un mercenaire du bon Dieu, on l'eût dit uni à Dieu, absorbé en Dieu. Il soignait les malades abandonnés, abandonnés même des sauvages parce que trop nauséabonds et trop rebutants, avec une charité plus que maternelle. Il voulait, disait-il, les conduire à la porte du paradis. N'était-il pas comme un

messager céleste visitant les cabanes et un ange de consolation pour les malheureux et les malades? Il en était sans doute ainsi de toute cette héroïque phalange d'apôtres, mais Garnier avait une suavité particulière qui se dégageait de toute sa personne.

L'épidémie de 1637 fut particulièrement cruelle et les missionnaires firent une ample moisson de convertis, 1200 contre 90 l'année précédente. Quelle fut la part du Bienheureux Garnier? Etant donné sa charité si suave et si active, elle dut être considérable.

Malheureusement des soupçons s'élevèrent chez les sauvages contre les missionnaires et les firent regarder comme des sorciers et des empoisonneurs, coupables de tout le mal. On convoqua un conseil de la nation, auquel assistèrent vingt-huit chefs de villages et tous les missionnaires. " Il y avait là, dit Parkman, l'énergique Brébeuf, le doux Garnier, le patient Jogues, l'enthousiaste Chaumonot, les LeMercier, Chastelain, Raguenau et Pijart ", huit en tout. Au conseil tous accusèrent les missionnaires et personne ne se fit leur défenseur ; leur massacre ne pouvait tarder. Brébeuf, se regardant déjà comme condamné avec les siens, résolut de donner un banquet d'adieu à ses bourreaux à la manière des sauvages. Ils y vinrent en grand nombre. Au milieu du festin, Brébeuf se leva et fit un discours aux convives. Au lieu d'exalter ses prouesses personnelles selon l'usage des sauvages en pareil cas, il chante la gloire du Grand Esprit, ses perfections et sa justice qui récompense les bons dans son paradis et châtie les méchants dans un feu éternel. Il fut écouté avec

attention. Les missionnaires avaient fait leur sacrifice et ils attendaient la mort. Elle ne vint pas. Un revirement s'était produit dans l'esprit des sauvages et ils s'apaisèrent. Ce qui aurait dû achever de perdre les missionnaires les sauva. Ils reprirent le cours de leurs travaux et agrandirent même leur champ d'apostolat.

En 1640 le Bienheureux Garnier et le Bienheureux Jogues furent envoyés évangéliser la nation payenne du Pétun. Ils n'y rencontrèrent que croix et souffrances : les mêmes préventions que chez les Hurons les avaient précédés ou accompagnés. Menacés de mort chaque jour, ils purent tout au plus baptiser quelques enfants moribonds. Mêmes épreuves en 1641. La bonne semence ne germera que plus tard.

Le Bienheureux Garnier fut ensuite chargé de la mission St-Joseph des Hurons, dont il fit une chrétienté modèle, mais, comme toujours, au prix de dangers et d'un dévouement surhumain.

Le 30 août 1643, il prononça ses vœux solennels. Ce fut un jour du ciel sur terre et aussi le point de départ d'un progrès encore plus rapide dans la perfection et la sainteté. Sa charité, son humilité, sa mortification, son obéissance et sa douceur, tout en lui était héroïque. Son supérieur disait qu'" il ne lui manquait aucune des vertus qui font les plus grands saints ". N'était-ce pas une béatification anticipée ?

De nos huit Bienheureux, six avaient déjà été martyrisés. Le Bienheureux Garnier se trouvait au gros

village de St-Jean de la nation du Pétun, qu'il avait fondé et qu'il évangélisait avec succès. Sur la frontière iroquoise presque, il était très exposé aux surprises et aux coups de l'ennemi.

Le 7 décembre 1649, veille de la fête de l'Immaculée Conception, les Iroquois envahirent son village, tuant hommes, femmes et enfants. Les fuyards voulurent l'entraîner, mais il refusa et il se hâta de baptiser les enfants et les catéchumènes. Dans ce ministère il fut frappé par deux balles iroquoises et il tomba mortellement blessé. Il se releva à trois reprises pour aller absoudre un chrétien huron blessé à mort non loin de lui. Un iroquois lui fendit la tête d'un coup de hache et notre Bienheureux alla célébrer au ciel la fête de Marie Immaculée. La Reine du ciel, qu'il avait tant aimée et dont il était si aimé en retour, lui avait obtenu pour cette fête la couronne et les délices des élus. Ce privilège de Marie, l'Immaculée Conception, Garnier avait fait vœu, comme Jean de Brébeuf, de le défendre jusqu'à l'effusion de son sang.

Congréganiste de Marie, Charles Garnier avait suivi sa voie et sous l'égide de cette bonne mère du ciel, toute sa vie avait été celle des grands saints. Faites la même chose, chers Congréganistes, suivez votre voie de Congréganistes et devenez des saints.

Durant ces trois jours, mais aujourd'hui surtout, venons féliciter et honorer ce pieux et dévoué serviteur de Marie que l'Église — honneur incomparable — a placé sur ses autels. Avec l'Église proclamons-le bienheureux et prions-le ; il est puissant auprès de Dieu, aujourd'hui surtout.

O bienheureux martyr du Christ, obtenez-nous à tous, en ce jour, un grand amour de Dieu et un véritable esprit de sacrifice. Comme vous nous voulons être des saints ici-bas, afin d'être plus tard des saints avec vous et comme vous dans les cieux. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE (1)

des Bienheureux Antoine Daniel et Noël Chabanel, par le R. P. Théophile Hudon, S. J.

Deux grands courants — de force bien inégale — emportent le monde : l'égoïsme et l'oubli de soi.

Les hommes passent : les uns poursuivent la richesse ou le plaisir, d'autres, l'influence ou la gloire. Tout pour soi.

La foule se présente sous des aspects divers : le millionnaire, le pauvre, le savant, l'ignorant peuvent se grimer, s'affubler d'un masque ; au fond, tout pour soi.

Tout pour soi et la réalité est dépassée par les efforts, les tentatives, les rêves.

Tout pour soi, dans le monde réel ; tout pour soi, dans le domaine des chimères.

Contre l'égoïsme universel, contre leur propre égoïsme, des héros se sont levés qui ont tracé à travers le monde le sillon du renoncement.

Quelques-uns sont généreux par vocation, par tempérament, je dirais, par instinct.

Loin de nous de méconnaître le dévouement d'un père de famille, la sollicitude d'une mère, la vaillance du soldat, l'ardeur du patriote.

Pareille générosité s'élèvera plus ou moins, restera plus ou moins pure et désintéressée ; elle durera plus ou moins longtemps : elle existera quelquefois à

(1) Ce panégyrique fut prononcé le 15 novembre, dans la chapelle des Pères Jésuites.

côté de l'égoïsme et en même temps que lui. Quand même, c'est déjà bien beau et très noble.

Mais pour l'honneur de l'humanité, des êtres d'exception ont gagné des cîmes inaccessibles, les ont dépassées et ont plané dans le sacrifice total.

Sacrifice total !

Ce fut celui des missionnaires dont nous célébrons la gloire, en ces jours d'apothéose.

Leur renoncement partout, en tout, toujours alla jusqu'au bout ; il recula les limites de l'héroïsme.

Tel fut celui de Noël Chabanel, tel celui d'Antoine Daniel.

Tous deux embrassèrent une vie inconnue, une vie solitaire, une vie souffrante, une vie sans espoirs.

Tous deux renoncèrent à tout : à la patrie, à la douce France dans l'éclat du grand siècle et tant aimée, à leurs parents qu'ils quittèrent une seconde fois et pour toujours, au ministère consolant et respecté, à l'exercice légitime de leurs talents, à l'influence évangélique qu'ils pouvaient exercer.

Au départ, leurs yeux rêveurs voient les côtes s'aplanir et disparaître ; dans leurs cœurs s'évanouissent les visions du passé. Ils cherchent tous deux un monde nouveau, le nouveau monde, le monde de la souffrance, de l'abnégation couronnées par le martyre.

Ce sont des enfants de la Compagnie de Jésus.

Elle les a choisis avec prédilection.

Quels motifs ont déterminé son choix ?

La Compagnie de Jésus a été apôtre depuis ses origines, avec François-Xavier, compagnon d'Ignace

de Loyola, jusqu'à nos jours, avec ses trois mille cinq cents missionnaires, répandus sur toutes les plages de l'univers.

Elle fut apôtre en Amérique. L'histoire des missions indiennes est une des pages glorieuses de ses annales.

Laissant de côté l'Amérique du Sud et le Mexique, où l'Espagne et le Portugal débutèrent avant que la France ne commençât son œuvre dans l'hémisphère boréal, nous voyons que la part des Jésuites au XVIIe et au XVIIIe siècle jusqu'à nos jours fut considérable.

Sur la brèche ou aux avant-postes, telle se présenta leur carrière.

Nous n'avons garde d'oublier qu'avec eux d'abord travaillèrent les Récollets, les Sulpiciens, les prêtres de Québec, mais nous savons aussi qu'ils parcoururent les pays du Saguenay, du lac Saint-Jean, de la baie d'Hudson, du Saint-Maurice et du Richelieu, qu'ils visitèrent les tribus des Hurons, des Iroquois, des Abénaquis et les autres peuplades, qu'ils abordèrent aux grands lacs, poussèrent jusque dans le Manitoba, qu'ils descendirent l'Ohio, la Saskachewan, le Mississipi jusqu'à la Louisiane.

Nous nous souvenons encore qu'à leur retour au Canada, lorsque les Jésuites ressuscitèrent les chrétientés disparues, ils partagèrent avec les Oblats, la gloire de continuer et de rénover les traditions d'antan, alors qu'ils s'établirent dans l'Ontario, parvinrent jusque dans l'Alaska, où ils sont encore, tandis que d'autres, partis de Saint-Louis, sillonnaient les immenses prairies de l'ouest américain,

gravissaient les contreforts des Montagnes Rocheuses à la suite du P. de Smet, répondant aux vœux du concile de Baltimore, qui décida de confier aux Jésuites les Missions indiennes des États-Unis.

Tout cela, pour rappeler que la Compagnie de Jésus est apôtre, tout cela, pour situer dans leur cadre et le travail des Jésuites en Amérique et le travail des bienheureux Chabanel et Daniel.

Sans doute que les aspirations de la Compagnie de Jésus sont ambitieuses, puisqu'elles visent à la défense de l'Église, puisqu'elles embrassent la théologie et la philosophie, les sciences et les lettres ; elle prêche, elle enseigne, elle écrit ; elle désire qu'aucune branche du savoir humain n'échappe à son attention, astronomie, mathématiques, histoire.

Parmi ces œuvres multiples, elle place à un rang éminent, la croisade évangélique en pays infidèles.

Dès lors, il devient intéressant de connaître comment elle choisit les messagers de la Bonne Nouvelle chez les peuples barbares ou idolâtres.

A ceux qui viennent à elle, elle demande trois choses : la vertu, le caractère, le savoir ; en eux et pour eux, elle désire trois choses : la sainteté, l'endurance et le talent. Voilà son idéal.

Nous n'entendons pas par là soutenir que cet idéal est exclusif à l'idéal des ordres ou congrégations, mais enfin, ceci posé, il nous est bien permis de signaler quelles sont les traditions de la Compagnie de Jésus.

Chabanel et Daniel, entre beaucoup d'autres, en sont de vivants exemples.

Tout d'abord le sujet s'offre, sollicite, ce qui n'exclut pas qu'il puisse être envoyé sans avoir demandé.

Les deux bienheureux, Noël Chabanel et Antoine Daniel, avaient exprimé leurs désirs, à plusieurs reprises et avec instance.

Noël Chabanel, entré à dix-sept ans dans la Compagnie de Jésus, après avoir enseigné dix ans la Rhétorique, s'embarque le 8 mai 1643 et arrive à Québec le 15 août. C'est une traversée de quatre-vingt-dix-neuf jours.

Antoine Daniel entre à vingt ans ; il enseigne en France pendant six ans les grammaires et les lettres. Il débarque à Québec le 24 juin 1633.

Maintenant qu'ils ont obtenu les missions du Canada, voyons-les à l'œuvre.

Tout d'abord, la vertu.

Ce sont des hommes de vertu éprouvée.

La vertu ?

Elle se manifeste chez eux, dans leur vie, avant leur départ, vie de travail, de discipline, d'édification. Ils sont tous deux, passez-moi l'expression, sous observation.

La vertu ?

Elle éclate dans leur existence de missionnaire ; ils avancent, ils persévèrent, ils montent sans se démentir ; ils répondent à l'attente de leurs supérieurs.

La vertu ?

Elle resplendit dans leur mort héroïque.

La vertu de Chabanel ?

Elle transparait dans le vœu qu'il prononça de rester dans la mission huronne, et cela après en avoir savouré les amertumes, et aussi dans cette parole qu'il proféra avant de s'en aller à son trépas : " Il faut servir Dieu jusqu'à la mort."

La vertu de Daniel ?

Elle rayonne dans le témoignage que lui rendit son supérieur.

" Il y avait quatorze ans que l'apôtre travaillait dans la mission des Hurons, avec un zèle infatigable, un courage généreux dans les entreprises, une patience insurmontable, une inaltérable douceur et avec une charité qui savait tout excuser, tout supporter et tout aimer. Son humilité était sincère, son obéissance entière et toujours prête à tout faire et à tout souffrir."

La vertu, une vertu non commune, tel est le fondement nécessaire.

Sans elle, la force musculaire, la robustesse de la constitution, l'esprit d'aventure et le reste seraient inutiles; sans elle, on courrait à la ruine.

Et ensuite ?

L'on préfère, la première condition remplie, des hommes de caractère, d'une indomptable énergie, d'une force physique solide.

Pas toujours, pourtant.

L'on voit tel missionnaire de frêle constitution et en qui les répugnances naturelles restèrent vivaces.

C'est ce double contraste que l'on remarque chez Chabanel, qui lutte et qui souffre, et chez Daniel, qui emporte l'obstacle d'assaut.

Ses biographes nous affirment que le P. Chabanel persévéra dans un genre de vie auquel sa délicatesse l'empêcha toujours de s'habituer. Il éprouva jusqu'à la fin d'insurmontables dégoûts.

Aux difficultés ordinaires, s'ajoutèrent les contrariétés spéciales, les échecs personnels.

" Après cinq ou six années d'un travail assidu, il était si peu avancé dans la connaissance de la langue des sauvages, qu'à peine pouvait-il se faire comprendre d'eux, même pour les choses les plus vulgaires."

Voilà pour l'ancien professeur de Rhétorique !

Ces insuccès allaient jusqu'à l'humiliation, lorsque d'autres maîtrisaient l'idiome des Hurons en peu de temps.

Ce fut le cas du P. Daniel qui fit des progrès rapides et sûrs.

L'héroïsme du P. Chabanel put se déployer d'autant plus à l'aise, que tout lui semblait contraire. Il éprouvait de la répugnance pour les Sauvages ; " il ne s'en approchait qu'avec effort".

Tout lui était pénible : coucher sur le sol, respirer la fumée dans une cabane d'écorce, sentir l'odeur du Sauvage, être tourmenté par la vermine, supporter une malpropreté dont les détails nous révoltent, absorber une nourriture infecte, prise dans des conditions repoussantes.

Et c'est ce même genre de vie qu'endura Daniel ; il y persévéra durant quatorze ans.

Si Dieu en pareilles traverses consolait ses serviteurs !

Mais voici comme il traite ses amis.

Le P. Chabanel souffrit tout, accablé par la désolation. Dieu se retire, Dieu est absent. C'est l'abandon, la plus terrible des épreuves spirituelles. Où donc chercher le réconfort dans ces ténèbres et ces tentations de retour ?

Désemparé, croyez-vous ?

Écoutez-le.

" Je fais vœu de perpétuelle stabilité dans cette mission des Hurons", etc., et il termine: " Je vous conjure donc, ô Jésus, qu'il vous plaise de me prendre pour serviteur perpétuel de cette mission et de me rendre digne d'un ministère si sublime."

Si Daniel faisait front, avec une indomptable énergie, à la fatigue, à la maladie, à toutes les souffrances, au milieu de peuplades barbares, ignorantes, crédules, grossières, brutales, portées au vol, à la rapine, à la cruauté froide, de son côté, Chabanel, à l'heure providentielle du martyre, faisait cet aveu :

" Je ne sais ce qu'il y a en moi et ce que Dieu veut faire de moi, mais je me sens tout changé. Je suis timide et même un peu peureux par tempérament ; eh bien ! aujourd'hui que je vais m'exposer à de grands dangers et que j'ai un pressentiment que la mort n'est pas éloignée, je n'éprouve aucune crainte."

Voilà de quelle trempe étaient ces hommes. Les exigences de la Compagnie de Jésus se trouvent justifiées.

J'aborde la dernière condition que pose la Compagnie de Jésus à ses missionnaires. Elle veut des hommes de talent.

S. Ignace dans son Institut, et les généraux après lui, insistent pour que l'on choisisse comme missionnaires, non-seulement des hommes de vertu intrépide, non-seulement des hommes d'endurance, nous dirions maintenant des professeurs d'énergie, mais encore des hommes de solide intelligence.

S. Ignace recommande aux supérieurs d'être généreux, de consentir volontiers à de douloureux sacrifices, de choisir les missionnaires parmi les meilleurs.

La tradition est là qui montre comment des hommes remarquables, destinés, semble-t-il, à se signaler en Europe, furent envoyés en Amérique.

Conduite insensée au point de vue humain, conduite sage à qui se confie à la Providence.

Sur ces théâtres difficiles que sont les missions, ces hommes accomplirent des merveilles.

Plus le missionnaire aura de ressources morales et intellectuelles et meilleurs seront les résultats.

Hommes apostoliques avant tout, les missionnaires seront des observateurs attentifs, des historiens, des naturalistes, des pionniers, des découvreurs.

Chabanel et Daniel appartiendront à cette phalange, à cette troupe d'élite qui, sans mentionner tout le reste, participèrent à la sublime et mystique épopée, racontée dans les *Relations* des Jésuites.

Une dernière remarque.

Les missionnaires, les premiers, eurent à surmonter des difficultés particulières.

Si, aujourd'hui, nos missionnaires sont moins isolés, mieux secourus, plus aguerris par l'expérience, leurs précurseurs, parceque les premiers, ont plus souffert.

Voilà donc une esquisse de Noël Chabanel et d'Antoine Daniel.

Maintenant leur mort.

Il restait à Chabanel et à Daniel à affronter, l'un, la perfidie huronne, l'autre, la férocité iroquoise.

Chabanel se mit en route le 7 décembre 1649, accompagné de sept ou huit chrétiens hurons. Après six grandes lieues parcourues par des chemins difficiles, la nuit arriva et on dut s'arrêter au milieu des bois. Ses compagnons furent bientôt endormis ; pour lui, il veilla et resta longtemps en prière. Vers minuit, il entendit un bruit lointain et des cris tumultueux. C'était la bande victorieuse des Iroquois qui venait de détruire la bourgade de Saint-Jean et qui mêlait ses hurlements de triomphe à la chanson de mort des captifs. Il éveille ses compagnons, qui, effrayés, se sauvent et se dispersent dans la forêt. Le père, épuisé, avait essayé de les suivre ; il avait dû y renoncer. S'étant mis à genoux, il leur fit cet adieu : " Peu importe que je meure ici ou ailleurs." Il restait seul et c'est alors qu'un Huron apostat mit fin à ses jours et jeta son corps dans la rivière.

La mort du P. Daniel n'est pas moins tragique.

Le matin du quatre juillet 1648 le père sonnait la cloche de sa chapelle. Il sonnait les glas.

Pendant qu'il célébrait, les Iroquois assaillent la bourgade de Saint-Joseph. La chapelle se vide. Le Père Daniel achève la sainte messe et accourt au milieu des siens. C'est la déroute. On le presse de se sauver, mais il refuse et s'en va baptiser quelques malades dont il avait différé le baptême, puis il

revient et pour donner le temps aux siens de s'esquiver, il s'en va vers les ennemis frappés de stupeur d'un tel courage. Ils se ressaisissent et le tuent de loin à coups de flèches d'abord, d'une arquebusade ensuite. Les forcenés entourent son cadavre, lui font subir les derniers outrages et jettent les restes sanglants dans un brasier.

Ils avaient tous deux cueilli la palme du martyre. Ma tâche est terminée.

Il y a quelques années (1904-1906) s'instruisait à Québec un procès canonique. Un second le suivit, à l'issue duquel le Souverain Pontife Pie XI glorieusement régnant proclama martyrs et bienheureux les huit serviteurs de Dieu que nous acclamons aujourd'hui.

Rappelons-nous toutefois qu'ils vécurent à une époque de sainteté, si l'on peut dire, à une époque où les laïques, de concert avec leurs pasteurs, où les femmes, aussi bien que les hommes, firent preuve de haute vertu et répandirent un suave parfum d'édification.

Elle est belle, elle est longue, la liste des serviteurs de Dieu, où se lisent les noms de Laval et de Marie de l'Incarnation.

Prions-les, prions les augustes martyrs, prions les saints personnages de leur époque pour que nos bienheureux gravissent bientôt le dernier et sublime échelon de la canonisation, prions-les de manifester leur puissance, prions-les afin que dans leur ascension, ils entraînent avec eux ceux et celles dont ils furent les modèles et dont cependant ils ont imité les vertus.

Tous brûlaient d'une même émulation ; c'était à qui aimerait davantage le bon Dieu, à qui lui témoignerait plus de générosité.

Prions-les afin que nous soyons dociles aux leçons qu'ils nous donnent : leçons de piété, leçons de mortification, leçons de charité. Prions-les, afin de comprendre qu'après les tribulations de la terre viennent les joies du ciel, que les épreuves d'ici-bas sont des bienfaits de Dieu, puisqu'en elles et par elles germent des mérites nouveaux, puisqu'en elles et par elles se multiplient les degrés de gloire auprès de Dieu.

PRONE DE Mgr EUG.-C. LAFLAMME

à la grand'messe du 15 novembre, chantée à la Basilique Notre-Dame de Québec, en l'honneur des Bienheureux Martyrs Canadiens de la Compagnie de Jésus.

" Avant de céder la parole au prédicateur, qu'il me soit permis d'exprimer publiquement la joie qu'éprouve l'Église Notre-Dame à célébrer aujourd'hui la gloire des Bienheureux Martyrs Canadiens.

Elle se rappelle avec émotion les vaillants missionnaires de la Compagnie de Jésus qui, dès l'an 1625 et jusqu'à l'arrivée de Monseigneur de Laval, desservirent les fidèles de Québec. Elle ne peut oublier, en ce jour, que les bienheureux Martyrs dont nous chantons la gloire sont venus ici — entre leurs diverses courses apostoliques — prier dans la chapelle de Notre-Dame de Recouvrance, quelques-uns même d'entre eux dans l'église de 1647, devenue la nef principale de notre Basilique actuelle. Ils y ont sans doute prêché la parole de Dieu et, à l'occasion, exercé le saint ministère. Ils ont ainsi embaumé notre sanctuaire du parfum de leurs vertus et de leur sainteté.

N'avons-nous pas raison de nous réjouir d'une façon particulière de voir aujourd'hui ces vaillants apôtres acclamés comme les premiers martyrs du Canada ? N'avons-nous pas un titre spécial à nous réjouir d'entendre les chants de la liturgie sacrée

monter en leur honneur des nefs de cette église qu'ils ont sanctifiée par leurs prières et leur pieux ministère ?

Heureux de l'obligation qui nous incombe de leur rendre un culte spécial d'honneur et de louange, nous devons aussi leur témoigner une confiance toute particulière.

Du haut du ciel où règnent avec Dieu les glorieux Martyrs du Canada, ils doivent, me semble-t-il, s'intéresser davantage à protéger les lieux qu'ils ont habités sur terre et qu'ils ont édifiés par le spectacle de leurs vertus héroïques.

Nous leur demanderons, mes frères, la force de marcher courageusement sur leurs traces dans la voie austère du devoir et du sacrifice, de rester toujours des catholiques convaincus et pratiquants, et d'observer fidèlement les graves leçons de vie chrétienne qui se dégagent de leurs travaux apostoliques et de leur mort glorieuse."

PANÉGYRIQUE[1]

des Bienheureux Martyrs de la Compagnie de Jésus au Canada, par Mgr J.-E. Laberge, P. D., curé de Saint-Jean-Baptiste, de Québec.

Justi fulgebunt sicut sol in regno Patris eorum.— Les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père.—Matth. 13, 43.

Le voyageur qui s'achemine vers le midi et traverse la ligne de l'équateur pour pénétrer dans l'autre hémisphère peut contempler, dans le calme des belles nuits, un spectacle inconnu sous notre ciel boréal : il aperçoit, rayonnant au-dessus de l'horizon dans le firmament, une brillante constellation que l'on appelle la *Croix du Sud*, parce qu'elle représente par sa forme le signe de notre Rédemption.

Aussi bien, lorsque l'on porte par la pensée son regard vers le ciel de notre histoire, on voit briller d'un éclat particulier, comme une croix de diamants parmi d'autres astres étincelants, la constellation des Bienheureux Martyrs de la Compagnie de Jésus : Jean de Brébeuf, Isaac Jogues, Gabriel Lalemant, Antoine Daniel, Charles Garnier, Noël Chabanel, René Goupil et Jean de la Lande, mis à mort pour la foi de Jésus-Christ. Les uns parmi les peuplades

(1) Ce panégyrique fut prononcé le 15 novembre, dans la Basilique de Notre-Dame de Québec, à la grand'messe en l'honneur des Bienheureux Martyrs.

iroquoises (1), les autres au pays des Hurons, mais tous unis par un lien commun de fraternelle amitié dans un même amour de Dieu et des âmes et dans le même héroïque dévouement. Ils ont glorieusement achevé leur carrière ; ils brillent maintenant " comme le soleil dans le royaume de leur Père ". (2)

I.— Leur vocation

Ils naquirent à peu près avec le dix-septième siècle. Leur vocation à l'état religieux en fit de dignes fils de saint Ignace de Loyola. Tous étaient purs comme l'innocence, fervents comme des séraphins, prompts et fidèles dans l'obéissance comme les messagers célestes, éprouvant, ainsi que le disait l'un d'entre eux, " autant de plaisir à obéir qu'un enfant qui n'a pas la force de marcher en trouve à se laisser porter entre les bras de sa mère " (3). Ils se sentaient dans la disposition d'accepter toutes les tâches et d'embrasser tous les sacrifices. Un rêve surtout traversait fréquemment leur pensée, caressait doucement leur âme et enchantait leur imagination. Souvent leur esprit s'envolait par-delà les flots de l'océan jusqu'aux rivages lointains où Champlain venait de fonder sur les bords du Saint-Laurent une colonie encore à son berceau. Ils rêvaient de quitter leur patrie, leur famille, leurs amis, de consacrer leur jeunesse, leurs forces, leur vie à la conversion des nations barbares plongées dans les

(1) Isaac Jogues, René Goupil, Jean de la Lande.
(2) Matth. 23, 43.
(3) Jean de Brébeuf.

ténèbres de l'ignorance et de l'infidélité au sein des forêts et des plaines du Nouveau-Monde.

La tâche était des plus hardies et des plus redoutables. C'eût été peu d'affronter les dangers de la mer et d'une longue traversée. Il fallait en outre se condamner, dans un climat rigoureux, aux plus dures privations et se livrer à des œuvres ingrates, à des entreprises périlleuses où l'on pouvait à chaque instant trouver la mort

Cette vie d'abnégation surhumaine et de perpétuelles immolations fascinait le cœur de nos jeunes héros ; il leur tardait de s'en aller à la conquête des âmes vers ces rives inhospitalières où ils espéraient cueillir un jour la palme du martyre. Leur désir fut accompli ; tour à tour ils partirent pour les missions du Canada.

II.— Leur apostolat

Leur arrivée dans la Nouvelle-France, qu'ils devaient féconder de leurs sueurs et arroser de leur sang, parut à quelques-uns d'entre eux comme " une entrée en paradis " (1). Québec les accueillait avec joie ; ils ne tardaient pas à le quitter pour le pays des Hurons.

Le voyage était long, pénible et semé de périls. On s'engageait sur de frêles embarcations par la route du Saint-Laurent, de l'Outaouais, des rivières et des lacs qui conduisaient, dans la direction de l'ouest, vers les régions habitées par les peuplades alliées.

(1) Isaac Jogues 1636. Lettre à sa mère.

Le fleuve coulait toujours ses eaux paisibles à travers l'immensité de la forêt vierge ; mais on y rencontrait les plus graves dangers. Que de fois le calme de ses flots et le silence de ses bords, comme la mystérieuse solitude des bois, n'avaient-ils pas été troublés par le cri de guerre des Indiens, par la plainte des captifs et le râle des agonisants. Cachés dans les taillis ou tapis parmi les roseaux, les Iroquois souvent y attendaient patiemment leur proie ; l'occasion venue, ils se précipitaient à l'improviste sur leurs adversaires avec une férocité de grands carnassiers d'impitoyables maraudeurs.

Il fallait par ailleurs faire des portages nombreux, cheminer sans cesse au milieu d'innombrables difficultés, au prix de fatigues sans nom. On couchait sous les étoiles, la tête appuyée sur la pierre ou sur des troncs d'arbres desséchés ; on souffrait parfois de la faim, toujours de l'épuisement, reprenant sa marche tous les matins à l'aube du jour, pour atteindre enfin, après plusieurs semaines, la terre où devait s'exercer le plus difficile et le plus dangereux apostolat.

Le langage humain se refuse à décrire tout ce qu'avait à souffrir l'homme de Dieu au milieu des villages indiens. Le caractère traître et inconstant de ces sauvages superstitieux, leur insouciance et la grossièreté de leurs habitudes, la licence et la cruauté de leurs mœurs, le désordre et la malpropreté de leurs cabanes enfumées, l'odeur nauséabonde de leur cuisine et de leur personne, le goût repoussant de leurs aliments avec souvent le froid, la famine et

la faim, avec encore d'incessantes menaces de mort, tout faisait de la vie du missionnaire parmi ces barbares une sorte de perpétuel martyre. (1)

La nature parfois chez quelques-uns de ces dignes ouvriers évangéliques, comme chez Notre-Seigneur au jardin des Oliviers, frémissait ou se soulevait de dégoût à la vue de tant de maux ou de si nombreux objets de répugnance ; témoin le Bienheureux Noël Chabanel, qui sortit vainqueur de la lutte en faisant pour toujours le vœu de stabilité au milieu des missions huronnes ; témoin encore le Bienheureux Isaac Jogues, captif et esclave, soumis aux plus mauvais traitements parmi les Iroquois, pleurant au fond des bois et sur le bord des rivières, comme les Israélites le long des fleuves de Babylone, au souvenir de Jérusalem : de la Jérusalem céleste triomphant dans la gloire, mais aussi de la Jérusalem spirituelle de la terre, dont il ne pouvait célébrer les rites religieux, ni recevoir les secours ou partager les consolations.

Mais d'ordinaire ils étaient sereins et joyeux. Ils allaient, " courageux et pleins de confiance en Dieu, recueillant de bourg en bourg, de village en village, les épis de froment que les anges séparent de l'ivraie pour que dans le ciel ils composent cette couronne des élus qui a coûté tant de sueurs et de fatigues au Fils de Dieu " (2) et qui leur coûtait à eux-mêmes de si sublimes sacrifices.

---

(1) Voir Rouvier : *Les Bx Martyrs de la Compagnie de Jésus au Canada*, p. 305...

(2) *Relation* de *1641*.

Lorsque, en 1637, l'orage gronda sourdement au pays des Hurons et que nos apôtres virent planer au-dessus de leur tête une sentence de mort, le Bienheureux Jean de Brébeuf exprima les sentiments de tous dans une lettre qui restera l'un des plus beaux témoignages de la foi et de la charité poussées jusqu'à l'héroïsme, parmi les annales religieuses de tous les peuples. " Quelque traitement qu'on nous fasse, " disait-il, nous tâcherons, avec la grâce de Notre-" Seigneur, de l'endurer patiemment pour son ser-" vice. C'est une faveur singulière que sa bonté nous " fait, de nous faire endurer quelque chose pour son " amour. C'est maintenant que nous nous estimons " vraiment être de sa Compagnie. Qu'il soit béni à " jamais de nous avoir, entre plusieurs autres meil-" leurs que nous, destinés en ce pays pour lui aider " à porter sa croix ! En tout sa sainte volonté soit " faite ! S'il veut que dès cette heure nous mourions, " ô la bonne heure pour nous ! S'il veut nous réserver " à d'autres travaux, qu'il soit béni ! Si vous enten-" dez dire que Dieu ait couronné nos petits travaux " ou plutôt nos désirs, bénissez-le ; car c'est pour " lui que nous désirons vivre et mourir, et c'est lui " qui nous en donne la grâce." (1)

Tous avaient signé cette lettre ou partageaient ces nobles sentiments ; tous étaient prêts à mourir joyeusement pour l'âme de ces sauvages ingrats, qui ne savaient apprécier ni leurs bienfaits, ni leur dévouement, et avant tout " pour la plus grande gloire de Dieu ".

(1) Jean de Brébeuf, *Lettre à son supérieur de Québec.*

III.— Le triomphe du martyre

Ils échappèrent cette fois, mais un jour vint où Dieu leur accorda la grâce si longtemps et si ardemment désirée de faire pour la foi de Jésus-Christ le sacrifice de leur vie.

Le Bienheureux René Goupil, captif chez les Iroquois, tomba le premier, frappé dès 1642 (1) pour avoir fait sur le front d'un enfant le signe de la croix.

Quatre années plus tard, Isaac Jogues, retourné parmi ces barbares après avoir donné " au monde, aux anges et aux hommes " le spectacle des vertus et de l'héroïsme les plus admirables qui se soient rencontrés dans l'histoire de l'Église, succombait à son tour sous la hache d'un vulgaire assassin. (2)

Le lendemain (3) le *donné* Jean de la Lande, humble tâcheron du bon Dieu, traçant vaillamment son sillon sans attirer sur lui le regard de personne, hormis le regard des anges du ciel, (4) allait rejoindre là-haut le glorieux martyr dont il avait voulu soulager les fatigues et partager les destinées.

Pendant une de ses courses apostoliques à travers le territoire de la nation Neutre, le Bienheureux Jean de Brébeuf avait vu dans le firmament une croix immense qui, venant du pays des Iroquois, s'étendait vers celui des Hurons et l'embrassait tout entier. Dieu révélait ainsi au futur martyr le sort

(1) 29 septembre 1642.
(2) 18 octobre.
(3) 19 octobre 1646.
(4) Rouvier, *ouvrage cité*, p. 219.

préparé aux peuplades que ce vaillant apôtre avait pendant de longues années si courageusement évangélisées.

La prophétie allait bientôt se réaliser. Souvent menacées par leurs féroces ennemis, les bourgades huronnes furent enfin tour à tour attaquées et leurs habitants impitoyablement massacrés. Antoine Daniel, qui dirigeait à l'extrême frontière la mission de Saint-Joseph, inaugura en 1648, (1) l'ère des martyrs dans cette péninsule où commençait à s'épanouir une riche moisson de chrétiens (2).

Quelques mois plus tard, les Bienheureux Jean de Brébeuf (3) et Gabriel Lalemant (4) expiraient au milieu des plus atroces tourments. Charles Garnier devait les suivre de près et ceindre bientôt lui aussi le sanglant diadème du martyre. Dévot serviteur de Marie, il fut mis à mort à l'heure où se récitaient dans l'Église universelle les premières vêpres de l'Immaculée Conception. Il alla célébrer cette fête dans les cieux.

A quelques heures de là, peut-être même à l'aube du lendemain, un autre fils de saint Ignace de Loyola allait mêler sa voix aux chœurs angéliques pour chanter la pureté sans tache de la Vierge : Noël Chabanel, épuisé, abandonné, errant sans secours à travers les bois, périt, " martyr dans l'ombre " comme il l'avait désiré, de la main d'un Huron apostat. La dernière étoile s'était allumée

(1) 4 juillet 1648.
(2) Près de 8,000 sur 25,000. Il n'y en avait aucun en 1626.
(3) 16 mars.
(4) 17 mars 1649.

au sein de cette brillante constellation de Bienheureux que Rome vient de présenter officiellement à l'admiration de l'univers entier et à la piété des fidèles de toute la chrétienté.(1) Dieu les a couronnés. Ils brilleront éternellement comme le soleil dans le royaume de leur Père, dans la splendeur des saints.

Reposez en paix sur votre lit de gloire, vaillants athlètes du Christ, intrépides conquérants des âmes. Reposez-vous à jamais des travaux et des luttes de l'exil. Dans ces palais éblouissants de lumière que vous avez échangés contre les misérables huttes de la terre, réjouissez-vous durant de perpétuelles éternités. Pendant votre séjour ici-bas vous avez été témoins de spectacles bien différents : les uns vous ont consolés, les autres vous ont navrés de douleur. Vous avez vu des âmes, sauvées par vous, monter dans la piété, le renoncement et l'amour et se hausser au niveau du plus pur héroïsme ; vous en avez vu d'autres s'enfoncer dans l'égoïsme, la licence et la dégradation. Lorsque du haut du ciel où vous habitez, vous vous penchez sur ses bords pour nous regarder, vous apercevez toujours ce mélange de beauté et de laideurs morales, de pureté ou d'innocence et de corruption ; votre regard distingue parmi nous une jeunesse licencieuse, des époux infidèles, des orgueilleux et des égoïstes à côté de chrétiens fervents, nobles, aimants, généreux et dévoués jusqu'à la joie dans l'abnégation. Invoquez pour nous le Maître tout-puissant que vous avez si bien servi, qui sut vous faire accomplir des

(1) 21 juin 1925.

œuvres et cultiver des vertus si admirables et vous marqua si glorieusement du sceau des élus. Demandez-lui de faire disparaître d'au milieu de nous cet amour déréglé des jouissances, cette recherche insensée de plaisirs et de vanités qui ne durent qu'un jour et nous préparent d'amères déceptions, peut-être même d'interminables regrets. Obtenez-nous une jeunesse pieuse, des époux fidèles et saintement unis en Dieu, des vierges toujours éprises comme vous des charmes de Jésus-Christ et prêtes à tous les dévouements, des prêtres au cœur d'apôtre, embrasés d'ardeurs séraphiques, des héros et des saints. Faites, par votre puissante intercession, qu'un jour nous allions nous aussi briller " comme le soleil dans le royaume de notre Père " des cieux et chanter avec vous les miséricordes et la magnificence du Seigneur durant les siècles des siècles.

PANÉGYRIQUE[1]

du Bienheureux Gabriel Lalemant, par le R. P. Maurice, des Frères Mineurs Capucins, curé de la paroisse Saint-Charles de Limoilou.

Laudamus viros gloriosos et parentes nostros in generatione sua. (Eccles. 44.) — Louons ensemble les hommes illustres qui furent les pères de notre race.

MES FRÈRES,

C'est en ces termes que l'Écrivain sacré exhorte les fils d'Israël à célébrer le souvenir glorieux de ces grands homme que Dieu avait donnés à son peuple comme chefs et comme guides aux heures importantes de son histoire.

Nous sommes justement assemblés aujourd'hui pour acclamer dans l'admiration et la reconnaissance ceux en qui nous voyons la gloire la plus pure et les vrais guides de notre race.

Car un peuple ou un homme ne vaut que par son âme. Et ceux qui mettent dans l'âme d'un peuple les éléments de sa véritable grandeur, ce sont les saints.

Aussi l'hommage que nous donnons à nos Bienheureux martyrs canadiens est-il pieux parce que nous le savons mérité, il est empressé pour avoir été si longtemps contenu, il est fervent parce que l'apo-

(1) Ce panégyrique fut prononcé le 15 novembre, dernier jour du Triduum, dans la chapelle des Pères Jésuites.

théose d'aujourd'hui nous en présage d'autres aussi ardemment désirées.

Mais de même que les héros de la poésie antique incarnaient dans leur personne tous les hauts faits d'une nation entière, ainsi nos glorieux martyrs résument-ils à nos yeux toute l'épopée d'où est sorti le peuple canadien-français, et nous ne pourrions leur donner un hommage intégral sans rappeler à notre pieux souvenir ce que Dieu par eux et par d'autres a daigné faire pour notre race.

" Nul peuple jamais n'eut des origines comparables à la nôtre."

La thèse a été établie et elle est désormais sans conteste: la fondation du Canada fut une œuvre essentiellement religieuse.

" En se dirigeant vers le Nouveau-Monde, les Espagnols venaient chercher de l'or, les Anglais la liberté et un profitable trafic, les Français une œuvre d'évangélisation.

" C'était l'époque où la France sortait victorieuse de sa longue et âpre lutte soutenue pour la défense de sa foi.

"Tandis que les deux tiers de l'Europe avaient apostasié, la France combattait pour demeurer fidèle : cinquante ans elle combattit contre les ennemis du dehors, contre les renégats du dedans, contre son roi même. Mais enfin elle avait la victoire et la paix."

Or cette foi qui avait été si vaillante au dedans deviendra désormais conquérante au dehors. C'est

alors que s'épanouit l'action évangélisatrice de la France à l'étranger : elle envoie ses missionnaires dans tout l'Orient et toute l'Afrique connue, mais surtout elle ambitionne de fonder en ce Nouveau-Monde un royaume qui sera comme un dédoublement d'elle-même, une Nouvelle-France, et qui deviendra à proprement parler le royaume même de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ce fut l'idée dominante des quatre rois successifs qui s'occupèrent du Canada, ce fut l'idée dominante qui guida les découvreurs et les explorateurs de ces régions, ce fut l'idée exclusive à laquelle tant de nobles Français et de magnanimes Françaises vouèrent leur fortune et leur vie, ce fut cette idée qui dans tous les couvents de France suscitait d'incessantes prières et obtenait les intercessions du peuple lui-même.

N'est-il pas touchant, par exemple, de lire dans les archives de telle petite paroisse de campagne que " pour demander à Dieu ses bénédictions sur l'entreprise du Canada, il s'est fait 3 processions, 75 jeûnes, 124 disciplines, 18 aumônes diverses et quantité d'oraisons" ?

Les gouverneurs civils placèrent ce souci au-dessus de tout autre, et les colons eux-mêmes s'étaient fait une âme apostolique, ayant conscience qu'ils remplissaient un rôle essentiel dans l'évangélisation de ce pays. C'est grâce à l'influence de ce noble idéal que jamais peuple ne fut chaste, religieux et moral comme ce peuple durant les premiers 50 ans de son existence.

La France avait donné son or, ses prières et le plus pur de son sang pour accomplir cette œuvre — et Dieu y avait ajouté sa bénédiction. *Laudemus viros gloriosos !*

Louons ensemble tous les artisans de cette œuvre et remercions Dieu d'avoir couronné leurs efforts.

Parmi les artisans les plus actifs furent sans doute les missionnaires qui avaient pour rôle de convertir les indigènes et de maintenir l'élément français dans sa pureté de vie.

Les fils de saint François furent de généreux pionniers, mais les fils de saint Ignace vinrent bientôt s'adjoindre à eux, et par le nombre de leurs missionnaires, par l'éclat de leur mérite et la hardiesse de leur apostolat, ils prirent et gardèrent une place tout à fait prépondérante dans ce méritoire labeur.

Aussi est-ce avec joie que les familles religieuses qui ont collaboré à l'œuvre commune viennent aujourd'hui rendre un juste hommage à cette incomparable phalange d'apôtres et se réjouir du triomphe de huit de leurs frères.

D'ailleurs l'honneur que reçoit en cette circonstance la famille de saint Ignace rejaillit sur tous ses frères d'armes, comme durant la guerre les titres accordés à un soldat valeureux récompensaient aussi les mérites obscurs de tous les autres soldats.

Cette radieuse auréole qui nimbe désormais le front généreux de nos huit martyrs projette sûrement quelques reflets sur les autres fronts qui, penchés sur le même sillon, y versèrent aussi leur sanglante sueur.

Laudemus viros gloriosos !

De tout cœur louons donc ces hommes illustres qui furent les vrais pères de notre race !

Mais parmi eux tous j'ai mission de présenter à votre vénération spéciale la physionomie très douce et très noble du Bienheureux Gabriel Lalemant.

Il naquit à Paris, le 10 octobre 1610, dernier de six enfants. Peu après, son père mourut, mais il lui restait sa mère. Ce que fut cette généreuse et sainte mère on peut le conjecturer par ceci : des six enfants un seul s'établit dans le monde, les cinq autres entrèrent en religion et elle-même prit enfin le voile de récollette.

Gabriel entra au noviciat des Jésuites le 24 mars 1630 ; il avait donc 20 ans. Il avait une figure distinguée avec un corps frêle et délicat, mais dans cette fragile enveloppe vivait une âme généreuse et d'une force indomptable.

Dès son noviciat il conçut un vif désir de se dévouer aux missions du Canada nouvellement fondées et il en fit la demande à ses supérieurs.

Mais le jeune novice devait compléter d'abord ses études et sa formation religieuse ; c'est ce qu'il fit tout en se livrant à l'enseignement dans divers collèges de la Compagnie.

Il était prêtre depuis deux ans lorsque la peste, ce redoutable fléau qui durant cinq siècles venait périodiquement désoler le monde, éclata furieuse, semant partout la terreur et la mort.

Gabriel aussitôt offrit instamment ses services pour soigner les pestiférés.

"Il me serait si doux, disait-il, de mourir à la fleur de l'âge !"

Mais Dieu le réservait à d'autres dévouements et à une fin plus glorieuse.

En attendant, les années passaient monotones et pleines de mérite dans le dur labeur de l'enseignement.

Mais son secret désir toujours faisait palpiter son cœur; devant ses yeux revenait incessamment l'obsédante vision de ses chers Sauvages auxquels, il le sentait bien, il appartiendrait bientôt, et ces généreux désirs, ces rêves magnanimes, façonnaient à notre Bienheureux une âme de plus en plus apostolique.

L'heure désirée, attendue, appelée de tant de vœux, va sonner enfin !

Des nouvelles sont venues du Canada qui exigent l'envoi d'un autre groupe de missionnaires. C'est que la mort et la maladie ont fait des vides douloureux dans les rangs de ces valeureux ouvriers, et leurs sueurs ont fécondé le sol à tel point que la moisson lève partout avec les perspectives les plus encourageantes.

Gabriel Lalemant tressaille d'un saint enthousiasme, son sommeil est hanté comme celui de l'Apôtre par la vision des malheureux païens qui lui faisaient des gestes d'appel ; de nouveau il supplia qu'on lui fit la faveur de l'envoyer dans ces lointaines missions.

Cette fois sa requête fut agréée et il reçut son obédience pour le Canada.

Le vaisseau qui l'emportait vers l'apostolat et le martyre partit de La Rochelle le 15 juin 1646. Notre Bienheureux avait trente-six ans.

Trois mois de pénible navigation l'amenèrent enfin devant Québec, où le navire mouilla aux premiers jours de septembre.

Quel tressaillement souleva alors notre saint missionnaire !

Il la voyait enfin cette terre tant convoitée où allait joyeusement se dépenser son dévouement à la cause du Christ et au salut des âmes ! En débarquant il tomba à genoux et baisa pieusement le sol, tandis que dans son âme il suppliait Dieu d'accepter l'oblation de ses sueurs et de son sang pour féconder cette terre qui était demeurée jusqu'alors frappée de la malédiction originelle.

En arrivant à Québec, le Bienheureux Lalemant trouva la mission des Jésuites bien établie et prospère sous la très sage direction d'un de ses oncles, le célèbre Jérôme Lalemant, dont Marie de l'Incarnation disait : " C'est la plus sainte âme que je connaisse ". Ce sont donc des bras tout fraternels qui s'ouvrirent pour accueillir le nouveau venu.

Celui-ci rêvait d'être missionnaire avec tout ce qu'à cette époque le terme comportait de privations, de labeurs et de risques mortels.

Mais le sage Jérôme Lalemant décida de garder quelque temps son neveu auprès de lui ; aussi bien fallait-il lui permettre de s'acclimater en s'initiant à son nouveau ministère.

D'ailleurs avec un corps si frêle, ce jeune missionnaire pourrait-il jamais supporter les fatigues des missions lointaines chez les tribus nomades ?

Le Bienheureux Gabriel fut donc retenu à Québec, où il donna son ministère aux indiens convertis et

aux quelques Français qui alors composaient la colonie.

Nous le trouvons en 1647 à Sillery, où les sauvages chrétiens ravissaient son âme par la généreuse ardeur de leur foi ; il passe ensuite aux Trois-Rivières d'où il revient à Québec. L'hiver de 1648 il prêche le carême à Beauport et de nouveau il travaille à la mission de Sillery.

Mais ce ministère, quoique actif et si consolant, ne répondait point aux ambitions qui lui avaient fait traverser les mers. Il était venu pour le sacrifice absolu, or il trouvait ici un confort relatif et une pleine sécurité, tandis que là-bas, dans la lointaine Huronie, d'autres missionnaires se dépensaient et mouraient.

De toute son âme il priait Dieu de l'accepter lui-même pour ce noble labeur. " *Ecce ego, mitte me* ! " " Seigneur, daignerez-vous agréer mes faibles services : je serais si heureux d'aller pour vous travailler dans cette partie de votre champ ! "

Sur ces entrefaites l'envoi d'un nouveau contingent de missionnaires vers la Huronie fut décidé et le P. Gabriel fut du nombre.

Il partit de Québec avec quatre autres jésuites, trente Français et un grand nombre de sauvages dans soixante canots.

C'était le 6 août 1848 ; un mois après la flotille arrivait à destination.

Les nouveaux venus furent accueillis par le célèbre Père Ragueneau, supérieur de ces lointaines missions, et chacun fut attribué comme compagnon à un

missionnaire ancien, afin que tout en l'aidant il pût s'instruire à son école.

Le Père Gabriel fut donné comme assistant au Père de Brébeuf.

Le Père de Brébeuf était appelé " le géant des Hurons ", et il l'était non seulement par sa taille herculéenne, mais plus encore par son indomptable courage, une âme magnanime et de très glorieux états de service dans ce si dur apostolat.

De quel cœur le vieux missionnaire accueillit son jeune assistant qui bientôt serait son compagnon de martyre ! Ces deux nobles âmes étaient dignes d'associer leurs travaux, leurs combats et leur triomphe.

Le moment où le Bienheureux Gabriel arrivait en Huronie était tragique. Les Iroquois, l'an précédent, y avaient fait une incursion meurtrière et ils avaient martyrisé le Père Daniel : ces barbares reviendraient sans doute à l'improviste.

Toute la tribu huronne sentait planer sur son existence la redoutable menace. Mais cette perspective était très favorable au travail des missionnaires. Devant la catastrophe entrevue, les Hurons acceptaient plus volontiers cette religion qui leur promettait la vie après la mort ; le mouvement de conversions était donc très intense.

Le Bienheureux Lalemant, tout en apprenant la langue huronne, donnait au Père de Brébeuf une très efficace collaboration. L'hiver s'achevait après un actif et très consolant labeur.

Voici qu'un jour, au milieu de mars, trois sauvages arrivent au village de Saint-Louis où se trouvaient

les deux missionnaires et ils apportent une foudroyante nouvelle : " Un parti de mille Iroquois a surpris de très bon matin le village voisin de Saint-Ignace ; ils en ont égorgé les habitants et eux seuls ont échappé au massacre. Demain matin les Iroquois vont essayer de vous surprendre également pour vous faire subir un pareil sort."

La décision fut aussitôt prise : on évacue sur Sainte-Marie tout ce qui est trop faible pour combattre et il ne restera à Saint-Louis que des hommes décidés à lutter et à mourir.

On organise la défense, mais surtout chacun se prépare à la mort et les catéchumènes sont baptisés en hâte.

L'assaut attendu se produit en effet le lendemain matin ; les Iroquois sont repoussés une fois, deux fois, mais ils sont mille et les défenseurs une centaine. Une nouvelle attaque plus furieuse renverse la palissade, les assaillants font irruption et c'est aussitôt le massacre général.

On épargna les deux missionnaires.

Au guerrier Iroquois, il fallait après la bataille un trophée et une récompense : un prisonnier de guerre qui serait torturé tandis que le vainqueur se livrerait à l'orgie.

Ce fut le sort de nos Bienheureux de fournir à ces barbares cette suprême récompense de la victoire.

Leur supplice commença sans tarder : on les dépouilla de leurs vêtements, les ongles des pieds et des mains leur furent arrachés et on leur administra la bastonnade.

Mais le lieu n'étant pas sûr pour les Iroquois, les martyrs furent en hâte traînés jusqu'au village de Saint-Joseph, où derrière des palissades bien réparées, les envahisseurs jouisaient en paix de leur triomphe.

On attache le Père de Brébeuf à un poteau et l'affreuse torture dont tout le monde connaît les horribles détails se déroule durant de longues heures.

Le Père Lalemant, aux membres délicats, ne pouvait promettre à ces monstres des jouissances aussi prolongées. On le tint à l'écart.

On l'enveloppa dans une robe faite d'écorces de bouleau et de sapin, mais avant d'y mettre le feu on amena le jeune martyr devant son vieux compagnon. Le navrant spectacle !

Le saint missionnaire gisait le corps mutilé, lacéré, calciné : il était sans mouvement mais il vivait encore.

Lalemant tomba à genoux et baisa pieusement les saintes blessures. " Ah! s'écriait-il, voilà donc, mon Père, que nous sommes donnés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes ! "

Brébeuf ne répondit point, car ses lèvres avaient été coupées, mais d'un regard levé au ciel il réconforta son jeune compagnon d'héroïsme.

Celui-ci est en effet entraîné aussitôt, car son tour est arrivé de divertir les vainqueurs.

Le feu est mis aux écorces dont on l'a enveloppé, tandis que les sauvages dansent et hurlent autour de la torche vivante.

On attache ensuite le martyr au poteau et on renouvelle sur lui les tortures infligées à son compagnon qui vient de mourir.

Son corps est percé de pointes de fer ; avec des couteaux on fait dans ses chairs des incisions profondes en forme de croix et dans ses ouvertures béantes on insère des haches rougies au feu. Par une sacrilège ironie, on le baptise en même temps d'eau bouillante.

Le martyr, impassible, ne soupirait même pas : il levait seulement ses yeux et ses mains au ciel. Les bourreaux croyant que toute sa force d'âme lui venait de ces gestes symboliques l'empêchaient de les renouveler.

La nuit survint durant ces scènes d'horreur.

Le martyr fut alors livré aux jeunes enfants qui exercèrent sur lui leur férocité naissante pendant le sommeil des guerriers.

Au matin le supplice officiel recommença et on reconduisit la victime au poteau de torture. Renouvelant le geste de saint André, le bienheureux tomba à genoux et baisa amoureusement le bois d'infamie. *O bona crux !* murmura-t-il.

Le malheureux présentait aux regards un effrayant spectacle ; son corps était informe, contusionné, brûlé, déchiqueté ; mais son âme invincible animait toujours ses membres meurtris et leur permettait de souffrir encore.

Il y eut de nouvelles incisions en forme de croix, de nouveaux ironiques baptêmes avec de l'eau bouillante et enfin un guerrier s'approcha qui de sa hache trancha la tête du martyr.

C'était le 17 mars 1649. Le Bienheureux avait trente-neuf ans.

Une fois de plus le sang d'un martyr a arrosé la terre canadienne comme pour la baptiser, une fois de plus les cendres d'une pure victime brûlée en holocauste pour le Christ sont mêlées au sol pour le consacrer ; mais une fois de plus aussi se vérifie le vieil adage et la religion fleurit désormais où un martyr a souffert.

Aujourd'hui, dans cette ancienne Huronie où s'étaient déroulées autrefois les affreuses scènes que nous connaissons, se trouvent disséminés des villages indiens paisibles et heureux.

La " Robe noire " y est pieusement écoutée par les descendants des Hurons et des Iroquois, qui désormais fraternisent, sont des chrétiens sincères, et leurs missionnaires jésuites récoltent dans la joie ce que leurs glorieux frères d'autrefois semèrent dans les pleurs.

Dieu soit béni qui donne à ses serviteurs une telle récompense même en ce monde !

Et bénis soient nos saints martyrs dont la vie apostolique et la mort glorieuse nous sont un tel exemple !

Puisse leur pieuse intercession nous obtenir la grâce de toujours soutenir nous-mêmes le bon combat pour que nous ayons un jour part à leur gloire ! — Amen.

PANÉGYRIQUE [1]

des Bienheureux Martyrs Canadiens, par M. l'abbé Alexandre Vachon, directeur spirituel au Séminaire de Québec.

CHERS CONFRÈRES,
MESDAMES ET MESSIEURS,

C'est pour le Conseil Québec des Chevaliers de Colomb un insigne honneur de prendre une part active à ces fêtes solennelles en l'honneur des bienheureux martyrs canadiens de la Compagnie de Jésus. Et c'est pour moi une joie bien grande d'être l'interprète de notre Association Catholique pour chanter à la gloire de ces héros que Rome a officiellement auréolés du titre de Bienheureux, le 21 juin dernier, l'hymne de reconnaissance qui termine ces cérémonies de triduum.

Jusqu'à cette année à jamais mémorable de 1925 nous avions nos apôtres, nos guerriers, nos éducateurs, nos hommes politiques ; il manquait à notre patrie canadienne des protecteurs qui, pour avoir connu notre pays de leur vivant, pour avoir travaillé sur la même terre que nous, pour avoir fécondé de leur sang généreux la bonne semence de la foi jetée par eux et par des auxiliaires sur les bords du St-Laurent, doivent écouter d'une oreille plus attentive

(1) Ce panégyrique fut prononcé à la Salle des Chevaliers de Colomb, Grande-Allée, Québec, le 15 novembre 1926.

nos humbles supplications et doivent user d'une façon toute spéciale de leur puissance auprès du Roi des Rois, pour accorder à notre peuple les secours nécessaires.

Jusqu'aujourd'hui, lorsqu'on vous parlait de saints et de martyrs, votre imagination vous transportait en des pays éloignés ; vous vous représentiez les arènes où des hommes, des femmes et de jeunes enfants étaient déchirés par des bêtes fauves aux applaudissements d'une foule enthousiaste, ivre de plaisir et de sang. Dans le martyrologe, en effet, tous les âges sont représentés, depuis l'âge le plus tendre comme Tharcisius, l'admirable martyr de l'Eucharistie, jusqu'à des vieillards à cheveux blancs qui retrouvent en face de leurs bourreaux toute l'énergie de leur jeunesse pour sourire aux plus cruels supplices, braver les persécuteurs et mourir les regards fixés au ciel.

Maintenant nous aurons nos martyrs, des bienheureux que nous pourrons prier solennellement et dont nous pourrons vénérer les précieuses reliques, des bienheureux qui ont gagné leur couronne, qui ont conquis leurs palmes immortelles sur notre terre bien-aimée, qui ont entendu la voix de Dieu leur parler dans la beauté de nos paysages canadiens, qui ont fait monter vers leur Créateur un hymne de reconnaissance en contemplant la douce ondulation de nos montagnes sublimes et le calme reposant de nos riantes vallées, qui ont passé une partie de leur vie dans nos grandes forêts silencieuses, ont battu des sentiers devenus aujourd'hui nos grandes

routes, ont vogué avec de légères embarcations sur nos lacs paisibles, sur nos fleuves et nos rivières sillonnés aujourd'hui par de vastes navires.

Nos bienheureux martyrs Jean de Brébeuf, Gabriel Lalemant, Antoine Daniel, Charles Garnier, Noël Chabanel, Isaac Jogues, René Goupil et Jean de la Lande, tous fils de S. Ignace, ont connu notre Canada et ils l'ont aimé. Ils ont aimé notre patrie pour ses beautés naturelles, ils l'ont aimée surtout pour les âmes qu'ils y ont trouvées et qu'ils voulaient donner à Dieu.

Ils ont entendu la voix du Maître qui les appelait comme les premiers Apôtres. *Ite, docete gentes*, allez, enseignez les nations. Quittez votre beau pays auquel vous êtes attachés par les fibres les plus intimes de votre âme ; allez dans cette Nouvelle France où des peuplades nombreuses sont privées de la lumière de la foi. Acceptez généreusement cet exil ; vous y rencontrerez bien des difficultés, bien des épreuves ; vous y devrez sacrifier tout ce que vous avez de plus cher, même votre vie pour la conversion de ces infidèles ; vous verrez que chez ces peuples barbares on connait tous les raffinements de la barbarie ; allez, quand même!

Allez enseigner... allez faire sortir de l'ignorance et de l'erreur les âmes innombrables auxquelles les vérités religieuses n'ont jamais été enseignées. Allez leur faire connaître les dogmes sublimes sur Dieu, sur l'homme et sa destinée, que je suis allé porter au monde et auxquels leur raison ne pourra jamais s'élever par ses seules lumières. Allez étendre le

règne de Dieu au sein de ces sauvages et augmenter le nombre de mes adorateurs confiants et soumis. En travaillant à sauver des âmes, vous deviendrez mes collaborateurs, mes co-rédempteurs du genre humain. Vous réjouirez le ciel ; vous édifierez la terre ; vous ferez trembler les enfers.

Serviteurs dévoués du Père de famille, vous tirerez de l'abîme des hommes qui sont encore plongés dans l'ignorance et le péché. Vous les sauverez et ainsi vous participerez aux mérites des apôtres, des confesseurs, de tous ces héros, martyrs de la charité et de la vraie fraternité chrétienne, que le monde vénère et que le ciel récompense dans un bonheur sans fin.

Et afin de vous montrer que c'est bien seulement dans le but de sauver des âmes, avec l'espoir même de verser leur sang pour le Maître que nos bienheureux ont dit adieu à tout ce qu'ils avaient de plus cher en ce monde et qu'ils ont répondu généreusement à l'appel divin pour venir déployer leur zèle en notre patrie naissante, laissez-moi vous citer quelques-unes de leurs propres paroles.

Le Père Le Jeune écrivait en 1633 : " Il faut se passer deux ou trois jours de manger... Sur la fin de nos vivres, quand je pouvais avoir une peau d'anguille pour ma journée, je me tenais pour bien déjeûné, bien dîné et bien soupé... On souffre mais Dieu fait gloire d'aider une âme quand elle n'est pas secourue des créatures."

" J'avoue que je ne saurais me défendre d'une pensée qui me presse le cœur, dit un autre mission-

naire : *cupio impendi et superimpendi pro vobis.* Pauvre Nouvelle France, je désire me sacrifier pour ton bien, et quand il me devrait coûter mille vies, moyennant que je puisse aider à sauver une seule âme, je serai trop heureux de ma vie très bien employée."

Des missionnaires écrivent à leur Supérieur de Québec : " Nous sommes peut-être sur le point de répandre notre sang et d'immoler nos vies pour le service de notre bon Maître Jésus-Christ... Qu'il soit béni à jamais de nous avoir, entre plusieurs autres meilleurs que nous, destinés en ce pays pour lui aider à porter sa Croix... S'il veut que dès cette heure nous mourions, ô la bonne heure pour nous ! S'il veut nous réserver à d'autres travaux, qu'il soit béni ; si vous entendez que Dieu ait couronné nos petits travaux, ou plutôt nos désirs, bénissez-le ; car c'est pour lui que nous désirons vivre et mourir et c'est lui qui nous en donne la grâce."

Un autre s'exprime de la façon suivante : " Je m'estimerais trop heureux si Dieu avait permis que je tombasse entre leurs mains. Un acte d'amour est plus pur au milieu des flammes que ne le sont toutes nos dévotions séparées des souffrances."

Ces hommes prédestinés ont répondu à l'appel du Maître qui leur demandait de le suivre jusqu'au Calvaire : *Veni, sequere me.* Viens, suis-moi, disait-il à chacun d'entre eux.— Le 19 juin 1625, les premiers missionnaires jésuites mettaient pied sur ce sol canadien qui devait boire leur sang.

On raconte de Fra Angelico, le célèbre peintre, qu'il ne peignait qu'à genoux les têtes du Christ

et de la Vierge, tellement il sentait sa faiblesse et son impuissance en face du chef-d'œuvre à reproduire : n'est-ce pas aussi à genoux qu'il nous faudrait lire la vie de nos martyrs qui nous prêchent plus éloquemment que personne le mépris des plaisirs de ce monde et l'amour de Dieu.

Voici ce que dit de chacun des bienheureux le regretté Cardinal Bégin, dans la lettre pastorale de mai dernier :

" Le Bx Jean de Brébeuf, martyrisé le 16 mars 1649, véritable héros par la pratique de toutes les vertus, excella surtout par sa charité envers Dieu et envers les hommes. Il avait signé de son sang l'offrande de sa vie à Notre-Seigneur et fait vœu de ne jamais fuir le martyre. Saisi par les Iroquois il eut les ongles arrachés et reçut deux cents coups de bâton ; attaché ensuite au poteau, il le baisa à genoux avec des transports de dévotion ; ses tortures durèrent trois heures.

" Il eut les membres tailladés et brûlés, la peau de la tête arrachée, les chairs percées par des alènes chauffées à blanc ; il supporta les colliers de haches rougies au feu et l'eau bouillante jetée sur sa tête en dérision du baptême. Pour qu'il cessât de prêcher la foi, on lui coupa les lèvres et la langue et on lui enfonça un fer rouge dans la gorge. Enfin, les barbares émerveillés de son inaltérable force d'âme, lui arrachèrent le cœur qu'ils dévorèrent, croyant par là hériter de son courage.

" Le Bx Gabriel Lalemant, qui a cueilli la palme du martyre le 17 mars 1649, pris avec le P. de Bré-

beuf, souffrit dans un corps frêle et débile, mais avec une âme forte, les mêmes tortures et d'autres encore durant l'espace de 17 heures. Il fut livré toute une nuit à la malice d'une troupe de jeunes gens qui le torturèrent de toutes façons, lui taillant et hachant la chair de la tête et d'autres membres, qu'ils brûlaient ensuite au fer rouge. Durant tout son supplice il priait les yeux levés au ciel et les mains jointes.

"Les barbares, espérant lasser sa patience et comprenant qu'il la puisait dans la prière, s'acharnèrent à l'empêcher de joindre les mains et de regarder le ciel ; on coupa et on brûla ses doigts et, comme il continuait de joindre les mains, on les lui coupa et l'on brûla ses yeux au fer rouge. Enfin, au point du jour, quand il ne fut plus qu'une plaie sanglante, un coup de hache lui ouvrit la tête et délivra son âme généreuse.

" Le Bx Antoine Daniel, qui a reçu la couronne du martyre le 4 juillet 1648, missionnaire chez les Hurons depuis plus de quinze ans, voit les bandes iroquoises fondre sur sa chapelle au moment où il finit sa messe. " Mes enfants, dit-il à ses chrétiens, aujourd'hui nous serons en paradis." Il les bénit, les absout et pour leur permettre de s'échapper, il s'avance résolument au-devant des ennemis. Ceux-ci, déconcertés d'abord par son audace, l'accablent de coups et jettent son corps dans la chapelle en flammes, auprès de cet autel où il s'était offert une heure auparavant avec la divine victime.

" Le Père Charles Garnier, martyrisé le 7 décembre 1649, homme d'une innocence angélique, regardé partout comme un saint, accueillit avec délices son choix pour la mission huronne, comptant bien y verser son sang pour Jésus-Christ. A l'annonce de l'arrivée des Iroquois dans sa bourgade, il se hâte de baptiser et d'absoudre ses ouailles, il envoie en lieu sûr tous ceux qui peuvent fuir et reste avec les vieillards et les malades pour les préparer à la mort qu'ils ne peuvent éviter. Les barbares le blessent et le frappent à mort. Il reprend ses sens un moment et se traîne auprès d'un moribond pour l'assister, quand un Iroquois le tue de son arme à bout portant.

" Le Bx Noël Chabanel, qui a été martyrisé le 8 décembre 1649, le lendemain de la mort du Bx Charles Garnier, pour ne pas manquer à la grâce du martyre, fait vœu de rester dans la mission huronne, malgré toutes les répugnances et une difficulté extrême à apprendre la langue de ses néophytes. Il se rendait en canot à l'Ile Saint-Joseph quand son guide, un huron apostat, le massacra en haine de la foi qu'il avait reniée et jeta son corps dans les flots.

" Le Bx Isaac Jogues, martyrisé le 18 octobre 1646, est l'un des martyrs les plus glorieux de la Sainte Église ; les annales des premiers siècles présentent peu de cas comparables au sien. Un jour il avait demandé à N.-S. de boire largement à son calice. Il reçut aussitôt l'assurance que sa prière était entendue. Toutes les cruautés que les Iroquois exerçaient sur leurs prisonniers, il eut à les subir à plusieurs reprises, étant traîné de village en village pour être partout le jouet de la cruauté de tous.

" Roué de coups, brûlé, mutilé, déchiré dans ses membres qui n'étaient que des plaies vives pendant des semaines entières, il fut en outre réduit en un esclavage qui dura un an. Délivré, il est transporté en France où, quand on l'a reconnu, il est vénéré comme un martyr et un saint. Mais son cœur est tout à la Nouvelle-France, il obtient d'y retourner, et c'est pour aller de nouveau chez les barbares qui l'ont si affreusement mutilé. " J'irai, dit-il, et je ne reviendrai pas." Invité traîtreusement à aller visiter un Iroquois, il se baissait pour pénétrer dans la cabane quand un coup de hache acheva son glorieux martyre et lui en assura la palme.

" Les Bx René Goupil et Jean de la Lande étaient attachés à la personne du P. Jogues. Le Bx René Goupil l'accompagna dans son premier voyage et fut soumis aux mêmes tortures que lui ; un sauvage lui fendit le crâne le 29 septembre 1642 parce qu'il l'avait vu faire le signe de la croix sur le front d'un enfant malade. Le Bx Jean de la Lande, compagnon du Bx Jogues dans sa dernière mission, ne voulut pas consentir à le quitter sous le coup des menaces de mort : il partagea ses mauvais traitements, et, comme lui, fut immolé par la hache de l'Iroquois."

Voilà nos glorieux saints ! aujourd'hui vous avez vénéré leurs précieuses reliques. Mais ces reliques vous les portez en vous. C'est leur sang qui coule dans vos veines, c'est leur chair qui compose votre chair. Et, ceci, Mesdames et Messieurs, n'est pas seulement une manière de parler, une simple figure de rhétorique : c'est une réalité. Leur sang glorieux

s'est mêlé à notre terre et c'est une vérité scientifique que les corpuscules ne se détruisent pas mais se transforment.

Les atomes dont l'ensemble constituaient leur chair martyrisée ont nourri et nourrissent encore nos moissons ondulantes, fécondes comme nos familles canadiennes qu'elles doivent nourrir à leur tour. Ce sang de martyrs qui a arrosé notre terre s'est transformé en ces épis de blé lourds qui deviendront plus tard les hosties de nos autels pour être changés encore au corps même du Christ, qui devient dans la communion notre propre chair et notre propre sang. Ce sang et cette chair martyrisés sont transformés et se transforment en ces fleurs charmantes dont le parfum délicat s'exhale sans cesse comme une prière fervente montant perpétuellement vers le Très-Haut pour attirer sur notre peuple les faveurs célestes.

Vous portez dans votre corps le sang de nos martyrs : ai-je besoin de vous dire que ce corps vous devez le respecter comme un précieux reliquaire. Le sang de nos martyrs fait battre vos cœurs : c'est dire qu'à chaque jour et à chaque instant du jour ce cœur doit s'élever vers l'Éternel par l'offrande d'une vie consacrée tout entière au service de Dieu.

Le sang de nos martyrs coule dans vos veines ; et voilà pourquoi l'exemple de nos bienheureux parle tous les jours à l'âme des nôtres. Voilà pourquoi notre terre canadienne-française est restée si catholique ; voilà pourquoi elle est devenue une terre

d'apôtres et une pépinière de missionnaires qui entendent eux aussi l'appel du Maître. Voilà pourquoi une généreuse phalange de jeunes gens quittent chaque année leurs foyers pour aller dans les pays lointains sauver des âmes ignorantes avec l'espoir eux aussi de cueillir la palme du martyre : en juin dernier des communautés religieuses sont venues cueillir chez nous, au Séminaire de Québec, douze vocations, dont 4 pour la Compagnie de Jésus, à laquelle appartenaient nos Bx martyrs.

Et ils sont entraînés encore aujourd'hui par l'amour des âmes. Il y a deux ans, lors d'un voyage en Alaska, desservi par les Jésuites, j'ai rencontré plusieurs missionnaires qui rappellent ceux des premiers temps de notre colonie. Un d'entre eux, le P. Jetté, est un enfant de Québec, fils unique d'une famille dont je n'ai pas besoin de faire l'éloge à Québec. Doué d'un esprit d'élite, perfectionné par une longue culture, il aurait pu briller dans le monde, dans les positions les plus élevées ; il a préféré consacrer toute sa vie à la conversion de pauvres sauvages. Un jour on lui demandait : " Si vous partiez d'ici, mon Père, (il était alors à Tanana), combien de sauvages, pensez-vous, garderont la foi ?" Et le Père Jetté de répondre avec sa douce humilité : "Oh ! je ne le sais pas. Cinquante ? Vingt-cinq ? Dix ? Je ne sais pas. Certainement un, mais, n'est-ce pas bien employer sa vie que de donner une âme à Dieu ?" Ne croyez-vous pas entendre le Bx Père Jogues nous dire : " Moyennant que je puisse aider à sauver une seule âme, je serai trop heureux de ma vie très bien employée."

Le sang de nos martyrs coule dans vos veines, c'est dire que vous devez vivre et mourir comme des saints, et comme dit un poète :

Lorsque le sang chassé par de puissants ressorts
Du cœur de l'homme a jailli comme l'onde,
Il va roulant sa pourpre vagabonde
Par les mille canaux qui sillonnent le corps :
De toutes parts il anime, il féconde,
Donne aux pieds la vigueur et la splendeur aux yeux,
Et du cerveau caché sous une voûte ronde
Fait sortir la pensée en éclairs radieux.

Et tout renouvelée par l'élément divin...
L'âme, perdant sa chaleur efficace
Et sentant décliner la force de son feu
Remonte d'elle-même
Au foyer primitif, à la source Suprême
Et va se retremper au grand souffle de Dieu.

APPENDICE

Reliques des Bienheureux Pères Jésuites martyrisés au Canada

Les ossements des Martyrs canadiens conservés à l'Hôtel-Dieu de Québec sont les suivants :

1° Le crâne du P. de Brébeuf au complet, sauf le maxillaire inférieur ;

2° Les deux fémurs du P. Lalemant ainsi que deux vertèbres (l'une lombaire et l'autre dorsale) de ce même Père ;

3° L'un des péronés (incomplet) du P. Garnier ;

4° Quelques parcelles d'ossements de ces mêmes Pères.

Les ossements conservés au Monastère des Ursulines consistent :

1° En 3 fragments de côte et un fragment de l'omoplate du P. de Brébeuf, plus quelques parcelles ;

2° En 2 fragments de côte et 2 parcelles d'ossements du Père Lalemant ;

3° En un os du tarse (astragale) du P. Garnier, et quelques parcelles.

On ne connaît pas de reliques des Pères Antoine Daniel et Noël Chabanel, ni du Père Jogues et de ses deux compagnons les Frères R. Goupil et Jean de Lalande.

Les ossements des Pères de Brébeuf et G. Lalemant ont certainement été apportés à Québec. Voici ce qu'écrit le Père Ragueneau dans la *Relation* de 1649 : " Après le départ de l'ennemi on envoya un Père et sept Français chercher les corps des Pères de Brébeuf et Lalemant au lieu de leur supplice. Nous ensevelîmes ces précieuses reliques le dimanche 21e jour de mars " (1649).

Et le Frère Regnault écrit de Caen en 1678 : " J'eus le bonheur de les porter en terre et de les inhumer, les reliques du Père Jean de Brébeuf avec celles du Père Gabriel Lalemant. Lorsque nous partîmes du pays des Hurons, on les enveloppa séparément dans de l'étoffe de soie, puis on les mit en deux petits coffres et nous les apportâmes à Québec où ils sont en grande vénération."

On ne sait pas la date précise à laquelle ces reliques furent confiées aux monastères de l'Hôtel-Dieu et des Ursulines. Mais la tradition constante dans ces maisons, ainsi que les inscriptions très anciennes qui les enveloppaient, sont une preuve manifeste de leur authenticité.

———

A la fin de mai 1925, une partie du péroné du Père Garnier, conservé à l'Hôtel-Dieu, et deux fragments de côte, dont l'un du P. de Brébeuf et l'autre du P. Lalemant, conservés aux Ursulines, furent envoyés à Rome pour la cérémonie de la Béatification.

Résolution du Conseil de Ville de Québec

BUREAU DU GREFFIER DE LA CITÉ — HÔTEL-DE-VILLE

Québec, 7 novembre 1925.

A une réunion régulière du Conseil municipal de la cité de Québec, Canada, il a été proposé par l'échevin Alfred Savard, Conseil du Roi, avocat, appuyé par l'échevin J.-A. Lesage, président du Comité des Travaux Publics, et il a été à l'unanimité

RÉSOLU :

Que ce Conseil profite de l'occasion solennelle de la translation des restes mortels des Bienheureux Martyrs Canadiens de la Compagnie de Jésus, pour témoigner publiquement une fois de plus de son profond attachement à l'Église Catholique Romaine et de son obéissance envers Sa Sainteté le Pape, dont le jugement infaillible vient de porter sur les autels les admirables pionniers de la Foi au Canada.

Que ce Conseil enregistre avec fierté le fait que tous ces Bienheureux Martyrs Canadiens ont vécu longtemps à Québec, avant d'entreprendre les missions héroïques qui leur valurent les palmes du martyre.

Que ce Conseil ordonne par la présente que copie de la dite résolution soit transmise à Sa Sainteté le

Pape Pie XI, glorieux successeur de saint Pierre, au Provincial de la Compagnie de Jésus, et qu'elle soit officiellement consignée dans les procès-verbaux de la Cité.

Que ce Conseil accepte avec plaisir l'invitation du Supérieur de la Compagnie de Jésus d'assister en corps aux cérémonies solennelles de la translation des reliques des Bienheureux Martyrs Canadiens, le jeudi, 12 novembre courant.

Fait à Québec, sous mon seing et le sceau de la dite cité, ce septième jour de novembre, en l'an mil neuf cent vingt-cinq (1925).

H.-J.-J.-B. Chouinard,

Greffier de la Cité de Québec.

———

Lettre de Monseigneur l'Administrateur

Aux membres du Conseil de Ville de Québec

Archevêché de Québec, le 19 janvier 1926.

A Son Honneur le Maire
et à MM. les échevins de la ville de Québec,
Québec.

Messieurs,

Ayant transmis, selon votre demande, à Notre Très Saint Père le Pape, les belles et catholiques résolutions adoptées par le Conseil de Ville à l'occasion de la translation des Reliques des Martyrs Jésuites, j'ai eu l'honneur d'être chargé par l'Éminentissime Secrétaire d'État de féliciter et de remercier votre Conseil de cette si religieuse attitude.

Dans la lettre qu'il a bien voulu m'adresser à ce sujet, Son Éminence le cardinal Gasparri dit :

" En se réjouissant de constater avec quelle fierté sainte le Conseil municipal de Québec a pris part en corps aux cérémonies solennelles de la translation des Reliques des Bienheureux Martyrs, le 12 novembre dernier, le Souverain Pontife ne doute pas que ces nouveaux élus, tout en ayant porté loin de Québec, le feu sacré de leur apostolat, n'enrichissent le berceau où ils ont puisé et mûri leur vocation des marques les plus précieuses de leur crédit auprès de Dieu."

Son Éminence ajoute que le Saint-Père accorde de tout cœur à tous les membres du Conseil de Ville de Québec la bénédiction Apostolique.

Heureux de vous faire part de cette marque de satisfaction et de paternelle bienveillance de Sa Sainteté, je vous prie, chers messieurs, d'agréer l'expression de mes sentiments religieusement dévoués.

† J.-Alfred Langlois,
Ev. de Titopolis,
Adm.

Les fêtes de la béatification des Martyrs Canadiens à Rome

Raconter les cérémonies romaines du 21 juin 1925, c'est pour moi revivre les plus heureux moments de ma vie. On sait, en effet, que j'ai eu l'honneur insigne de représenter les jésuites canadiens-français à la glorification des premiers Bienheureux du Canada ; comme Mgr E.-A. Deschamps, évêque-auxiliaire de Montréal, y représentait l'épisopat canadien, et l'honorable Honoré Mercier, ministre des Terres et des Forêts, le gouvernement de la grande province française du Canada ; comme les pèlerins canadiens, prêtres et laïques, conduits à Rome par les PP. Devine et Artus, avec tous nos compatriotes demeurant à Rome, prélats, maîtres, étudiants, une bonne centaine en tout, y représentaient le clergé et le peuple canadien tout entier.

Inutile de dire que la grande basilique vaticane a revêtu ses riches tentures, avec ses milliers et milliers de lumières, dessinant à merveille ses lignes architecturales. Quatre magnifiques tableaux dus au pinceau du professeur Polidori, deux " gloires " identiques, et deux bannières, disent à tous pour qui la fête est préparée. C'est la béatification des vénérables missionnaires martyrs du Canada, Jean de Brébeuf, Gabriel Lalemant, Antoine Daniel, Charles Garnier, Noël Chabanel, Isaac Jogues, René Goupil et Jean de la Lande. Aux " gloires ", c'est-à-

dire, au frontispice de Saint-Pierre, et au fond de l'abside, fort au-dessus de l'autel, nos huit Bienheureux martyrs s'élèvent sur les nues, cinq debout, trois agenouillés, six portant le costume de la Compagnie de Jésus, le Bienheureux Antoine Daniel vêtu du surplis et de l'étole et le Bienheureux Jean de la Lande en costume laïque. Au-dessus rayonne le monogramme de la Compagnie, environné de petits anges portant les palmes et les couronnes des martyrs. La " gloire " extérieure est encadrée de palmes, et au bas se lit l'inscription : " Les bienheureux martyrs canadiens et new-yorkais de la Compagnie de Jésus." Les deux bannières sont suspendues aux loges du dôme, de chaque côté de la Confession. L'une d'elles représente le Bienheureux Garnier frappé à mort en donnant l'absolution à un sauvage mourant. La scène est très vivante, la figure du martyr comme celles du sauvage chrétien et du meurtrier étant d'un grand naturel. Au-dessous se lit l'inscription : " Le Bienheureux Garnier, déjà blessé d'un trait, est tué comme il essaie d'aller absoudre un mourant." La seconde bannière représente le Bienheureux Chabanel jeté dans une rivière par un sauvage. Le peintre a su, en retraçant le rivage et la forêt avoisinante, obtenir de beaux effets de lumière. La légende porte : " Le Bienheureux Chabanel, tué par un apostat, est jeté dans une rivière."

La cérémonie s'accomplit selon le rite accoutumé. Le secrétaire des Rites et le Postulateur de la cause, le P. Fajella, se présentent d'abord au cardinal préfet

de la Congrégation des Rites, auquel le P. Postulateur demande la permission de faire publier la Lettre Apostolique qui inscrit les martyrs canadiens au nombre des Bienheureux. La faveur accordée, le secrétaire des Rites fait la même demande à son Éminence le cardinal Merry del Val, archiprêtre de la Basilique. Celui-ci entonne d'abord le *Veni Creator*, puis, après l'hymne et l'oraison, remet la Bulle à Mgr Cesare Cerretti, chanoine du Vatican, lequel, monté en chaire, en donne lecture. La lecture terminée, Mgr Pellizzo, archevêque de Damiette, qui devait célébrer la messe pontificale, entonna le *Te Deum*. Au même moment tombait le voile qui recouvrait la " gloire " des martyrs et de puissants réflecteurs inondaient celle-ci de lumière, cependant qu'on découvrait les reliques des nouveaux Bienheureux exposées sur l'autel. En même temps les cloches de la Basilique annonçaient la béatification, et le tableau extérieur était lui aussi dévoilé. Des applaudissements bruyants éclatent aussitôt et résonnent avec l'hymne de reconnaissance à Dieu, sous les voûtes de la grande Basilique.

Pendant le *Te Deum*, le Postulateur général, assisté d'autres religieux de la Compagnie de Jésus et du cavalier Valorani, distribuait les images et les vies des Bienheureux martyrs.

Après le *Te Deum*, l'invocation et l'oraison des martyrs et puis leur messe : *Intret in conspectu tuo*... comme au 20 janvier, à part l'oraison suivante : " O Dieu, qui, par la prédication et par le sang de vos bienheureux Martyrs, Jean, Isaac et leurs Compa-

gnons, avez consacré les prémices de la foi dans les vastes régions de l'Amérique Septentrionale : accordez dans votre bonté que, par leur intercession, une florissante moisson de chrétiens grandisse partout de jour en jour. Ainsi soit-il."

Cette oraison, comme l'inscription du tableau extérieur, insinue clairement qu'on se propose de glorifier deux chefs et deux groupes. Il va sans dire, les huit nouveaux Bienheureux appartiennent tout d'abord au Canada français: car s'ils sont tous originaires de France, tous ont adopté le Canada pour leur seconde patrie, tous furent missionnaires de la Nouvelle-France et leur langue à tous fut la langue française. Ceci fut mis en évidence à Rome de mille manières : par la place d'honneur réservée à l'honorable ministre des Terres et des Forêts de Québec, le matin et le soir de la béatification, par le rôle réservé à Mgr Deschamps, le soir du 21, de donner la bénédiction devant le pape, et le matin du 23, de chanter la messe des Martyrs au Gésu, par les termes de la Bulle : " Tous nés en France... envoyés par leurs supérieurs dans les dites régions, qu'on appelait alors la Nouvelle-France", et de René Goupil : " Le premier, il tomba martyr dans la mission de la Nouvelle-France ", par la lettre du T. R. P. Général W. Ledochowski : " A l'exemple des Bienheureux Martyrs canadiens ", par les titres à grandes manchettes des journaux italiens: "I martiri del Canada ", par l'ouvrage magistral du P. Testore : " I Beati Martiri Canadesi ", etc., etc.

Et pourtant, l'Église veut glorifier deux groupes et deux chefs : " De ces deux groupes de héros sont reconnus à bon droit comme chefs et entraîneurs, Isaac Jogues et Jean de Brébeuf." Et nous espérons, après avoir vu célébrer par tout le Canada et l'État de New-York des triduum solennels de béatification de nos huit héros, voir établir en leur honneur deux fêtes distinctes, celle du Bienheureux Isaac Jogues et de ses deux compagnons de martyre aux Iroquois et celle du Bienheureux Jean de Brébeuf et de ses quatre compagnons de martyre aux Hurons. Que nos amis de New-York rivalisent avec nous de dévotion pour nos glorieux martyrs Jogues, Goupil et de la Lande, nous le voulons bien. Nous étions heureux de voir la béatification de nos Martyrs rehaussée par la présence de l'archevêque de Saint-Louis et celle de l'évêque de Columbus, par la présence du P. Wynne, représentant la province de New-York, et celle du R. P. Mollat, provincial de Paris, comme par la présence de nombreux pèlerins des Philippines ; mais qu'on nous accorde, au moins, que, dans la circonstance, le Canada français surtout a été à l'honneur.

Le Canada français à l'honneur, qui aurait pu mettre cela en doute le soir du 21 en voyant à la première place parmi les laïques, avant tout le corps diplomatique, l'honorable Honoré Mercier, occupant avec Madame et Mademoiselle Mercier la tribune réservée aux rois et aux princes, en voyant à la première place parmi les prélats Mgr Alphonse Deschamps, bénissant Notre-Saint-Père avec le bel

ostensoir d'or, en voyant aussi les deux seuls jésuites canadiens-français présents à Rome, le P. Édouard Goulet et moi-même, suivre immédiatement le T. R. P. Général et le P. Fajella, et, avec le P. O'Rourke, recteur de l'Institut Biblique, présenter au pape les cadeaux d'usage : un reliquaire des Vies des Bienheureux et un bouquet. Ce reliquaire lui-même, un chef-d'œuvre d'art dû au ciseleur émérite Brandizi, est à la gloire du Canada, puisqu'il reproduit en argent la pyramide de pierres érigée à la mémoire des Bienheureux au Canada, sur la colline dite " des martyrs ", et que sa base de marbre, ornée de quatre médaillons, porte les titres suivants : " S. Ignatius de Loyola, missionum promotor ; S. Franciscus Xaverius, missionum patronus ; Pius XI, missionum Pontifex ; *Beati Joannes Brebeuf et Socii Martyres.*"

Je renonce à dire le bonheur éprouvé, ce jour-là, par tous les témoins Canadiens, en écoutant la Bulle pontificale, en contemplant nos Bienheureux martyrs dans la " gloire ", en entendant chanter leur oraison à la messe et au salut, en voyant le pape s'incliner devant la sainte Hostie présentée à ses adorations par un des nôtres, comme au son des trompettes d'argent annonçant l'entrée du pape. Ces joies sont indicibles.

Une grande espérance envahit nos cœurs : avec la protection de ses Martyrs et la bénédiction du pape, le Canada catholique répondra à l'attente du Père commun des fidèles et donnera à l'Église une moisson de plus en plus florissante de vrais chrétiens.

Jacques Dugas, S. J.

Pèlerinage de reconnaissance

Le Canada de nouveau a l'honneur au Vatican

Le 20 octobre, le Canada s'est trouvé encore à l'honneur au Vatican, grâce à la visite du pèlerinage des zouaves, conduit par le R. P. Daigneaux, s. j., qui fit lui-même jadis partie de l'armée pontificale.

Ce pèlerinage comprenait une centaine de Canadiens français, dont environ trente prêtres et onze zouaves, vaillants défenseurs de Pie IX.

Ils étaient accompagnés de Mgr Forbes, évêque de Joliette.

Sa Grandeur présenta au Souverain Pontife, au nom des pèlerins et du peuple canadien reconnaissants, l'adresse dont voici le texte :

A Sa Sainteté Pie XI, glorieusement régnant

Très Saint Père,

Voyez prosternés à vos pieds un petit groupe de Catholiques du Canada français, et, parmi eux, touchés d'une émotion bien douce, plusieurs anciens Zouaves pontificaux qui vinrent, il y a près de soixante ans, offrir leurs bras et leurs vies au grand Pape Pie IX.

Ils sont accompagnés de quelques jeunes Zouaves, dont les cœurs battent à l'unisson des leurs.

En cette année sainte, ils viennent auprès du tombeau des SS. Apôtres recueillir les pardons et les miséricordes célestes dispensés par la main bienfaisante de Votre Sainteté. Ils viennent prier pour le triomphe de la Sainte Église et pour le salut de leur chère patrie.

Ils désirent particulièrement offrir à Votre Sainteté l'hommage de leur profonde vénération, de leur filial amour, et de cette entière dévotion au Saint-Siège qui a toujours animé le peuple canadien.

En Votre Sainteté, ils reconnaissent et ils aiment le représentant véritable du Pasteur divin de leurs âmes, de Jésus-Christ Notre-Seigneur, et leurs cœurs sont doucement émus pendant qu'ils se prosternent à vos pieds sacrés.

Mais, Très Saint Père, par dessus tout, un sentiment de bien vive reconnaissance les a attirés à la Ville Éternelle. Ils voulaient remercier Votre Sainteté,— et c'est tous les Catholiques du Canada qui, par leur bouche, remercient Votre Sainteté —pour le grand bienfait qu'Elle a daigné faire au Canada, en élevant sur les Autels les héroïques Pères de la Compagnie de Jésus qui, il y a trois siècles, arrosèrent de leur sang la terre canadienne, et sanctifièrent ainsi le berceau du peuple canadien, les Bienheureux Jean de Brébeuf, Isaac Jogues et leurs glorieux compagnons d'apostolat et de martyre.

Tous les Catholiques du Canada rendent grâce à Votre Sainteté, qui a daigné, par un acte de bien-

veillance spéciale, avancer à cette année jubilaire la glorification de leurs martyrs, et leur donner des protecteurs et des patrons nouveaux, tirés du sein même de leur patrie.

Aussi le nom de Pie XI sera toujours prononcé au Canada avec un sentiment de douce gratitude, comme celui d'un père plein de bonté qui a daigné se pencher vers ses enfants éloignés, et combler un des plus ardents désirs de leurs âmes chrétiennes.

Daigne Votre Sainteté, en bénissant ce petit groupe de pèlerins Canadiens, étendre sa paternelle faveur sur tout le peuple catholique du Canada.

Vos fils dévoués du Canada.

Le discours du Pape

L'audience eut lieu avec le cérémonial traditionnel à la salle des " Paramenti ". Le Souverain Pontife s'y rendit accompagné de Mgr Caccia Dominioni, maître de Chambre, de Mgr Arborio, Della di Saint-Elia, camérier secret participant, du colonel Hirschbuhl, commandant la Garde Suisse, et d'autres dignitaires de la Cour pontificale.

Des applaudissements enthousiastes saluèrent l'entrée du Saint-Père. Mgr Forbes lui présenta les pèlerins. Le Pape fit le tour de la salle, donnant son anneau à baiser à tous les pèlerins. Puis, se te-

nant au milieu des évêques, il prononça le discours suivant :

" Nous avons lu avec une grande et joyeuse émotion la belle adresse qui nous a été présentée en votre nom, chers fils et chères filles qui venez du Canada. Elle nous a donné une vraie et consolante émotion, parce que la foi et la piété canadiennes s'y trouvent si bien exprimées.

"Nous avons vu là ce que nous voyons maintenant encore plus pleinement, avec encore plus de netteté, la grande foi et l'attachement de l'âme canadienne, des fils du Canada pour la Sainte Église leur Mère, pour le Saint-Siège, pour le Pape, père de tous les fidèles, successeur de Saint Pierre, vicaire de Jésus-Christ.

"Votre présence ici dit bien tout cela, car venir du Canada c'est venir de très loin, au prix d'un long voyage où la peine, les difficultés, les sacrifices sont inévitables.

"Venir comme cela, c'est bien une belle, une grande,une magnifique profession de foi. De foi catholique, dans le prix de vos âmes que vous avez tenu à enrichir des trésors spirituels du Saint Jubilé, puis de foi aussi dans la valeur de ces trésors.

"C'est ensuite une profession de piété filiale envers votre Mère Romaine, l'Église, envers le Père commun, le Pape.

"C'est tout cela que nous dit votre présence. Et puis nous avons vu tantôt et nous avons remarqué maintenant en passant dans vos rangs la composition toute particulière et si précieuse de votre beau pèlerinage.

"Quand nous voyons parmi vous de ces glorieux serviteurs de l'Église et du Saint-Siège, de ces hommes qui ont donné leur sang pour la défense de la plus sainte des causes, quand nous voyons à côté de ces doyens du dévouement,— car nous pouvons les appeler ainsi,—des jeunes gens, ces jeunes zouaves qui sont une particularité glorieuse de votre pays, il nous semble non seulement être avec le Canada mais être au Canada.

"C'est dire avec quels sentiments nous saluons ces beaux drapeaux, avec quels sentiments nous vous donnons la bienvenue dans la maison du Père Commun et nous vous donnons la bénédiction que vous êtes venus chercher comme le couronnement et la récompense méritée de tout le bien que vous avez fait à vos âmes et à toutes les autres âmes que vous avez édifiées par votre exemple. Nous vous donnons cette bénédiction de tout cœur et nous vous la donnons non seulement à tous et à chacun présents ici, mais à tout le Canada, à toutes les personnes de toutes les villes et de tous les villages, à vos maisons, à vos foyers, à tout ce que vous avez laissé de plus cher là-bas, à vos enfants, à vos petits, à vos vieux dont un échantillon si glorieux est venu vous accompagner.

" Nous n'oublions jamais les petits et les vieux, les commencements et les " tramonti " (les crépuscules) de la vie qui étaient les privilégiés de Notre Seigneur.

"Nous bénissons particulièrement les évêques qui vous ont accompagnés ici comme des pasteurs et des

guides, ce qui est bien conforme à leur mission, et avec eux, nous bénissons tous les évêques du Canada, parce que en eux nous sommes sûrs de bénir toutes les églises, tout le clergé, tout le peuple, tous nos chers fils du Canada.

"Il va sans dire que nous bénissons aussi tous les objets de dévotion que vous désirez voir bénir. A ces objets, un autre est maintenant venu s'ajouter connu déjà de toute la terre, car il a pénétré depuis le début de cette année dans toutes les parties du monde.

"Comme à tous les pèlerins à qui nous l'avons donnée jusqu'ici, nous désirons vous faire à propos de cette médaille une recommandation. Nous vous la donnons pour qu'elle soit un souvenir non seulement de votre beau et saint pèlerinage, de toutes les beautés que vous y avez vues, de ce moment très cher à notre cœur de père et sans doute aussi à vos cœurs de fils, mais aussi et surtout des saintes pensées, des saintes aspirations, des saintes résolutions qui ont marqué ce pèlerinage. Que de souvenir vous rappelle la fidélité à ces résolutions où est le véritable fruit de sainteté et de sanctification des bons propos du Saint Jubilé.

"C'est vous dire, n'est-ce pas, avec quelle ampleur nous appelons sur vous l'effusion des bénédictions divines."

Et le Pape donna sa bénédiction aux pèlerins agenouillés. Ceux-ci se relevèrent ensuite. A plusieurs reprises ils avaient, pendant le discours, applaudi les paroles pontificales. Ils éclatèrent de nouveau en

applaudissements quand le Souverain Pontife se retira après avoir reçu des mains de Mgr Forbes l'aumône offerte en hommage par les pèlerins et un exemplaire richement relié de la vie des martyrs canadiens.

Quand le Pape eut disparu dans la Salle Ducale où l'attendait un autre pèlerinage, les pèlerins canadiens se retirèrent à leur tour profondément impressionnés par les sentiments si affectueux que le Souverain Pontife venait d'exprimer à l'égard du Canada.

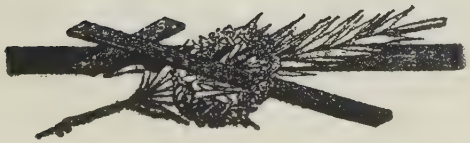

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE. 5

Image des Bienheureux 7

DÉCRET DE BÉATIFICATION des Martyrs canadiens

PRÉFACE, par Mgr Louis-Adolphe Pâquet, P. A., Vicaire Général de Québec. 19

HISTORIQUE DE LA TRANSLATION SOLENNELLE DES RELIQUES DES BIENHEUREUX MARTYRS, par M. Irénée Masson, publiciste. 25

SERMON DE CIRCONSTANCE, par Sa Grandeur Mgr Joseph-Alfred Langlois, Administrateur de Québec. 37

PANÉGYRIQUE DU BIENHEUREUX ISAAC JOGUES ET DE SES COMPAGNONS, par M. l'abbé Olivier Maurault, p. s. s. 45

PANÉGYRIQUE DU BIENHEUREUX JEAN DE BRÉBEUF, par M. l'abbé Arthur Robert, professeur au Séminaire de Québec. 63

PANÉGYRIQUE DU BIENHEUREUX CHARLES GARNIER, par le R. P. Louis Héroux, S. J. 85

PANÉGYRIQUE DES BIENHEUREUX ANTOINE DANIEL ET NOËL CHABANEL, par le R. P. Théophile Hudon, S. J. 95

ALLOCUTION, à la Basilique, par Mgr Eugène-C. Laflamme, P. D., curé de la Basilique Notre-Dame de Québec. 107

PANÉGYRIQUE DES BIENHEUREUX MARTYRS, à la Basilique, par Mgr J.-E. Laberge, P. D., curé de Saint-Jean-Baptiste. 109

PANÉGYRIQUE DU BIENHEUREUX GABRIEL LALEMANT, par le R. Père Maurice, o. m., cap. 119

CAUSERIE SUR LES BIENHEUREUX MARTYRS CANADIENS, par M. l'abbé Alexandre Vachon, professeur au Séminaire de Québec. 133

APPENDICE . . . . . .

LES RELIQUES, par M. le Chanoine B.-P. Garneau, de l'Archevêché de Québec 145

RÉSOLUTION DU CONSEIL DE VILLE DE QUÉBEC 147

LETTRE DE S. G. MGR L'ADMINISTRATEUR. 149

LES FÊTES DE LA BÉATIFICATION, par le R. P. Jacques Dugas, S. J. 151

PÈLERINAGE DE RECONNAISSANCE 157

UN DISCOURS DU PAPE. 159

TABLE DES MATIÈRES. 165

FEUILLET DE CIRCULATION
DATE DUE

3-3-18-100M-6-57-17498

BOOKBINDING

920
A

505870